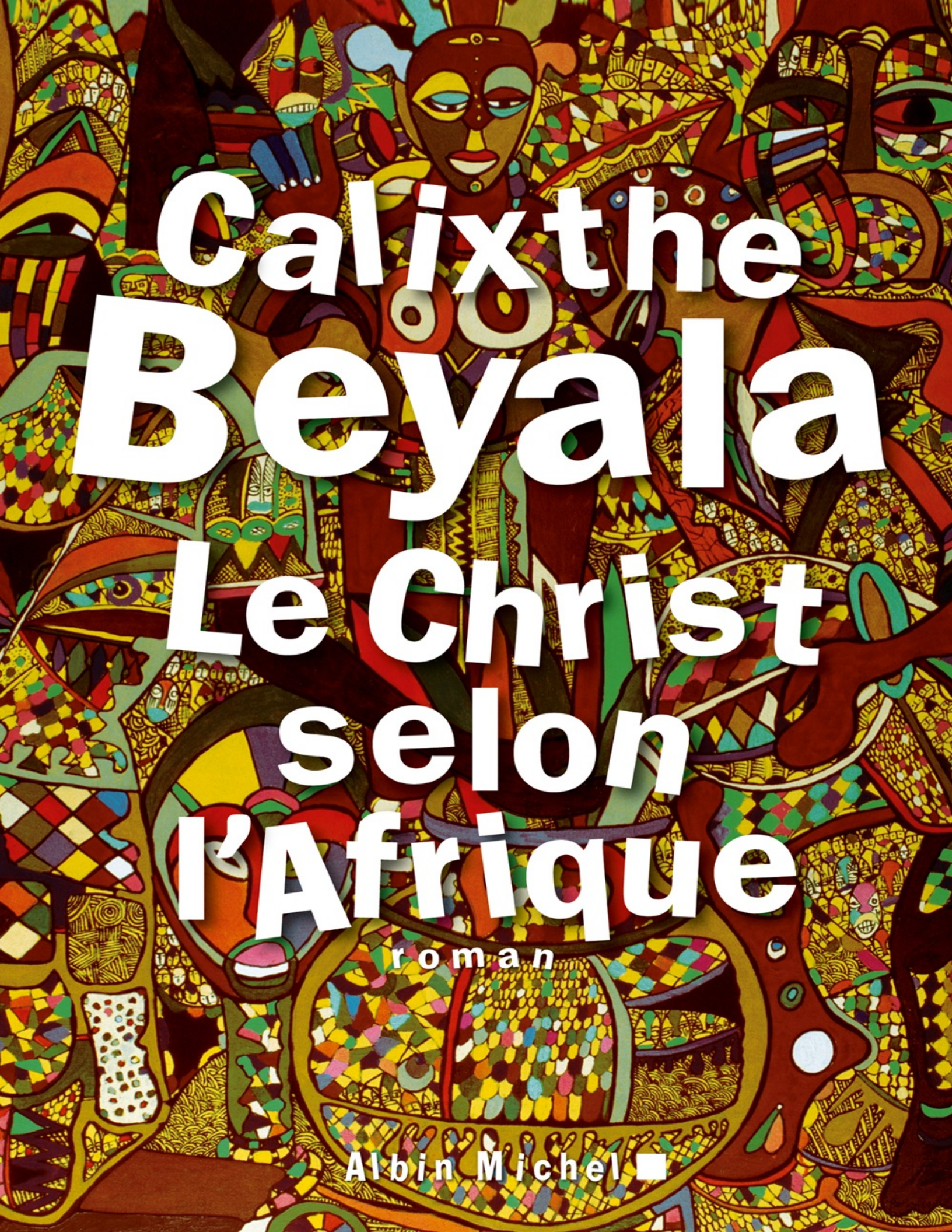


Calixthe Beyala

Le Christ selon l'Afrique

roman

Albin Michel

CALIXTHE BEYALA

LE CHRIST SELON L'AFRIQUE

roman

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2014.

978-2-226-30389-9

Quand tu es triste, compose Jean 14
Quand tu es nerveux, compose Psaume 51
Quand tu es préoccupé, compose Psaume 6, 19-34
Quand tu es en danger, compose Psaume 91
Quand Dieu te paraît loin, compose Psaume 63
Quand ta foi doit être fortifiée, compose Hébreux 11
Quand tu es seul et terrifié, compose Psaume 23
Quand tu es critiqué, compose 1 Corinthiens 13
Pour connaître le secret du bonheur, compose Colossiens 3, 12-17
Quand tu veux paix et repos, compose Matthieu 11, 25-30
Un numéro biblique pour régler chaque situation dans ta vie.

Pour le reste, il faut faire preuve d'imagination, improviser sa vie.
Ainsi en va-t-il de notre destin en Afrique.

1

Une chaleur moite enveloppait les hommes et les bêtes ; le soleil brûlait la terre et l'asphalte fondait comme du chocolat jeté sur le feu. Au centre-ville, les riches après avoir prié le Christ rédempteur s'étaient agglutinés dans les maquis-bars climatisés pour y faire des affaires. Les pauvres priaient Dieu et lui demandaient de leur donner la force de rivaliser avec les riches dans les affaires. Au bord des routes, les vieilles transpiraient ce qui leur restait d'énergie pour avoir aussi leur part. Elles vendaient du riz à la tasse, des cacahuètes à la boîte, du sucre en morceaux tout en songeant au jour où, par la grâce du Seigneur, elles auraient un plan d'arnaque à grand échelle. Quant aux jeunes, beaucoup étaient à l'école pour s'y armer des connaissances qui leur permettraient de faire des affaires en escroquant quelques abrutis, alléluia, amen ! Au fond, nous vivions une guerre civile larvée pour le contrôle des reliquats du bien-être mondial. Nous étions si avides que notre légendaire solidarité avait explosé. Six nouveaux mots apparurent dans notre vocabulaire : « Chacun pour soi, Dieu pour tous. » Certains prétendaient que c'était Yam le pousse-pousseur qui le premier les avait vociférés, on ignorait pourquoi ; d'autres affirmaient qu'ils étaient échappés des écrits d'un écrivain fou qui avait osé défier Dieu en créant des personnages à qui le Seigneur lui-même n'avait pas jugé utile de donner corps.

James Owona, sûr de son aura de qui avait fait le trajet Douala-Paris avant d'être refoulé aux frontières, crut bon de combattre notre individualisme qu'il qualifiait de fléau destructeur de notre civilisation. Il revêtit son costard prince-de-galles, s'étrangla le gosier d'une large cravate, loua un haut-parleur et se cloua au carrefour des Trois-Morts :

– Camerounais, Camerounaises, enfants chéris de la Patrie, commença-t-il. C'est la dictature de l'Impérialisme à travers la télévision qui a semé le cancer de l'égoïsme dans vos cerveaux ! « Chacun pour soi », ça veut dire quoi, hein ? Réfléchissez, putain ! En plus vous passez vos journées à prier ! Dieu n'a jamais rien fait pour personne, bande de connards !

J'avais pris le sentier boueux qui sillonnait le quartier pour aller travailler chez Sylvie. Je vivais ici à Kassalafam où les maisons de bric et de broc étaient à tel point superposées les unes aux autres qu'elles vous obligeaient à traverser salons

et cuisines des voisins, pour accéder à la rue. C'était un grand foutoir, l'antichambre du codéveloppement. Mes concitoyens attendaient vaguement la démocratie afin de profiter de la croissance économique et des droits de l'homme, les mots magiques du bonheur pour tous.

Bob Marley de sa voix enjôleuse caressait mes oreilles. Devant une boutique décorée de vieux pagnes, des hommes entretenus jouaient aux dames, buvaient des 33 Export et commentaient les élections en République bananière de Côte-d'Ivoire. Ils exhibaient leurs chemises colorées, exposaient leurs godasses payées avec le labeur de leurs femmes et riaient grassement. Une jeune fille suspendait des draps sur une corde, d'autres entraient ou sortaient des cuisines en entrechoquant leurs casseroles. Une silhouette portant des souliers noirs, une robe flamboyante, apparut devant moi. M'am Dorota, la sœur cadette de ma mère. Un beau morceau, véritable feu d'artifice pour les yeux. Seins généreux, énormes hanches, lèvres pulpeuses qui recouvraient des dents très blanches. Des senteurs d'un parfum boisé se dégageaient de ses aisselles. Deux cercles d'or brillaient à ses oreilles ; une ceinture jaune entourait sa taille et cette joliesse était magnifiée par une éblouissante perruque auburn.

– Boréale, ma fille, je venais te voir ! s'exclama-t-elle en m'embrassant sur les deux joues. Elle ne me laissa pas le temps d'une respiration et enchaîna : As-tu pensé à ma proposition ? Pendant neuf mois, tu n'auras pas à porter plus lourd que tes vêtements. De la conception jusqu'à l'accouchement, t'auras voiture de fonction, spaghettis d'Italie, fromage d'Espagne, riz thaï à volonté. Qu'en dis-tu ?

– J'y réfléchis, M'am.

– Y a pas à réfléchir, Boréale. Penses-tu que nous soyons assez forts pour nous passer de l'entraide ? Penses-tu que nous soyons assez solides pour nous passer du luxe de garder la richesse dans la famille ? Un enfant, ce n'est pas si difficile à faire, non ?

– Non, M'am, dis-je.

Et je pensais : Si c'est si facile à faire, pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ?

– C'est oui alors ?

– Presque, M'am. Presque, répétai-je, soucieuse de me débarrasser d'elle.

– Merci, ma fille, dit-elle en s'éloignant. Dieu te le rendra au centuple !

À cinquante-cinq ans, M'am Dorota avait connu moult mardis gras sentimentaux et s'était accoutumée à la fourberie des hommes. Elle avait fini par se convaincre qu'elle ne méritait que des miettes d'amour, qu'elle se ferait toujours arnaquer le cœur et piller par les contrebandiers du sexe. Elle avait la

certitude qu'elle finirait sa vie couverte par la honte de n'avoir jamais été Dorota épouse Untel. Elle en vomissait presque. Elle s'en pilait le cerveau. Elle s'en altérait la santé. Mais par un après-midi pluvieux alors qu'elle trottinait sur la chaussée, le pare-chocs d'une voiture la frôla et elle tomba sous le choc.

– Ça va, madame ? demanda un vieillard en surgissant de l'automobile. Vous n'êtes pas blessée ?

Oukeng était un ancien haut fonctionnaire, veuf avec une retraite de l'État assurée. Tante Dorota demeura prostrée tandis que deux grosses larmes coulaient sur ses joues et se perdaient entre ses immenses mamelles. Le visage d'Oukeng s'illumina devant cette vision et tout le désir sexuel qu'il n'avait pu assouvir depuis la mort de sa femme jaillit de ses lèvres.

– Comment tu t'appelles ? demanda le vieil homme.

– …

– T'as quelqu'un dans ta vie ? Mari, vieil amant possédant Carte bleue, Visa Card ou jeune fauché que tu goûtes à tes heures perdues ?

– Tu te fous de moi ? demanda M'am Dorota en éclatant d'un rire si communicatif qu'elle mit le feu à son cerveau.

– Est-ce à dire que tu as déjà beaucoup souffert ? reprit le vieillard. Que tu es prête à servir un homme sans rechigner et à ne vivre que pour son bonheur ?

– Est-ce que j'ai le choix ?

– Je t'épouse car j'ai besoin d'une de ton espèce pour accompagner mes vieux jours.

Il l'épousa devant Dieu, en qui elle croyait, devant les hommes qui l'avaient trahie et les femmes qui avaient jeté des salves de moqueries sur son chemin. « Le temps est l'autre nom de Dieu », disait ma mère, fière que sa sœur épouse un des noms les plus glorieux de notre République. Maman s'en vantait et M'am Dorota frimait. Elle déménagea sur les hauteurs de Bonandjo, là où les eaux du Wouri n'inondent pas les maisons, là où l'on s'approvisionne exclusivement chez Monoprix. Elle s'acheta des cabanons qu'elle mit en location. Elle acquit des chaînes stéréo, des WiFi, des écrans géants et, d'envie, mes concitoyens devinrent blêmes. À l'âge où des bouffées de chaleur commencèrent à perturber ses menstrues, elle craignit qu'une attrape-couilles ne lui enlève l'hostie de la bouche en pondant un bâtard à son époux. Elle décida qu'il était temps de s'offrir un héritier et fit appel à mes gracieux services, amen !

Je suis un accident de parcours, un de ces fœtus dont personne ne veut mais qui s'accrochent à l'utérus des femmes. J'avais obligé maman à se soumettre aux lois de la nature, au cycle de la mort et de la vie. Papa que je n'avais croisé

qu’une fois était déjà marié et père de quatre gosses lorsqu’il rencontra maman. Il promit pourtant de l’épouser avec hymne national, sermon à l’église et des enfants. Il ne tint qu’une promesse à l’insu de son plein gré en lui faisant deux mômes. Ma sœur Olivia naquit et, deux ans plus tard, bien avant que maman ne s’aperçoive qu’elle était enceinte de moi, papa était retourné chez son épouse. Il disait à qui voulait l’entendre que maman l’avait piégé. Il jura qu’elle l’avait ensorcelé. Qu’il ne l’avait jamais aimée. Qu’il n’avait rien à voir avec ces enfants dont elle lui fourguait la paternité. Papa était heureux de s’être désenvoûté. Il était fier de s’être libéré de cette emprise satanique ! Blessée, maman baissa les yeux et rumina. Elle attendit ma naissance pour déplacer sa rancune et sa frustration sur moi. D’aussi loin que je m’en souvenais, je l’avais toujours entendue dire que je ressemblais à mon père comme deux crachats d’une même personne, que j’étais aussi fourbe et méchante que lui. Je ne répondais pas parce que je n’avais aucun moyen d’atténuer sa souffrance.

Ce que demandait M’am Dorota me révulsait. Je ne détestais pas les enfants, je n’en voulais pas. Je buvais des décoctions amères, pratiquais les bains de siège afin d’éviter toute grossesse. Je voulais porter des robes transparentes et des jupes fendues. J’étais terrorisée à l’idée qu’une maternité abîme mon corps, que la présence d’un enfant m’empêche d’aller comme je le voulais, au gré du vent. Je craignais qu’il naisse avec une malformation et ne me reproche ses échecs. J’ignorais comment expliquer mes réserves à M’am Dorota. Je ne voulais pas être un ventre de location, une matrice en métayage. Je me refusais à entrer dans cette macaquerie et de m’embourber dans ce marigot du négrille.

Quand j’arrivai au carrefour des Trois-Morts-Six-Accidents, James Owona était en plein délire. De la sueur collait sa chemise blanche d’ex-clandestin de France. Les veines sur ses tempes battaient en cadence comme si ses faramineuses expériences d’exilé-rapatrié se trouvaient à l’étroit sous son crâne. Ses chaussures jaune canari tambourinaient le macadam pendant qu’il charibotait :

– Ressaisissez-vous, chers concitoyens ! Faites honneur à vos ancêtres en portant haut le flambeau de nos valeurs de solidarité et de fraternité, car l’individualisme est étranger à notre culture !

En dépit de la gravité de ce qu’il proférait, un sourire moqueur effleurait les visages de l’auditoire comme s’il était devant un chameau à trois bosses. Madame Abeng, qui s’était autoproclamée reine d’élégance, s’avança de trois pas. Son jean boudinait ses fesses et faisait gondoler sa taille. Son tee-shirt arc-en-ciel jetait des flammes. Elle ouvrit sa bouche et fit exploser son ressentiment :

– Tu veux qu’on imite nos ancêtres, pfut ! Qu’est-ce qu’ils ont créé, hein ? demanda-t-elle en secouant ses faux ongles. Je ne veux pas retourner vivre sur les cocotiers, moi !

– Parjure, fulmina Homotype.

Les locks sur sa tête et ses vêtements excentriques lui donnaient l’air d’un porte-drapeau sur lequel les pays de l’Onu auraient accroché leurs étendards. Il ajouta :

– Au nom d’Amon, nos ancêtres ont civilisé l’humanité ! Ils ont apporté aux hommes l’écriture, la religion, les arts, les mathématiques, l’architecture et… et…

– Ridicule, absurde, burlesque ! cria Doctaire Modeste Nourdjou. En tant que scientifique, je ne peux pas tolérer de telles contrevérités ! Est-ce que c’est avec la connaissance de vos ancêtres que je soigne vos *Neisseria gonorrhoeae*, vos *Staphylococcus aureus*, vos *Chlamydiae vaginalis* ? Et surtout toi, Homotype, t’es aussi ingrat que ton père – paix à son âme – qui ne valait pas mieux que toi. Si je n’avais pas fusillé ton *Plasmodium falciparum*, les vers t’auraient tué.

Ces mots firent sur nous l’effet d’une forte dose de strychnine. Nos épaules se raidirent. Nos regards se figèrent. Les phrases restèrent suspendues au bout de nos langues. Même un détraqué n’aurait pu donner un sens aux propos érudits de Doctaire. Un chien pelé aboya quelque part sans réussir à les élucider et à les rendre compréhensibles. Ils semblaient aussi mystérieux que les desseins des colons lorsqu’ils arrivèrent chez nous, aussi opaques que les projets de notre président, tout aussi insondables et nébuleux que ce Christ qui inlassablement ressuscitait alors même qu’on ne cessait de manger sa chair chaque dimanche à l’église.

– T’as rien inventé ! fulmina Homotype. Toutes ces connaissances, Thot nous les avait déjà enseignées. T’as fait que les copier comme les Romains avant toi, comme les Grecs avant eux ainsi que les Arabes, espèce d’inconscient.

– Pourquoi vis-tu dans une case délabrée si tes ancêtres ont inventé tant de choses ? demanda madame Abeng, moqueuse. Pourquoi tes Romains et tes Grecs ne te donnent-ils pas deux repas par jour ? T’es que là à verbiager et à fatiguer nos oreilles.

J’éclatai d’un rire à planter la honte entière aux pieds d’Homotype. Je riais parce que ce salaud avait sali l’amour que je lui portais, détruit mes illusions de jeune fille, banni toute espérance conjugale. J’étais heureuse de voir son orgueil fustigé publiquement. Je le haïssais, mais je ne voulais pas sa mort, juste qu’il sombre, qu’il s’enfouisse dans les marécages boueux de sa turpitude.

– Quand ton frère t’est supérieur, tu portes son sac, c’est tout, cracha madame Abeng, signifiant ainsi à Homotype que Doctaire lui était intellectuellement, économiquement et socialement supérieur.

– Chaque oiseau choisit bien l’arbre où il veut construire son nid, non ? tenta d’argumenter Homotype.

– Justement, l’arbre qu’a choisi Doctaire est trop grand pour toi, dit Abeng.

– Merci, très chère compatriote, fit Doctaire. Parmi les femmes, tu es la reine de Saba, conclut-il en gonflant comme un crapaud.

Doctaire Modeste n’avait de modeste que ce prénom porté comme un sacrifice ou une futilité. Depuis qu’il avait réussi sa formation intensive au métier de personnel hospitalier, la Terre était devenue trop petite pour le porter. Il expliquait tout ou presque par la science. Il pouvait débusquer derrière une toux persistante une tuberculose, sous l’apparence d’une banale fièvre une chantournée de malaria. Il fouinait dans les livres de médecine, les encyclopédies, les précis gynécologiques pour découvrir l’origine d’obscures pathologies dont nous souffrions. Il lui suffisait d’un coup d’œil rapide sur une blessure pour découvrir un tétanos. D’un clignotement d’yeux fugace sur un bouton, il diagnostiquait un abcès collecté ou un charbon bubonique. Il nous fournissait des ordonnances à rallonge, des prescriptions sans fin, des interdictions alimentaires désordonnées, et ce, sans jamais se désamarrer de ses recherches. « Alors, comment va notre petit malade aujourd’hui ? » demandait-il lorsqu’on franchissait le seuil de son cabinet. Il essuyait ses mains sur sa blouse tachetée de sauce d’arachide et, à ce geste, nous savions que nous étions bons pour une ingurgitation de nivaquine pour faire chuter une fièvre ou pour l’absorption d’huile de ricin pour nous déparasiter. Il fallut toute la hardiesse d’Isidore Gangue, le propriétaire de l’usine « Aux cercueils à prix cassés », pour ramener un peu de frivolité dans cette ambiance dévote.

– Il y a pas de quoi se vanter, Doctaire, dit Isidore. Tu ne fais que m’enlever le pain de la bouche en soignant avec acharnement ces cadavres ambulants. Je ne vends même plus assez de cercueils. C’est de l’égoïsme pur et simple !

– Tu oses me traiter d’égoïste, moi qui passe mes saintes journées à guérir les Camerounais des dix mille maux cachés dans les bas-fonds de leurs trous à rats et des trois cent mille perversions enfouies dans les entrailles de la terre ? demanda Doctaire, outré. Je suis tenu par le serment d’Hippocrate. Je respecte et donne la vie.

– Qui a la prétention de dire qu’il donne la vie, hein ? demanda une voix pointue. Seul le Seigneur, le Dieu tout-puissant, l’Éternel des armées, donne la

vie.

Un flottement s'empara de la foule. Les cœurs battirent plus fort et les veines charrièrent un sang baratté par mille frissons. C'était le prophète Paul, pourvoyeur du seul amour acceptable pour tous, l'amour de Dieu. Un métis qui portait sur lui les vestiges de sa beauté d'antan. Une foultitude de rides avaient creusé des sillons sur son visage. Ses grands yeux noirs électrisaient les femmes et l'énorme croix sur sa poitrine les hypnotisait. Il s'en venait comme à son habitude, ouvert à tous les vents, le dos chargé des maux que mes concitoyens déposaient à ses pieds pour intercession. Il était fin prêt à distribuer l'énergie extraordinaire de sa centrale nucléaire offerte par Jésus et dont lui seul avait la gestion. Comme son homonyme Saul de Tarse l'illuminé de la route de Damas, il avait été de toutes les débauches jusqu'à ce que le Christ lui apparût magiquement le jour de son licenciement. De l'époque où il était fonctionnaire au port de Douala, le prophète avait gardé un sens aigu des affaires, une propension à corrompre et un appétit féroce pour l'argent. En ces temps de perversion – comme il aimait à les qualifier –, aucune marchandise n'entrait ni ne sortait du débarcadère sans qu'il touche 10 % de la valeur des biens évalués en fonction de son humeur. Il surtaxait les importateurs, il augmentait les tarifs d'affranchissement, il gonflait les frais de transport. Certains clients imprudents s'en ouvraient aux secrétaires, écrivaient aux directeurs, aux douaniers en chef, mais les courriers atterrissaient comme par enchantement sur le bureau du fonctionnaire. « C'est la loi, messieurs ! » répondait-il avec un sourire commercial, puis il ajoutait : « En cas de litige, vous pouvez déposer vos griefs auprès du tribunal de commerce. » Il y avait tant de démarches à entreprendre, de pots-de-vin à verser à chaque étage, que les clients en sortaient exténués et si fauchés qu'ils renonçaient aux marchandises. Et par un processus par Dieu seul connu, elles se retrouvaient en vente au bord des chaussées.

Depuis sa conversion, le prophète avait créé plusieurs églises à travers le pays. Aucun disciple ne pouvait fouler le sol de sa paroisse sans lui verser 10 % de son revenu mensuel, le prix du salut pour qui voulait sauver son âme, le tarif de la réussite pour qui avait la prétention de quintupler son salaire ou qui souhaitait vivre en direct le miracle de la multiplication.

– Arrête d'abrutir ce peuple, protesta Homotype. Tu ne trouves pas que les nègres sont déjà assez cons comme ça ?

– Dieu élève les humbles et rabaisse les orgueilleux, répondit le prophète sans se départir de son calme, à tel point qu'on l'aurait cru sans autre ambition que celle de conduire vers l'Éternel les brebis égarées.

– Ah oui ? ironisa Homotype. De quel Dieu parles-tu ? De celui qui a laissé maudire les descendants de Cham pour qu'ils soient esclaves pour l'éternité ? De cet homme cruel qui a permis la mise à mort de tous les garçons d'une cité pour en sauver un ?

– Blasphème ! hurla le prophète. Il redressa vigoureusement la tête et les muscles de son cou saillirent. Je suis un envoyé de Dieu. Je ne peux laisser profaner la sainte Bible sans réagir. La Bible dit…

– Elle ne dit rien de nouveau ta Bible. Ce n'est qu'un plagiat du *Livre des morts*, des textes des pyramides et des sarcophages !

– Il n'y a qu'un seul, unique et saint Livre, tonna le prophète. C'est la Bible ! Puis, se tournant vers la foule, il dit : Prions mes frères afin que le Malin ne détourne pas notre esprit des Saintes Écritures et que le sang du Christ nous purifie et renforce notre foi.

Les gens écartèrent leurs bras. Les yeux du prophète se révulsèrent ; ses mains tremblèrent ; de sa gorge surgirent murmures et borborygmes, sans doute la langue des intercesseurs, des médiateurs et autres entremetteurs. C'était du latin, du grec ou du *ro-n-kmet*, allez savoir.

– Qu'est-ce que ces stupidités ? s'indigna Homotype. Ne pouvez-vous raisonner logiquement et ne croire qu'en ce que vous voyez ?

– Tais-toi, fils d'abomination ! fulmina un homme.

– Mais ce sont des conneries, insista Homotype.

Les femmes furent prises de hoquet face à ce démon qui hennissait et se cabrait devant l'homme de Dieu. Des chants s'élevèrent et tonnèrent comme autant d'angélus. Homotype se précipita sur Doctaire pour lui soutirer quelques mots d'encouragement.

– Mais dis-leur que pour réussir il faut : primo, travailler dur ; secundo, faire un devoir de mémoire pour retrouver l'héritage de notre Égypte antique.

L'esprit de Doctaire était déjà amolli par le trop-plein de sensations dégagées par les prières qui bruissaient. Il le regarda avec un sourire béat.

– Confie ta vie à Jésus, mon frère, lui dit-il. Puis il ajouta de manière presque inaudible : Personne au monde ne peut aller contre le prophète.

Le prophète était craint de loin et respecté de près. Il était de ceux qui avaient fait déferler Dieu sur notre ville avec une telle puissance que la débrouillardise, berceau de notre culture bidonvillesque, avait reculé comme l'armée napoléonienne en déroute. L'imaginaire, autrefois instrument de notre survie, s'était peu à peu effrité, laissant la place aux Saintes Écritures. Les enfants ne fabriquaient plus de jouets. Ils rêvassaient devant la télévision, priaient pour que

le sang du Christ transforme la ferraille rouillée des usines désaffectées en de magnifiques consoles de jeux Nintendo, BBOX, X-BOS 360 et des PS3. Cette croyance en Dieu était si omniprésente que beaucoup de parents ne cherchèrent plus de travail. Ils se vêtirent de blanc, s'agenouillèrent devant les illustrations du Christ, les effigies de Marie ainsi que les représentations des apôtres. On créa des spécialités indigènes : il y eut des mariologues qui rendaient des cultes étranges à la Madone et des christologues capables de vous dire ce que Jésus mangeait, le nom de son thé préféré, ce qu'il faisait en se réveillant chaque matin au ciel ! Et s'il vous venait l'idée saugrenue de les interroger sur leur avenir, ils vous rétorquaient d'une voix d'ange : « Si Dieu est capable de nourrir les oiseaux du ciel… amen. » Les épouses regardaient le naufrage de leur couple en priant Dieu, à charge pour Lui de colmater les brèches. Lorsque des prostituées malintentionnées racontaient que ces femmes abandonnées étaient des sorcières, que leur sexe était aussi desséché qu'une mangue sauvage, que leur vagin était entouré de toiles d'araignées, les conjointes délaissées rétorquaient dans un cliquetis de chapelets que ces impudentes étaient des suppôts de Satan. Il y avait tant de personnes désaxées, tant d'âmes égarées, une si grande foultitude de gens à duper, à mystifier, que marabouts et escrocs se transformèrent en pasteurs pour exploiter ce puits de pétrole à ciel ouvert.

Homotype secoua la tête et ses locks gigotèrent. Toute sa colère et sa révolte refluèrent. Son regard fit le tour de l'assistance, cherchant un visage secourable pour recueillir son amertume. C'est alors qu'il me vit.

– Je t'aime, Boréale, me souffla-t-il brusquement.

– Merci, répondis-je.

– Tu n'as pas d'autres mots pour moi ? supplia-t-il. Un truc gentil pour ton petit Homotype ?

Je le toisai, aussi inaccessible que le dos d'un volcan. C'était Homotype qui m'avait aguerrie à la chose sexuelle, aux couinements des entrailles et aux déchiquettements des sens. Il avait appris à ma rose sacrée à endurer stoïquement ses sauts-bouc, pirouettes-singe et culbutes-cabri. Je me surprenais à me surpasser. Je me transformais en dame-jeanne pour récolter ces fluides qui jaillissaient aussi bien de ses bourses que de ses muscles. J'étais ouverte à ses caprices, à ses désirs, à ses fantasmes, ce qui ne l'empêcha pas de tisser notre vie de couple avec les lianes de l'infidélité.

– Tu m'en veux toujours, doucine de mon âme ? miaula-t-il en avançant ses grandes mains chaudes.

Je frissonnai de rage. Je ne voulais plus qu'il titille mes oreilles avec la tige

sucrée de ses mensonges. Qu'il me saoule de ses chimères. Qu'il mortifie mes sentiments. Je refusais dorénavant de lui parler et lui interdisais de m'approcher. J'avais décidé que le malheur des femmes gisait souvent entre les cuisses d'un homme.

Il s'en alla en brinquebalant comme une vieille automobile à bout de vie et entonna d'une voix douloureuse *Amio* de ce pauvre Ebanda Manfred qui n'avait pas eu la décence de bouffer sa laine avant de crever :

Ami oh !
Le monde est ma maison
Et le ciel est mon toit…
Viens avec moi
Ami oh
L'amour est ma maison
Et le bonheur est ma loi
Viens avec moi.

2

Je m’appelle Edeme Boréale. Je suis née à Kassalafam au milieu de ces folies douces, de ces putaineries de croyances absurdes. J’ai baigné au mitan de courants idéologiques contradictoires et aussi complexes que les hiéroglyphes d’Égypte. On ne croyait plus désormais aux mirages doctrinaux, tournoiements spéculatifs, ces lucioles théoriques qui désamorçaient le désespoir. On ne croyait plus que les miaulements des politiques transformeraient notre destin mais que les rebuffades des pasteurs embastilleraient l’injustice dans le monde et changeraient notre vie. Toutes ces abstractions, ces noumènes avaient constitué en moi une tumeur qui métastasait et brouillait mon destin. J’étais une incertitude, un syncrétisme diffus, aussi flou que le devenir de l’Afrique. Par moments, je me voyais en femme d’affaires brassant des milliards, gérant des multinationales comme d’autres leur cuisine. À d’autres, j’étais le mystère des trois corps regroupés en un. Je menais alors une existence dans laquelle les mots « bonheur » ou « malheur » étaient effacés de mon patrimoine linguistique. À d’autres encore, j’étais une révolutionnaire. Je soumettais les grandes puissances. Je les suppliciais jusqu’à ce qu’elles respectent l’Afrique. Je les agenouillais grâce à mon arsenal militaire, mes kalachnikovs et mes roquettes. À d’autres enfin, j’étais la grande prêtresse. Je hélais Mawuwo, la reine des divinités, afin qu’elle transforme l’univers selon mes fantaisies. Je me métamorphosais en lune noire vengeresse aux côtés de Sakpata, la déesse des guerres, et les océans s’ouvraient à mon approche, et les marigots se transformaient en sang, et je chevauchais les sommets des montagnes enfumées, et les oiseaux du ciel m’accompagnaient de leurs chants où s’entrelaçaient des mélopées sinistres et joyeuses.

En attendant, j’avais le statut social de boyesse à temps plein. J’avais droit à un mois de congés payés. Je défilais gaillardement lors de la fête du Travail le 1er mai. Je brandissais le drapeau vert rouge jaune avec fierté. Le lion camerounais mugissait de me voir si crâneuse. Je participais au développement de mon pays, à son essor économique. Je n’étais pas comme la plupart de mes concitoyennes qui se contentaient de leur auréole d’épouses martyrisées, produisaient grande quantité d’enfants dont la plupart découvraient l’effroi du

monde et préféraient mourir. J'étais libre tandis qu'elles avaient l'obligation de cuisiner et de cramponner leur mari à leur sexe.

Le bus que je pris était cabossé. Les gens s'y empilaient en grappes pour aller participer au codéveloppement et à l'émergence de la démocratie pour tous. L'odeur des pieds, les effluves des aisselles, les exhalaisons des haleines, les remugles des vêtements rendaient l'air irrespirable. Un faisceau de soleil jouait sur le visage rond d'un prêtre de l'Église catholique apostolique engoncé dans une soutane noire. Évangélistes et imams avaient grignoté tant de fidèles que le catholicisme maigrissait à vue d'œil. À ce rythme, il allait déclarer faillite et fermer boutique. L'abbé faisait pitié rien qu'à l'observer. Des grosses veines sur son crâne démontraient qu'il était sous pression, qu'il vivait son chemin de croix, endurait sa Passion. Sa radiocassette diffusait une chanson sur le miracle de la Nativité, tandis qu'il énumérait les magnifiques réalisations de l'Église catholique, du Comité catholique contre la faim, de l'Association catholique contre le sida, de la Ligue catholique contre l'analphabétisme, et de et de… Mais son monde était trop vieux, trop ancien. Il avait beau tenter de le récurer, le javelliser, il s'écroulait, les jarrets coupés par les égyptologues, les pasteurs et autres vociférateurs des nouvelles croyances.

– Venez à moi, mes frères ! criait-il. Grâce à notre Seigneur Jésus, vous irez tous au paradis.

– Ah oui ? demanda un adolescent boutonneux en ôtant de ses oreilles son iPad. Je pourrais aller au paradis, selon toi, mon père ? Je t'avertis que je suis un mauvais garnement.

– Bien sûr, mon fils ! rétorqua le prêtre, tout heureux de voir qu'il venait de faire mouche. Dieu est pardon.

– J'y rencontrerai Michael Jackson ?

– Absolument, fils… Dieu pardonne à tous ses enfants.

L'adolescent fronça le nez comme si l'ecclésiastique venait de lui proposer une traversée des abîmes ou de lui raconter une odyssée cruelle dont le personnage principal serait Jack l'Éventreur et où des méduses géantes joueraient les seconds rôles.

– Dans ce cas, je renonce.

– Mais pourquoi dis-tu une énormité pareille, mon fils ?

– Parce que franchement, si les colons et les corrompus de la République sont au paradis, je préfère franchement l'enfer.

Un gros rire secoua les voyageurs et le bus fit une embardée. Le chauffeur manqua d'écraser une fillette, pila. La bassine d'une marchande se renversa et

des beignets roulèrent entre les jambes des passagers. Elle s'accroupit et entreprit de les ramasser.

– *Don't toocham !* criait-elle. Beignets, vingt-cinq francs pièce.

Un dégingandé profita de la pagaille pour glisser ses doigts sous mon corsage. Je me tournai et le giflai.

– Espèce de folle ! hurla-t-il en me poussant violemment. Ça va pas non ?

– Oh que non, ricana un vieillard empli de vicelardise. Les hommes ont changé, les femmes ont changé. Aujourd'hui on peut même plus rendre hommage à sa dulcinée sans craindre un ébouillantement.

– Je connais une dame qui a porté plainte contre son mari pour viol, dit un autre.

Les voyageurs s'égaillèrent dans les sous-bois du passé, fouillèrent dans les amas des feuilles mortes et retrouvèrent les époques bénies où un type pouvait battre son épouse comme natte sous les applaudissements du public, où les mères se contentaient de leurs seules mamelles pour nourrir leurs enfants, où divorcer était une malédiction plus grande que l'inceste. Ils larmoyèrent sur les conséquences désastreuses de la modernité. Ils geignirent face à ces lois absurdes sur l'égalité des sexes qui permettaient aux gonzesses de hisser leurs voiles tandis que le navire des mecs prenait l'eau.

On voyait à la guillotine de leurs yeux une condamnation sourde et définitive de mon comportement. J'avais décidé de mettre mon cœur en congé maladie et tant pis pour le qu'en-dira-t-on. Leurs mots claquaient à mes oreilles comme des vieilles casseroles suspendues aux oreilles d'un cochon enragé. J'estimais avoir déjà payé ma quote-part à la magie et démagogie de l'amour. J'avais aimé Homotype. Je le détestais aujourd'hui avec la même violence que celle que j'avais mise à le chérir, à penser que je deviendrais sous sa houlette une de ces femmes qui ont pour seul souci de tenir leur maison propre et de cuisiner des petits plats. Mais ce vaurien m'avait mis tant de cornes sur le crâne que je ne pouvais plus bouger. Il cavalait partout, s'étanchait dans les abreuvoirs, se vautrait dans les porcheries pour assouvir son inextinguible désir de coucoune. Il ne faisait aucune différence entre une vieille calebasse et un jeune canari. Je n'arrivais pas à contrôler mes sentiments comme mes congénères qui, pour l'aumône d'une reconnaissance sociale, acceptaient d'être cocues. D'ailleurs, j'atteignais ma destination. Je descendis du bus.

Le quartier de Maképé était protégé des bidonvilles par une patrouille de miliciens privés. Des palais imitation Versailles y côtoyaient des horreurs chinoises ; des maisons qui se voulaient de style colonial bordaient des habitations mauresques. Chacun y allait de sa fantaisie et celle-ci n'avait de limite que la concurrence acharnée que se livraient les habitants pour posséder la demeure la plus originale. On pouvait y voir un rez-de-chaussée d'inspiration indienne chapeauté d'un premier étage copié d'un building américain. Les hommes qui y vivaient mettaient tout en œuvre pour réaliser leurs fantasmes, ce qui les rendait dangereux. C'était aussi le quartier des fonctionnaires qui dévalisaient les caisses de l'État, celui des commerçantes qui fourguaient des marchandises interdites provenant des points cardinaux ignorés par Christophe Colomb, le lieu de résidence des comtesses et qui vivaient de l'argent de vieillards à l'esprit pervers qui croyaient encore que leur escargot se lèverait à la vue d'un croupion aussi jeune qu'un bourgeon. C'était enfin le quartier de madame Foning, une femme d'affaires à la conscience intranquille, mairesse du Douala 6e, qui, en guise de programme électoral, distribuait des sacs de riz et des tonnes de morue séchée pour se faire élire. Douala l'admirait parce qu'elle avait réussi à ériger la corruption du pays au rang des beaux-arts, c'est vous dire !

D'ailleurs, elle était là madame Foning, assise à l'arrière de sa grosse Mercedes réfrigérée. Son énorme visage adhérait aux vitres, comme aimanté. Elle observait une scène qui se déroulait au carrefour à quelques centaines de mètres, où debout sur une estrade un opposant haranguait la foule. Elle regardait en hoquetant, scandalisée. « C'est pas possible ça, pouffait-elle. C'est pas permis de permettre un désordre pareil. » Elle sortit brusquement de son véhicule, tout en rose, grand boubou, turban de satin broché en francs CFA, colliers en dollars et boucles d'oreilles en euros. Ses gardes du corps la précédaient. « Laissez passer la présidente ! » hurlaient-ils pour lui frayer un chemin. Mais leurs cris et leurs coups de coude produisaient l'effet inverse. Des gens venaient à sa rencontre, heureux comme s'ils s'en allaient à une fête foraine manger de la barbe à papa : « Vive madame Foning ! » Il en sortait de partout, des diplômés tous azimuts sans boulot qui espéraient que la reine des magouilles les sortirait d'affaire. « Passe à mon bureau, fiston… », leur disait la présidente, tandis que les téléphones portables qui avaient fait leur apparition dans notre misère jetaient leurs flashs sur le visage bouffi de la Foning. On y immortalisait l'instant ; on le momifiait pour l'éternité avec des « Que Dieu bénisse notre mairesse ! ». Et aussi : « Que le Seigneur la fortifie ! » Des femmes qui tenaient boutique sur les trottoirs en espérant qu'un jour elles aussi entreraient dans cet univers de

prodiges, faisaient danser leurs chairs autour de la patronne. « Prends rendez-vous auprès de ma secrétaire, ma sœur », rétorquait-elle. Des paralytiques débrouillards faisaient grincer les roues de leur fauteuil roulant pour approcher de ce plein soleil. « Ah, c'est toi mon fils ? Je ne t'ai pas oublié. »

Madame Foning n'était pas du genre à démentir sa propre légende. Elle enfonça ses doigts boudinés dans son boubou et une liasse de billets jaillit. Elle entreprit de les semer derrière elle comme des grains de maïs. Les gens se précipitèrent pour les moissonner. On se griffait en glanant. On s'insultait en vendangeant. Je me lançai dans la récolte avec fougue, bien déterminée à picorer ma part de cette extraordinaire cueillette. Lorsqu'il n'y eut plus rien à faucher, à arracher, à ramasser, on se releva essoufflés.

Mon corsage s'était déchiré en dessous des aisselles et je transpirais abondamment, car ici, il était impossible de trouver le déodorant à la pierre d'alun Tahiti pour une fraîcheur optimale jusqu'à la fin de la journée. J'avais chaud. Mais ce n'était pas grave, d'ailleurs nous étions arrivés là où se trouvait l'épicentre du désordre.

L'opposant avait une pancarte sur laquelle était marqué « Biya, dégage ! ». Et aussi « Démocratisation immédiate du Kamerun ». Il se faisait filmer par l'œil attentif d'une caméra. Il sermonnait la foule au son d'un flonflon prétendument populaire et révolutionnaire. Il éructait, vilipendait en tordant la bouche de curieuse manière. Ses joues gonflaient et s'enflaient comme une montgolfière. Ses mains battaient l'air, complétant le trop-plein que son cœur n'arrivait pas à dire.

– Nous voulons l'assainissement de la vie politique, l'instauration immédiate de la démocratie. Nous lançons un ultimatum de quarante-huit heures au Président élu démocratiquement à vie pour qu'il parte en exil dans un pays de son choix avec deux cents personnes de sa suite.

– Exil ! Exil ! clama la foule.

– En tant que représentant légitime du peuple, reprit l'orateur, je lui somme de m'obéir, sinon, j'en référerai aux Nations unies, au Conseil de sécurité, à la Cour pénale internationale…

Il continua à éructer : les Camerounais en avaient marre de la corruption, ils en avaient assez de fricoter avec les zébus malingres, tandis que les autres s'empiffraient de champagne français et de petits-fours anglais ! Il affirma que le démocratique Front dont il était le président en appelait à la mobilisation générale des dignes fils du Kamerun. Il dit qu'en ces moments de crise et de troubles, son parti se transformerait pour la cause en Conseil national de

transition camerounais, qu'il serait la voie et la voix de la réconciliation nationale, qu'il serait un tampon entre les propriétaires des matières premières et le monde industrialisé avec lequel il établirait un partenariat gagnant-gagnant, comme l'avait dit un certain président français. Il conclut en précisant que, qui veut la paix prépare la guerre et en appela à la mise en place d'une zone d'exclusion aérienne.

– Tais-toi, espèce de traître à sa nation, cria madame Foning. On n'est pas chez les Ivoiriens et autres connards de Libyens, vu ?

– Regardez-moi qui-voici-qui-voilà qui vient de nous rejoindre, rétorqua l'opposant politique avec un large sourire. Venez madame le Maire !

Et sans donner le temps aux gardes du corps de la mairesse de réagir, il bondit sur elle et passa un bras autour de son cou tout en s'assurant que la caméra ne loupait pas une miette de cette scène capitale issue de son esprit chaotique. Tout mielleux, il s'exprima en ces termes :

– Mes chers compatriotes, vous vous demandez qui nous sommes, je vous réponds : nous sommes l'image de la cohésion sociale et du pardon comme vous pouvez le voir à cet instant précis sur vos écrans. Nous tendons la main même aux pires mécréants de notre société, à ceux qui nous ont privés de notre liberté, dépiauté les yeux et cassé les reins. C'est ça le Kamerun de demain. N'hésitez plus… Rejoignez-nous !

Madame Foning se débattait comme une souris à la queue prise dans une trappe. Elle couinait, fulminait de colère, gueulait avec une telle rage qu'on eût cru qu'il venait de la déshabiller en public ou, pire, qu'il l'avait violée. Elle plongea tête la première vers ses gardes du corps pour s'extirper de cet enfer.

– Vous êtes témoins, hurla-t-elle en rajustant son boubou. Il m'a piégée. Je suis du RDPC, moi ! Je ne suis pas une traîtresse à la nation.

La foule la regarda s'enliser dans la frayeur. Elle s'imaginait mise au banc des accusés par son parti. Elle transpirait à l'idée qu'elle risquait de perdre son pouvoir. Si elle était soupçonnée de haute trahison, elle ne piloterait plus l'avenir du Cameroun dans le sens de son enrichissement personnel, elle serait obligée de marcher sur la terre ferme et de patauger dans la souffrance comme tout bon citoyen.

– Vous allez être tous pendus pour haute trahison, cria-t-elle. Puis, se ressaisissant, elle demanda, très posée : Mais où est donc l'armée ? C'est son boulot de faire régner l'ordre, non ?

– Tes militaires sont en train de couper la route aux pauvres paysans de la République, lança une femme, montrant ainsi que la mairesse venait de perdre

toute son importance à ses yeux.

– Tes amis sont en train de faire les poches aux pauvres ouvriers spécialisés, crièrent les gens de concert.

Ces mots qui accusaient publiquement l'armée de corruption donnèrent du punch à l'opposant. Il attaqua directement madame Foning, insulta les fonctionnaires, interpella les hommes de loi, toutes les grosses cylindrées qui avaient selon lui conduit le Kamerun à la décrépitude et à la déchéance. En comparaison, le cadavre de sa pauvre mère – paix à son âme – morte il y avait six mois, était plus frais et sentait la rose de Guinée. Des gens applaudissaient tandis que d'autres entonnaient *La Marseillaise*. La caméra circulait entre les personnes pour leur demander leur impression dans ce monde où chacun se voulait sur une scène, où chacun cherchait à se donner l'image d'un qui résistait à la colonisation et à la dictature. « C'est le printemps camerounais », fit une femme. « C'est l'opération Odyssée des tropiques », affirma un adolescent. « Non, c'est La Légion saute sur le Wouri », dit un autre. Je restai bouche bée devant le micro. Il est vrai que quelques taxis encornaient l'air de leurs klaxons, que des piétons passaient en jetant à cet attroupement un regard dénué d'expression. Mes idées flottaient ; j'ignorais pourquoi j'étais restée là, si ce n'était la médiocre joie d'avoir réussi à ramasser cinq cents francs et à gaspiller des bribes de ma journée de travail.

– Vous ne trouvez pas, jeune fille, qu'il vient de se passer quelque chose d'historique pour notre pays ? insista la caméra.

– Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, dis-je.

– Étayez, argumentez, épiloguez, s'il vous plaît.

– J'en sais foutre rien.

– Comment ça ? Vous êtes témoin d'un événement capital et…

– Elle a raison, cria un pasteur qui passait par là. L'homme propose, Dieu dispose. L'Éternel des armées est aux commandes.

– Amen ! Amen ! hurla la foule.

Je m'éclipsai, heureuse de ce dénouement qui m'empêchait d'étaler mon ignorance et me dispensait d'une garde à vue car au lointain, retentit une sirène de police. J'avais l'impression que tout dysfonctionnait, que nous étions embarqués dans une névrose collective. Que tout se faisandait et se gangrenait. Je marchais en me disant : M'am Dorota m'en demande trop. Me disant encore : Les pasteurs ont raison, la fin du monde approche. Me disant toujours : Je veux que la Terre disparaisse et qu'Homotype meure avant moi. Me disant enfin : Je veux posséder des robes de prix, des voitures de luxe et une télévision écran

plasma.

Avec ses murs extérieurs ocre et beaucoup de fer forgé autour, la maison de ma patronne semblait vibrer d'une vie secrète et mystérieuse. J'avais vu à la télévision française qu'il en était ainsi des lieux que des hommes fortunés offraient à leurs maîtresses au XIX^{e} siècle. Il ne pouvait qu'en être ainsi car ma patronne était artiste peintre de son état. La grille surchargée de bougainvilliers, les parterres sertis de rosiers et de lilas à cœur jaune, jetaient dans l'air une brassée d'odeurs pétillantes. Au centre de la cour, les branches d'un immense manguier donnaient avec panache d'énormes fruits verts.

Ousmane, le gardien de cette magnifique bâtisse, un nègre d'un noir d'encre aux yeux protubérants et aux énormes lèvres, faisait son métier avec un tel dévouement que je le soupçonnais d'avoir des desseins cachés. J'étais convaincue qu'il était un violeur multirécidiviste, un serial killer ou quelque chose de ce genre. J'aurais donné ma tête à couper que derrière sa sollicitude se cachait un cauchemar qui attendait le moment propice pour se révéler. Il m'ouvrit la grille.

– Bonne arrivée, madame, dit-il.

Je ne répondis pas. Il referma en souriant et retourna dans le cabanon fait de planches gondolées qui lui servait de guérite.

En dehors d'une télévision encadrée de rayonnages de livres d'écrivains célèbres que Madame Sylvie mentionnait dans ses conversations avec les intellectuels du pays, elle avait orné sa demeure des négreries que nous dédaignions. Des chaises en bois entouraient une table en iroko fabrication locale. Des fauteuils en bambou étaient habillés de coussins en tissus pagne multicolores. Elle avait poussé sa sorcellerie jusqu'à mettre sur les murs des masques hideux, des totems à gueule de mort, des serpents à deux têtes. Elle ramassait tout ce qui traînait chez nos faux antiquaires et elle le posait là en guise de décoration. Il y avait des cauris, des balafons miniatures, des statuettes et toutes sortes d'objets en conformité avec l'idée qu'elle se faisait de l'Afrique. À gauche, un couloir conduisait vers la chambre de Madame. Au fond, une grande cuisine jouissait d'un plan de travail à carreaux, du même blanc que le carrelage du sol.

Mina était la cuisinière en chef de la maison. Elle avait l'autorité et le savoir culinaire de ces femmes qui consacrent leur vie aux plaisirs des hommes. Son

foufou sauce gombo leur chatouillait le gosier ; son gâteau de maïs les comblait de douceur. Mais par-dessus tout, elle adorait la cuisine française. Je la soupçonnais de vouloir s'inventer une généalogie mystico-française. « Peut-être même que j'ai un ancêtre blanc », lâchait-elle lorsqu'on s'émerveillait devant ses plats. Elle pouvait passer d'un petit déjeuner aux crêpes flambées à l'armagnac à la composition d'un bœuf bourguignon. Elle ramassait ses rastas au-dessus de son crâne avant de goûter un coq au vin mariné dans des fines herbes et des oignons ou la fabrication d'une blanquette de veau ondulant dans une sauce crème fraîche. Avec le ton d'un grand chef, elle réclamait du sel ou du poivre, baissait le feu, coupait les tomates, l'ail, élaborant ainsi l'alchimie merveilleuse de la cuisine française. Elle sifflotait des tubes de Claude François, *Alexandrie, Alexandra*, tout en me prodiguant un tas de recommandations, convaincue que j'étais sa subordonnée, car dans la vie, chacun doit trouver quelqu'un à qui enseigner, un couillon à commander : « Comme je te l'ai toujours dit, la cuisine française est capricieuse. Méfiance, le poisson peut prendre ombrage d'une huile trop chaude et brûler au lieu de se dorer. Gare au four non préchauffé, il peut transformer un excellent rôti de bœuf en caoutchouc. Vigilance sur le tour de main de la pâte, c'est capital pour réussir son gâteau au chocolat. »

– On voit que t'es toujours réglée à l'heure des sans-éducation, dit Mina en me jetant un regard méprisant. C'est à cause des fainéants de ton espèce que notre beau pays restera toujours en voie de sous-développement.

Des épaules massives, des muscles denses et une voix vigoureuse, c'était ça Mina. Ses tresses emprisonnées dans un fichu blanc lui assombrissaient le visage et faisaient ressortir ses yeux en amande. Des méchancetés jaillissaient souvent de sa bouche, n'empêche, ses lèvres étaient jolies, grosses comme il fallait, ourlées aussi. Elle se croyait supérieure à moi, parce qu'elle avait l'extraordinaire privilège de préparer les repas de Madame Sylvie. Elle parlait de notre patronne comme d'une patiente qu'elle pouvait expédier à la morgue. Quelquefois, à l'écouter, j'avais le sentiment d'être en face d'un docteur House fou qui, au lieu de diagnostiquer les maladies, les inventait. « Je peux lui foutre une diarrhée juste en ajoutant des ingrédients dans sa nourriture, se vantait-elle. Elle chiera ses intestins », ou : « Je peux lui coller un ulcère de l'intestin grêle. »

Mina était bonniche mais me prenait pour sa sous-bonniche. Tout cela pour vous dire qu'elle ne touchait qu'aux aliments, elle ne s'abîmait pas les doigts à laver les marmites ou à saisir une serpillière. Elle glissait son linge dans celui de Madame afin que je le lave. Je couraillais derrière elle pour ramasser les pelures d'oignon par terre, la sauce tomate, la farine qui s'était répandue sur le plan de

travail. On eût dit que j'étais une maman surveillant les fesses de son bébé sans couche-culotte. Mais elle n'était pas bien méchante. Il suffisait de la complimenter pour obtenir d'elle ce qu'elle ne voulait pas. Pour quelques mots gentillets, elle écartait les jambes, se délestait de son dernier Tampax pour une fibromateuse ou offrait son seul rein à un mafieux. Je n'allais pas cacarder et risquer ainsi de perdre l'opportunité qu'elle me cadeaute d'un pot de yaourt périmé. J'étais fière, certes, mais ma fierté n'était pas idiote.

– Je suis désolée, dis-je. Ma mère…

– Ferme-la, menteuse. Ta maman va très bien. Si cette maison devait compter sur toi pour être propre, elle serait entièrement infectée.

Je m'excusai, disant d'accord très bien, mais pensai que cette maison comme tout le pays était en putréfaction, que notre administration était pourrie, que nos hôpitaux étaient des mouroirs, que même nos écoles produisaient des futurs escrocs.

– Bon Dieu de bordel, Boréale ! gronda Mina. Tu attends la fin du monde pour te mettre au travail ?

– J'y vais de ce pas, Mina, dis-je en tremblant comme si elle venait de me gifler. J'y vais.

C'est vrai que tout était poisseux dans cette ville, même à Maképé ! Des tonnes de poussière se déposaient obstinément sur les meubles. On avait beau les essuyer, il en restait toujours. L'humidité ambiante imprégnait le linge, l'odeur de moisi prenait à la gorge. Des champignons poussaient jusque dans les chaussures. Des cafards gros comme mon orteil s'enfuyaient lorsqu'on déplaçait une armoire et, dès le crépuscule, ils fonçaient sur les hommes en volant telles des chauves-souris. Ce qui explique que chez Madame Sylvie il y avait du travail.

J'allai dans le cabanon au fond de la cour, ramassai mes instruments de travail, balai, seau, eau de Javel, nettoyant de ceci, décapant de cela. À force, mes mains se fripaient et, par endroits, elles s'étaient tachetées de brun. Mais ce n'était pas grave, c'était ma contribution au codéveloppement du pays. Je passai devant l'atelier de Madame Sylvie. Les rayons de soleil faisaient briller ses cheveux roux. Ses doigts effilés allaient et venaient avec dextérité sur la toile. Elle se mordillait les lèvres pendant qu'elle travaillait, les ailes de son nez frissonnaient. Elle peignait sa France qui selon elle se misérabilisait et qu'elle avait fuie. Elle la recomposait en produisant des tours Eiffel multicolores, des musées du Louvre fluorescents, des avenues des Champs-Élysées bleutées, comme si elle voulait par l'imaginaire ressusciter son pays. Elle savait donner

aux toiles la couleur des sentiments. Elle portraiturait un vieux corps en lui octroyant une beauté intérieure. Elle savait capter la fragilité sous les traits durs d'un visage. Elle transformait le monde en un champ de couleurs, en une prairie de pastels, en un pâturage de gouaches qu'elle exposait dans les restaurants de la ville mais que personne n'achetait.

– Ça va, Boréale ? me demanda-t-elle sans quitter des yeux son tableau.

– Oui, Madame. Merci, Madame..

Comme d'habitude, elle flottait dans sa salopette en pagne vert assortie à ses yeux. Pas un reproche. Pas une critique. Je la soupçonnais de soutenir Mina dans son entreprise de harcèlement. Elle jouait la détachée quand la cuisinière culminait dans son rôle de maîtresse de maison. Mina tourbillonnait autour moi pendant que je nettoyais la chambre : « Il te faut un siècle pour dresser un lit ? » Elle ne cessait de s'agiter entre la cuisine et l'endroit où je me trouvais. Sa grosse voix me faisait tressaillir : « Mais qu'est-ce que tu fabriques, Boréale ? Il y a du lait renversé dans le frigo. » Je rangeais les romans d'Arthur Bézon, un écrivain pour qui Madame aurait donné sa vie. « J'arrive ! » criais-je. « Boréale, où est le saladier ? T'es là à te faire payer sans rien foutre ! » J'en avais plus qu'assez des ordres, des contrordres, des remontrances, des injonctions et des critiques.

Ce jour-là, je javellisais la salle de bains lorsqu'elle se précipita sur moi.

– Dépêche-toi. J'ai besoin d'un coup de main…

Sa phrase resta suspendue en l'air. Une grosse mouche verte se posa sur ses mains, qu'elle chassa d'un geste nerveux. Ses yeux allèrent de la salle de bains à la chambre, s'attardèrent sur le lit, en bambou artistiquement recouvert d'une moustiquaire, puis revinrent à la salle de bains.

– Pour qui se prend-elle, celle-là ? me demanda Mina avec haine.

– Pour ce qu'elle est, Mina, dis-je. Une Blanche.

– Tu parles d'une Blanche. Paraît que dans leur France, c'est *wanda-étonnant* ! Pour manger, ils vont à la soupe populaire. Je l'ai vu à la télévision. Elle vient ici faire sa Madame-est-servie alors qu'elle n'est rien, rien du tout !

La salle de bains de Madame avait de quoi susciter l'envie des cœurs les plus endurcis. Elle ressemblait à une salle d'exposition de tout ce que les femmes emploient pour leur corps et qu'elles sont les seules à connaître. Il y avait des déodorants qui contenaient toute la fraîcheur des fleurs sauvages, des crèmes anti-rides au collagène ou à l'acide hyaluronique, des huiles aux herbes pour une peau hydratée et ferme, des sels adoucissants ou revigorants, des serviettes superabsorbantes, des lingettes nettoyantes et hypoallergéniques. On se serait cru

dans les pages glacées de *Vogue Magazine*. Je me disais néanmoins qu'il valait mieux travailler chez un riche et avoir l'impression de vivre dans un monde féerique que de moisir à Kassalafam.

– C'est quand même bien qu'elle soit venue se planquer chez nous, dis-je. Au moins, ça nous fait un salaire.

– Tu parles d'un salaire, rétorqua Mina, furieuse. Un salaire vampire, oui ! Elle ne fait que nous pomper toute notre énergie. Elle nous bouffe notre force vitale. Regarde, ajouta-t-elle en soulevant son chemisier et en me montrant son ventre flasque et strié de vergetures.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je. Tu as encore grossi ?

– Non, mon ventre est tombé depuis que je travaille pour cette suceuse de sueur.

Elle baissa son pantalon pour me montrer ses fesses, un amas de graisse.

– Tu ferais peut-être mieux de faire un régime, tentai-je.

– Faire un régime ? Mais t'es folle ou quoi ? Toute ma peau va s'écrouler si j'arrête de manger… De toute façon, elle finira par retourner dans sa misère hexagonale. Comme ça, je redeviendrai mince et ferme.

Je trouvais la cuisinière paradoxalement ingrate. Elle bossait pour la patronne avec une sollicitude bas-ventrale et la jalousait avec une violence inouïe. On ne pouvait pas en vouloir à Sylvie d'avoir saisi la chance de s'expatrier. Elle touchait une préretraite qui lui permettait de loger dans cette immense villa à prix abordable alors que les Camerounais s'entassaient dans des bidonvilles à fainéantiser. Elle avait eu raison de fuir Paris où, paraît-il, à la nuit tombée, les risques d'agression incitaient les femmes seules à se barricader chez elles et à ne contempler les étoiles que derrière leurs volets clos. Se déporter en Afrique lui permettait de s'acheter de belles conditions de vie à prix cassés et peut-être un matin s'offrirait-elle l'amour et plus si affinités ?

Mais il n'y avait pas que Mina pour tout à la fois affectionner et vomir la patronne. Les nanas du quartier idolâtraient ses longs cheveux roux mais la détestaient parce qu'elle était une artiste. Les hommes l'admiraient mais l'exécraient, convaincus qu'ils n'auraient jamais le courage de la courtiser. Quant à moi, je vivais ces événements comme une huître, enfermée que j'étais dans ma coquille à ramasser les ordures, à vider les poubelles, à frotter jusqu'à ce que toute la quincaillerie brille et qu'il soit temps pour Madame de passer à table. J'essuyais le plan de travail pendant qu'elle mangeait ses délicieuses côtes d'agneau accompagnées de haricots fins. Mina s'empressait autour d'elle.

– Un peu de sel, Madame ?

Sylvie secouait la tête.

– Non, merci Mina.

La cuisinière quêtait un compliment qui confirmerait qu'elle était bien un chef. Sylvie, dont les yeux verts démontraient qu'elle en avait assez de ces simagrées, laissait tomber un « C'est succulent ».

Je salivais rien qu'à voir Sylvie manger. Sa manière délicate de planter la fourchette dans le morceau de viande avant de le porter à sa bouche était en soi un voyage en première classe. Je ne comprenais pas comment on pouvait se rassasier en mangeant avec sensualité quelques feuilles de salade, des rondelles de tomate ou trois brochettes de viande. Chez moi, un repas consistait à se remplir l'estomac pour se fortifier les muscles.

L'après-midi était bien avancé lorsque, enfin, il me fut permis de reposer mes vertèbres sous le manguier et de comptabiliser ce qui me restait d'os. Un chien fou n'arrêtait pas d'aboyer. Un méchant vent jetait vers moi les senteurs du mbongo tchobi mélangées aux plantains pilés. Je respirais par le nez tant l'air était lourd. De la sueur dégoulinait sur mes joues, mes aisselles ruisselaient. Tout bouillonnait, un bouillon de culture, de microbes, de plantes et d'agitation humaine. Je pensais à la proposition de M'am Dorota. Je me disais que j'étais trop jeune pour expérimenter une grossesse pour autrui, que je ne connaissais pas encore les trois cent trois mille positions du *Kama-sutra*, que je n'avais pas encore vécu les drames qui vous amènent au cynisme absolu et peuvent vous pousser à planter un couteau dans le dos d'une amie. J'étais certaine de n'avoir pas encore suffisamment souffert dans la vie pour accepter une voie de garage.

Ce couillon d'Ousmane me regardait, j'ignorais pourquoi. J'étais sur le point d'aller lui demander s'il voulait ma photo pour me vaudouiser quand Madame vint s'asseoir à côté de moi, tout odorante de son *N^o^ 5* de Chanel qui me donnait envie d'éternuer. Elle n'eut pas le temps de prendre ses aises que Mina se joignait à nous, pressée comme une qui avait oublié son sac empli de pierres précieuses.

– Qu'est-ce qu'il fait chaud ! dit-elle en s'éventant, une manière d'engager la conversation.

Mais Madame demeura aussi muette qu'une carpe. Puis elle se mit à se grattouiller le cou, l'entre-seins, parce qu'elle commençait à souffrir de filariose à loa loa, cette affection tropicale qui nous accompagne tout le long de notre vie comme un amant dévoué.

– Tu es sûre que ça va, Madame ? demanda Mina d'une voix douce, tout en faisant des mimiques inquiètes pour se mettre au diapason avec la patronne.

Silence et main grattant plus fort.

– Il faut vous laver avec des feuilles de manioc pilées, conseilla la cuisinière. Ça arrête les démangeaisons.

Sans lui laisser l'opportunité de réagir à sa proposition, Mina se dévoua. Ses ongles s'insinuèrent sous le chemisier de Madame et entreprirent de lui gratter le dos, les épaules, les hanches, le ventre. Madame se tortillait tel un asticot en offrant chaque centimètre de sa peau aux serres bienfaisantes. Ma collègue profita de cet instant de faiblesse pour faire des affaires. Un coup de gratte sur les côtes :

– Ah, Madame, vous êtes si belle ! Vous savez, votre chemisier marron que vous ne portez plus, ah, si seulement je pouvais en avoir un pareil ! Bon Dieu, je ferais un malheur.

Un grand coup de grattage sous les mamelles de madame.

– Et ces ballerines que vous ne chaussez plus, si vous voulez les jeter, je suis preneuse.

Elle faisait son marché, l'air de rien. Elle s'enrichissait avec les friperies de l'Europe, les vieilles godasses de chez André, les chaînes en plaqué or rouillées sorties des fabriques de Tati France. Madame se disait que son bien-être africain valait bien quelques broutilles. « Tu peux prendre, tu peux prendre », rétorquait-elle à toutes les demandes de Mina. Lorsqu'elle eut fini de la masser, de la gratter jusqu'au crâne, qu'elle eut obtenu tout ce qui lui semblait nécessaire, Mina s'arrêta net et engagea la discussion sur les hommes. Elle m'attaqua frontalement :

– Alors, Boréale, toujours à pleurer derrière ce con d'Homotype ou tu as trouvé mieux ?

– Mon cœur est en congé maladie, répondis-je sans chercher à tricher.

– Elle est bien bonne celle-là, ricana-t-elle. Il faut être une parfaite idiote pour laisser un mec vous briser le cœur.

Elle se mit à blablater, affirma qu'elle ne laisserait jamais mettre ses sentiments à sac et en vrac. Elle fit sa star en narrant qu'elle était une croqueuse de diamants et qu'elle assumait son rôle de ruineuse de cous pliés, de faucheuse de Messieurs Chèques. Elle parlait avec moult gestes, en prenant Madame à témoin. Elle confia qu'elle avait trouvé le médicament le plus efficace contre la maladie d'amour : il suffisait d'avoir un amant pour chaque type de besoin. Elle avait à sa disposition Monsieur Tickets-bus, Monsieur Achat-riz, Monsieur Frais-de-coiffure, Monsieur Paiement-loyer, Monsieur Solde-de-ceci, Coût-de-cela. Elle conclut très hautaine : « Depuis mon divorce, ce système me permet de

vivre comme une fonctionnaire. » Oui absolument ! Une fonctionnaire d'État sans possibilité de licenciement, avec allocations familiales en sus. Madame écoutait Mina le visage concentré dans une curieuse méditation. Soudain, je vis deux larmes rouler sur ses joues.

– Mais qu'a donc Madame la Patronne ? demanda la cuisinière avec emphase. Puis : Oh, là, là, calmez-vous ! Qu'est-ce qui vous chagrine ? Dites-moi.

– Quand une femme pleure, c'est forcément à cause d'un homme, me hasardai-je.

– Boucle-la, imbécile ! gronda Mina. T'as quelle expérience toi, pour parler de ces choses-là, hein ? T'as même pas vu que ce couillon d'Ousmane se branlait en te regardant…

Je rentrai illico dans ma carcasse tandis que les états d'âme de Madame Sylvie jaillissaient par flots. Ses larmes se mélangeaient à cette transpiration chronique sous les tropiques. De tristesse, ses paupières avaient enflé et ses yeux verts avaient viré au rouge. Même ses cheveux s'étaient collés poisseusement sur sa tête. Tous ces remugles, avaient relégué au fond des lobes olfactifs le *N^o 5* de Chanel dont elle s'était aspergée.

– Ne me dites pas que cette imbécile de Boréale a raison ? demanda Mina, offusquée. Vous n'allez pas vous suicider pour un mec, non ? Ça va pas ! Mais regardez-vous, patronne ! Vous êtes belle et intelligente ! Je suis sûre qu'un jour, vous rencontrerez quelqu'un !

– D'après toi, pourquoi m'a-t-il abandonnée ? demanda la patronne en faisant référence à un certain Yves qui n'avait jamais cessé de la tromper.

– Je suis convaincue qu'il vous aimait. Peut-être qu'il a eu peur de cet amour ? Ça fout la frousse l'amour quand c'est grand.

– Je ne suis pas le genre de femme qu'on aime.

– Arrêtez d'attirer les ondes négatives, gronda Mina. Même des éclopées trouvent des maris. Peut-être que votre manière d'agir ne permet pas aux hommes de s'attacher à vous, vous comprenez ?

– Non.

– Vous regardez les hommes comme si vous en aviez déjà trop eu ou qu'ils vous avaient déjà tout pris.

– Mais que veux-tu qu'un homme m'apprenne à mon âge ?

– Rien. N'empêche qu'il faut leur faire croire qu'ils sont importants, ça les rassure.

Et sans trop savoir comment, Mina prit la patronne dans ses bras. Sylvie

sanglota de plus belle et, par contagion, la cuisinière se mit à pleurer aussi. Je me jetai dans le tas des pleureuses sans définir ce qui me chagrinait. C'était amer et sucré à la fois, cette amitié féminine aux intérêts divergents. C'était aussi bon que de se bronzer mille ans sans attraper un coup de soleil ou de se blanchir la peau sans risquer un mélanome.

– Il faudrait que vous sortiez plus souvent Madame, dit Mina. Une femme qui reste chez elle à travailler tout le temps perd ses chances, n'est-ce pas, Boréale ? ajouta-t-elle en me faisant un clin d'œil.

– Bien sûr ! m'exclamai-je. Faudrait qu'on aille danser un soir.

En réalité, je pensais qu'il était temps que la Française se calme, on n'avait pas que ça à faire, la consoler. Un long trajet m'attendait. J'avais faim et un besoin ardent de sommeil.

– Je n'en ai rien à foutre d'un mec moi, dit la patronne en se redressant brusquement sur ses pattes et en remettant de l'ordre dans ses vêtements. Je m'en sors très bien toute seule !

Elle se mit à raconter qu'à quatorze ans, elle ignorait l'existence des cinquante peaux de bananes qu'on vous glisse sous les pieds, que les idées nauséabondes ne perturbaient pas encore son esprit, quand son père se mit à venir la réveiller le matin et à la border le soir : « Tu es mignonne, ma chérie, murmurait-il. Pas comme ta mère. » Il embrassait le bout de son petit nez, puis là sur ses joues rondes. Quelquefois, il lui chatouillait les aisselles, touchait comme par inadvertance le bout de ses seins. Elle éclatait de rire, heureuse de cet amour paternel qui débordait et l'envahissait. Mais lorsqu'un soir il caressa ses cheveux et lui demanda :

« Sais-tu ma chérie qu'il y a plein de choses que les filles ne devraient pas connaître, mais que les hommes sont pressés de leur enseigner ?

– Quoi, papa ? fit-elle avec un grand sourire.

– Je vais te montrer, ma douce, dit-il, fébrile. Il vaut mieux pour toi que ce soit moi qui t'initie aux secrets de la vie. »

Avant qu'elle ne puisse réagir, il avait arraché sa robe de nuit et la couvrait de son corps. Elle hurla, appela sa maman, mais l'instant d'après, chose rare, celle-ci mit un disque : « Ah, tu verras, tu verras (…). Tu l'auras ta maison avec des tuiles bleues… » Elle comprit comme dans un cauchemar que son père lui faisait découvrir qu'il existait des situations si violentes qu'elles exigeaient le silence. Le lendemain, sa mère lui demanda de faire ses bagages : « Je t'ai trouvé une pension dans la région parisienne. Tu y seras très bien, mon cœur. »

Par la suite, Sylvie vécut mille expériences. Elle connut des grèves de

cheminots, des grèves de fonctionnaires, des grèves d'enseignants, des grèves de ceci ou de cela, combattit Giscard, prit une carte du Parti socialiste, milita en tant que syndicaliste, sans que ces occupations lui fassent oublier cette mémorable initiation. Elle brûla les photos de son enfance, cracha sur la tombe de son père le jour de son enterrement, coupa les ponts avec sa mère et détesta les membres de sa famille. Mais rien jamais ne réussit à gommer cette meurtrissure de son âme.

Ses propos étaient trop agressifs pour mon esprit. Je n'avais pas fait suffisamment d'études pour en saisir toutes les nuances et comprendre les conséquences psychologiques de tels événements dans une vie. J'avais certes été à l'école si on pouvait appeler ainsi les cent soixante élèves braillards qu'on entassait dans une même classe. J'avais réussi à me dépatouiller avec les études comme je pouvais. « Élève très moyenne », écrivaient les enseignants sur mes bulletins de fin d'année. J'étais fière de ne pas être la dernière de la classe, c'était déjà beaucoup pour d'où je venais. Je parcourais quatorze kilomètres à pied presque sans rien dans le ventre. Maman payait mes études a minima, il fallait la comprendre, elle n'avait aucune garantie d'un retour possible sur investissement. Je me débrouillai ainsi, avec le soleil qui frappait fort, la chaleur et la faim, jusqu'en classe de première où les petits malins de la politique avaient instauré le probatoire, un examen casse-rêve, qui permettait à l'État de se débarrasser de la plupart des élèves et de ne pas construire d'universités. On s'y cassait les dents ; les sujets étaient si complexes que les résoudre relevait de la quadrature du cercle. Et c'était bien pour l'équilibre du budget du Cameroun. Bien aussi pour freiner l'instruction massive des Camerounais et empêcher ainsi des révolutions qui n'étaient jamais une excellente chose pour les dirigeants. J'avais tenté de passer mon probatoire trois fois, sans succès. J'abandonnai l'école sous l'œil goguenard de maman qui en profita pour me lancer avec mépris : « Tu croyais que t'allais devenir une intellectuelle, toi ?! »

Après avoir écouté l'histoire de Madame, j'en conclus qu'il existait des hommes qu'il valait mieux ne pas laisser entrer dans sa vie, les trop jeunes, les trop beaux, les trop menteurs, les trop coureurs de jupons, les trop pingres, les trop obsédés sexuels, les pauvres de la cervelle, les trop riches du cerveau, tous ces hommes trop quelque chose qui vous donnent la tête grise et vous flanquent l'envie de vous jeter du haut d'une falaise.

Après sa stupéfiante confession, Madame s'en alla dans la maison, la tête droite, le dos si raide qu'on aurait pensé une corde que l'on tire. Lorsqu'elle disparut, Ousmane éclata de rire.

– Une femme qui n’a pas besoin d’un homme pour vivre, ça ne se fait pas, s’exclama-t-il. Puis d’ajouter mystérieusement : Qui vivra dira.

3

Lorsque je pris le chemin du retour, la nuit était tombée brusque comme à son habitude. Les criquets avaient entamé leur symphonie. Dans les sous-bois les esprits maléfiques entrecroisaient le fer avec les saints et un mauvais vent jetait les moustiques dans les plats de manioc que des enfants enfournaient. Des pasteurs habillés de rouge ou de blanc prêchaient la bonne parole et des fidèles à l'unisson chassaient Satan à coups de cantiques, de psaumes n° Untel, de *Hosanna au plus haut des cieux* et de *Béni celui qui vient au nom du Seigneur*. Des jeunes filles s'écaillaient les genoux en récitant d'innombrables Pater Noster, convaincues que Dieu leur enverrait du ciel l'homme idéal qui les ferait vivre dans la caverne d'Ali Baba. Certaines ne se chaussaient plus, d'autres s'autoflagellaient, s'imposaient la corvée du jeûne. C'était à la mode par chez nous. Je me disais que je n'aimais pas les caprices de Dieu. On entendait des : « Confiez votre vie au Christ, car il est amour », mais aussi : « L'amour de Dieu est unique », et : « L'amour de Dieu vous sauvera »… Le mot « amour » résonnait tant à mes oreilles que je crus l'espace d'un cillement que je cheminais au milieu d'une partouze géante.

Je continuai ma route à pied. Mon salaire ne me permettait pas de me déplacer deux fois par jour en bus. Là, des négrillons ayant vu trop de films américains se regroupaient pour constituer des bandes de meurtriers très dévotes ; leurs croix gigantesques brillaient dans la nuit. Une petite assemblée d'hommes et de femmes bien décidés à démantibuler la misère faisaient ton-pied-mon-pied le long des trottoirs. Des vendeurs de cigarettes à l'unité offraient leurs produits en maugréant. Des braiseuses de poisson expédiaient des mangues pourries à la gueule de deux types qui s'acharnaient à leur faire baisser leurs prix. Des voitures klaxonnaient. Des motos-taxis benskine pétaradaient. Deux comtesses se disputaient un Chinois avec calottes et injures de mère marâtre aux abois. Des gens applaudissaient. C'était Douala. Il y régnait le même désordre le jour que la nuit.

À Kassalafam, madame Bolo Achao, notre péripatéticienne en chef, avait ouvert boutique. À la devanture de sa maison une pancarte indiquait : *Chers clients, compte tenu de la recrudescence des chèques impayés, la maison*

n’accepte plus les Cartes bleues. « L’amour ne connaît pas la crise », avait-elle coutume de dire en transpirant. Elle comptabilisait ses pièces.

– Il manque cent francs, constatait-elle. Qui n’a pas fait payer son client ?

Les filles se justifiaient, défalquaient, recomptabilisaient.

– J’ai déjà dit et répété qu’on ne baise pas à crédit, mes enfants. Parce qu’un homme satisfait est un pingre.

Elle avait tout fait pour réussir, Bolo Achao. Elle s’en était donné les moyens. Ses filles ne s’exhibaient pas dans des jupes à ras de cuisses ou des pantalons ventre à l’air. Elles étaient dignes dans leurs boubous ou leurs pagnes, à telle enseigne qu’à les voir assises derrière leur lampe-tempête à attendre les clients, on aurait cru qu’il s’agissait de quelques fesses coutumières prenant le frais sous les étoiles.

Les hommes entraient très discrètement dans le bordel et repartaient – ni vus ni connus –, convaincus qu’ils venaient de faire subir ces acrobaties érotiques à leurs femmes. Les légitimes regardaient ailleurs car, comme disait maman, « Ce que tu ne vois pas n’existe pas ». Ces cocues n’appelaient pas à la compassion ni n’éprouvaient le besoin de se venger. Mais, l’on ne sait par quel miracle, des rumeurs commencèrent à fuser, enveloppant de gaz irrespirables Bolo Achao et ses affaires. On racontait que chez la maquerelle, on chopait de furieuses chaudes-pisses, un sida à trois gamètes et une syphilis hétéroclite. On chuchotait que la péripatéticienne était une sorcière, qu’elle aspirait les fœtus du ventre de leur mère, qu’elle suçait les menstrues des jeunes filles et qu’elle couchait avec un serpent boa à tête de chèvre. On légendait qu’elle n’était faite ni de chair et ni de sang, qu’elle était une entité du monde invisible qui défiait des vents terrifiants et que seul le diable en personne pouvait la gouverner. On disait tant de choses que lorsque Bolo Achao découvrit le pot aux roses, ses affaires périclitaient déjà. Elle jura, pesta, tempêta : « Je ne vais quand même pas être la première à fermer une boutique du cul, non ? Pour qui va-t-on me prendre ? » Puis, avec la fougue d’une capitaine déterminée à sauver son navire des intempéries, elle s’en alla dans les maquis faire la publicité de son commerce : « Mes filles sont abonnées au Centre vénérien ! lançait-elle, l’air de rien. Sida, syphilis, gonocoques, pff ! » Elle agitait les bras pour signifier qu’elle était la pourchasseuse de ces maladies, qu’elle les traquait à mort. Puis elle proposait de payer des tournées à ces petites gens qui n’avaient rien compris à la mondialisation et continuaient à marcher en quête d’une assiette de pépé-soupe ou d’un enfournement. Mes concitoyens ne vérifièrent pas si les rumeurs étaient fondées ou pas. Ils oublièrent les chaudes-pisses, les sida et retournèrent au

bordel.

Mais ce soir-là, alors que je rentrais épuisée de mon travail, qu'une faim me tordait l'estomac, le prophète était devant le bordel, aussi concret que les planètes qui voguent dans le système cosmique. Il se tenait les pieds enfoncés dans la poussière, aussi insubmersible et entêté que Christophe Colomb en quête d'un nouveau monde. Il haranguait la foule, injuriait Bolo Achao, maudissait ses filles avec des termes bibliques :

– Vous brûlerez tous en enfer ! Je vois venir Armageddon ! Et j'entends Yahvé tonner contre vous, femmes de vices et de malédictions ! J'entends Yahvé donner de la voix depuis les cieux. Sa colère est énorme. Le vent souffle de ses narines. Il décoche ses flèches, les disperse ! Les flots de la mort déferlent vers ce lieu, pécheresses, si vous ne confiez pas votre vie au Seigneur !

– Est-ce ton Seigneur qui nourrira mes enfants si j'arrête de commercer ? demanda Bolo Achao en imprimant des roulis à ses hanches.

– T'inquiète, femme. Yahvé te rendra selon la pureté de ton cœur. Il va te sauver car il t'aime.

– Je ne sais pas pourquoi Dieu interdirait la putasserie, dit Bolo Achao. C'est quand même lui qui a fait un enfant dans le dos au Joseph, non ?

Le prophète n'eut pas l'occasion de crier au blasphème, à l'apostasie, au sacrilège, parce que Homotype s'amena avec sa guitare sous le bras. Ses locks étaient comme balayées par le vent. Ses muscles roulaient et je me remémorais la douceur de ses bras lorsqu'ils m'enveloppaient. À l'époque, je croyais que grâce à notre amour, je disposerais d'une vraie maison avec des persiennes, que chaque matin, mes doigts caresseraient des hibiscus rouges à cœur jaune, que mes narines capteraient les senteurs enivrantes de l'ylang-ylang dans le jardin. Je respirai un gros coup pour chasser de mon crâne ces images qui n'étaient qu'une pauvre projection de l'Éden biblique.

– Platon était un péripatéticien exactement comme madame Achao ici présente, dit Homotype. Il enseignait la géographie et l'astronomie aux jeunes en marchant. Aussi, je vous demande, chers compatriotes, de respecter notre concitoyenne sans qui nous vivrions dans un monde chaotique, un monde dans lequel nos jeunes ne sauraient vers quel saint se tourner pour s'initier aux mystères enivrants de la femme.

– Je ne sais pas qui est ton Platon, dit le prophète, mais ce qui est certain, c'est que cette femme est une fornicatrice. On ne va pas tolérer des impudicités que Dieu nous ordonne de condamner, tout de même.

– C'est qui ton Dieu, mon pauvre ami ? Si c'est pour me parler du Galiléen,

alors, tais-toi. Il n’a jamais existé. Parce que pour les nègres que nous sommes, il y a qu’un seul Dieu, c’est Amon Rê et Osiris est son fils.

Homotype se mit à chanter d’une voix profonde, d’une voix à faire pâlir d’envie Nina Simone et ses gospels fredonnés dans les églises noires américaines.

They tried to fool the black population
By telling them that Jah Jah dead-
Jah no dead, ooh no, no…

Les gens applaudirent, heureux, car dans la nuit, tous les chats sont gris, Dieu n’y reconnaît personne. Certains commencèrent à battre la mesure pour donner du tempo. Quelques irréductibles insinuèrent que ce que venait de dire Homotype était du n’importe quoi. « C’est qui ce Platon ? Quel est le prénom de son père ? » chuchotèrent-ils avec dédain. D’autres murmurèrent que ce n’était pas Homotype qui avait parlé mais le chanvre dont il s’abreuvait le cerveau. Toujours est-il que le prophète simula une arrogance de façade et capitula. Il disparut, suivi de ses disciples, tout en hurlant que la fin du monde approchait, qu’à travers les nuées il voyait Dieu descendre du ciel. Il frappait les premiers-nés d’Égypte depuis l’homme jusqu’au bétail…

– J’ai échappé à un lynchage, dit Mme Achao en s’éventant. Merci, fils !

Ses cheveux n’étaient pas assez longs pour essuyer les pieds d’Homotype comme avant elle son homologue Marie-Madeleine lorsque le Nazaréen l’avait défendue.

– C’est quand tu veux, fils ! Les filles sont là pour te satisfaire gratuitement !

Elle ajouta qu’elle était à sa totale et entière disposition, et que, même si elle n’était pas la BNP, l’assurance dans un monde qui bouge, sa gratitude à son égard serait éternelle dans cet univers en mutation.

Homotype hoqueta, toussa. Toute cette bonne viande dont il pouvait profiter sans dépenser un centime lui donnait le tournis. Il se jeta sur moi pour retrouver son équilibre à moins que ce ne fût pour se sauver.

– Mon amour, mon bel amour ! s’exclama-t-il avec emphase. Je t’aime. Tu n’as pas répondu à mes textos aujourd’hui, pourquoi ?

– As-tu ta tête à l’endroit ? demandai-je. Je ne crois pas, sinon tu saurais que je ne t’aime plus. Trouve quelqu’un d’autre, Homotype, une qui va accepter que tu la traînes dans la boue.

– Je ne te comprends pas, Boréale. Un homme doit s’entraîner pour qu’enfin

le soir venu, il puisse satisfaire sa femme ! Tu devrais être fière de moi, au lieu de ça, tu passes ton temps à me chercher des poux sur la tête.

– Je ne veux pas de cette vie, d'accord ?

– Je t'aime vraiment, Boréale.

– Ah oui ? Pourquoi sors-tu avec d'autres femmes ?

– Mon Dieu, Boréale ! Que tu es rationnelle !

– Tu m'as trompée avec ma propre sœur.

– Justement. T'as les mêmes gènes qu'elle, c'est presque pareil, tu comprends ?

– Non.

– Elle n'est pas vraiment une autre femme, puisque vous avez le même patrimoine génétique. C'est plus clair ? Je t'aime.

– T'as vraiment besoin de te soigner le cerveau. Tu n'es pas dans ton assiette.

– Tu crois que je suis fou ? demanda-t-il, anxieux, en me saisissant la main. Et si c'était toi le problème, hein ? Parce que vous, les Africaines soi-disant modernes, vous voulez tellement vous intégrer dans le système de la pensée blanche, de la dialectique blanche, du cartésianisme blanc, qu'à la fin, vous devenez des hybrides. Vous n'appartenez à rien. Vous êtes un non-sens. Une vraie femme africaine ne poserait pas ces questions. Elle ne serait pas si raisonnable.

– Je ne veux pas ressembler à ma mère.

– Ta mère est une vraie Africaine. Tu dois tout faire pour lui ressembler.

J'éclatai de rire, car à presque soixante ans, maman avait à son actif un mariage – sans divorce –, trois concubinages avec abandon, des casse-croûte entre, ce qui faisait d'elle une femme mariée célibataire. Chacun l'avait sérieusement bastonnée et jamais aucun homme ne s'était excusé auprès d'elle pour préjudices physiques ou moraux. Chacun avait trouvé normal qu'elle ramasse ses chaussettes sales, qu'elle passe une journée à ravauder des chemises, à remettre des élastiques aux culottes, à coudre des boutons. Chacun avait trouvé naturel, après l'avoir empêchée d'aller au gré du vent pendant des années, de l'abandonner sans explication. C'était ce qu'avait fait mon père, il y avait de cela vingt ans, au prétexte qu'elle n'était plus celle qu'il avait séduite, que ses hanches s'étaient élargies, que ses seins s'étaient affaissés, qu'elle ne trouvait plus de temps à consacrer à ces minuscules choses qui faisaient des femmes la matrice de l'univers. Pour chacun, il allait de soi que casser son rêve d'un amour éternel était un énorme service qu'il lui rendait, car la vraie vie était moche.

– Qu’est-ce qui t’amuse, mon cœur ? demanda Homotype, surpris par cette hilarité.

Pour la première fois depuis sept mois, j’observai Homotype, ce géant aux pieds d’argile, quel gâchis ! Je regardais cet homme qui se laissait aller comme ces bois morts que les crues emportent. Je me souvins que les premières fois qu’il m’avait cocufiée, je l’avais lavé à grande eau pour ôter de sa peau ces odeurs de femmes – et même celle de ma sœur aînée qui avait immigré –, jusqu’à ce que je m’aperçoive qu’elles restaient incrustées dans sa peau, qu’elles me tordaient le cœur, me fichaient la nausée. À l’époque, j’étais enceinte car il avait planté en moi une graine que Doctaire m’avait aidée à déterrer. Je ne voulais pas donner naissance à sa réplique. J’avais déchiré son duplicata, brûlé sa photocopie, et tant pis pour sa descendance. Au souvenir de cette décision qui n’avait eu besoin que de mon acquiescement, je me sentis forte, maîtresse du temps et de l’obscurité. Je commandais au cycle de la vie et de la mort.

– Tu n’es pas si intelligent que ça, dis-je, sinon, tu saurais que les filles ne procèdent pas de leur mère, mais contre leur mère.

– Par Amon Rê, tu oses m’insulter ? demanda Homotype, outré.

Il s’enflamma et, dans la semi-pénombre, le blanc de ses yeux parut encore plus blanc.

– Désolée si je t’ai blessé, dis-je, soucieuse de clore la discussion.

– Alors, on y va ? demanda-t-il, sirop-miel.

– Où ?

– Quelle question !

– Non.

– Fais comme tu veux, ma Boréale. Puis d’ajouter, la voix vibrante de conviction : De toute façon, nous sommes liés pour l’éternité. On avait déjà vécu cette scène dans une autre vie, on la vivra encore. Dans ce monde rien se ne crée, tout se renouvelle en permanence.

Les desseins inavouables des astres flottèrent sur le halo d’ombres et pesèrent sur mes épaules. S’il disait vrai, je ne réussirais jamais à me séparer de lui. Je me retrouverais tôt ou tard, comme ces timbrées qui se coltinent des incorrigibles gangsters et passent le plus clair de leur temps à leur apporter des oranges en prison. Aimer un incurable coureur de jupons, c’est avoir le même destin que la femme d’un truand.

Je marchai à grandes enjambées pour fuir ce sortilège. Je priai Allah, Jéhovah, Isis, Marie, Joseph, toutes ces icônes idolâtrées dans mon pays. Je ne voulais pas que ma vie ressemble à un paysage chaotique, à une mer déchaînée ou à un

volcan éructant des flammes. J'entendis la voix d'Homotype claironner dans la nuit :

Old pirates, yes, they rob I ;
Sold I to the marchant ships,
Minutes after they took I
From the bottomless pit
But my hand was made strong…

Je pensai qu'il eût mieux valu pour lui qu'il soit vendu comme esclave que de se borner à chanter et à gâcher sa vie. Curieusement, il me vint à l'esprit qu'Homotype était semblable à l'Afrique, le plus pauvre des continents posé sur les plus gigantesques richesses. Quelle haine conduisait le monde ? me demandais-je. Mais lorsque j'arrivai à proximité de la maison, il me parut évident que ce n'était pas la haine ou la folie qui dirigeait le monde, mais l'amour. Oui, l'amour ! L'amour de l'argent ! L'amour du sexe ! L'amour du travail ! L'amour de la domination ou de la soumission ! Oui, tout était amour, même cet étrange sentiment qui me liait à ma mère.

Maman m'attendait devant la porte, très caporal-chef – bras croisés, jambes écartées, yeux lançant des obus. Ses lèvres étaient crispées par un mauvais rictus. Instinctivement, je posai les mains sur ma tête pour me protéger car depuis le départ d'Olivia pour l'Europe, elle semait la panique dans la maison. Notre chien Mozart écopait de sa mauvaise humeur. « Fiche le camp, sale clébard », hurlait-elle en le jetant dehors. Elle s'en prenait à moi constamment, me déballait son lot de rebuffades et de sarcasmes : « Tu m'as bouffé ma vie ! Toute ma vie par terre, par ta faute ! Si je n'avais pas accouché de toi, j'aurais mené une existence de reine ! » Je me débrouillais très bien avec cette violence. Je trouvais des circonstances atténuantes à sa méchanceté : ses hormones ! sa ménopause ! ses bouffées de chaleur ! ses nerfs !

Le départ d'Olivia avait désorienté maman. Depuis, elle cherchait une boussole pour s'extirper du néant qu'était devenue sa vie. Ma sœur et elle avaient beaucoup de choses en commun. Toutes deux grandes, minces, avec la même peau couleur de banane mûre que les hommes affectionnent. Elles portaient la même coiffure constituée de dix tresses incurvées comme des branches de palmier sur leurs épaules. De loin, on aurait pu les prendre pour des jumelles. Maman disait à qui voulait l'entendre que ma sœur serait millionnaire, qu'elle était née pour vivre entourée de miroirs suisses, voyager en jet privé et

dormir dans des palaces. Maman s'était donné les moyens de ses ambitions. Elle ne lui achetait que les friperies d'Europe, les chaussures de qualité deuxième main et même un ruban en satin rose qui aurait appartenu à Blanche-Neige. Mais rien ne se déroulait selon ses prévisions. À vingt et un ans, ma sœur s'était coltinée des vieillards désireux de se refaire une santé, des pervers en chasse de fantasmes, des patrons qui espéraient ressusciter leur pieuvre assommée par les soucis financiers. Olivia avait eu le même destin amoureux que Bridget Jones : ceux qui la courtisaient ne l'emmenaient pas plus loin que la banquette arrière de leur voiture de luxe. Il y a deux ans, elle commença à fricoter avec internet et disparut. Maman en déduisit qu'elle était en Europe, ce qui n'empêcha pas son âme de se racornir comme une tripe jetée dans une eau bouillante. J'étais heureuse qu'Olivia ne soit plus là. Elle s'était arrangée pour naître deux ans avant moi afin de tout me prendre : l'amour de maman, la beauté de maman, le meilleur morceau de viande que maman servait et même l'attention de toute la famille. Mais cette nuit-là maman me dédia son plus beau sourire, ce qui me déstabilisa.

– On dirait que t'as peur de moi, ma fille, fit-elle.

– J'ai cru que tu allais m'insulter ou me frapper comme quand j'étais petite.

– C'étaient des claques sans conséquence, ma fille. Mais entre, entre donc, dit-elle en s'écartant théâtralement pour me laisser passer.

Je me disais que finalement, elle avait oublié Olivia, ainsi que cette haine qu'elle vouait à mon père – cette détestation qui expliquait en partie pourquoi elle me rejetait. Mais lorsque j'entrai dans le salon et que je vis sur la table un tas de victuailles, poulet fumé d'Europe, saumon norvégien, confit de canard, fromage de chèvre, j'eus un haut-le-cœur.

M'am Dorota avait calé ses fesses au bout de la table. Un énorme chapeau à large bord cachait ses cheveux. Son corps potelé gigotait dans une robe en soie jaune. Ses mains bougeaient, faisant cliqueter les bracelets d'or amoncelés le long de ses bras. Je verrouillai une partie de mon cerveau pour ne fonctionner qu'avec la portion qui me permettait de me mouvoir et je fis mine d'être heureuse de la voir.

– Ah, ma Boréale ! s'exclama M'am Dorota. Assieds-toi et mange. Il faut que tu aies du tonus, ma fille.

– Son bassin est assez large, rétorqua maman en jetant à sa sœur une œillade ravie.

– Vas-y, mange, ma Boréale ! répéta M'am Dorota. Tu auras besoin de toutes tes forces.

Je m’attablai et commençai à dévorer toutes ces denrées emplies de vitamines pour faire pousser les cheveux, d’oméga 3 pour embellir la peau, d’oligo-éléments pour renforcer les défenses naturelles, toutes ces merveilles que Madame Sylvie avait à sa table, mais qu’elle négligeait parce qu’elle avait peur de grossir. Le confit n’eut pas le temps de refroidir que je l’engloutis avec de petites pommes de terre rissolées. Je fis un sort aux yaourts, expédiai la confiture de fraises ainsi que la crème chantilly. Je me dilatai l’estomac pendant que M’am Dorota s’excitait sur la vie de conte de fées qu’elle me réservait, jargonnait sur la somme faramineuse qui me reviendrait à ma majorité, c’est-à-dire à mes vingt et un ans : 100 000 francs CFA.

– As-tu conscience de la chance que tu as, Boréale ?

Maman acquiesçait à tout, disait bien sûr, d’accord, c’est magnifique. Leurs paroles sonnaient gaiement, mais je m’en méfiais, pressentant qu’entre les mots, il y avait beaucoup de foie gras avarié. Je n’étais pas assez idiote pour songer que je pourrais faire de cette vie de Peau d’Âne mon fonds de commerce ; comme si poser mes pieds dans les traces d’une bourgeoise noire eût changé ma condition sociale.

N’eût été l’obligation de respect due aux aînés, je leur aurais dit que j’étais libre de disposer de mon corps, d’entrer dans un bar, de commander un scotch, de le boire cul sec et de reposer le verre avec fracas sur le comptoir. Mais ce type de scène n’existait que dans les séries américaines et fermer ma gueule me laissait en paix.

M’am Dorota crut avoir conclu l’affaire. Elle s’en alla toute frétillante de joie et je pus prendre mes aises, car un peu plus, je n’aurais plus su où se trouvaient mes jambes, tant j’étais épuisée. Une pluie féroce s’abattit sur les maisons, fusillant les toits de tôle ondulée. Elle grésillait tant qu’elle parasitait la voix de maman :

– Tu te rends compte, Boréale, de cette aubaine véritablement magique ? 100 000 francs, juste pour accoucher d’un enfant. On ouvrira un magasin. On deviendra riches, riches ! Oh, ma fille, Dieu n’oublie personne.

Maman causait en débarrassant la vaisselle :

– Tu vas porter l’héritier direct d’Oukeng ! Est-ce que tu réalises ?

J’enlevai mes chaussures et massai vigoureusement mes pieds endoloris.

– Dire que j’avais toujours cru que tu ne valais rien, alors que c’est toi qui es mon assurance vieillesse. Que Dieu me pardonne.

J’allumai la télévision tandis que Mozart secouait ses poils mouillés sous la véranda. Des cafards s’échappèrent de l’antenne que j’essayais de positionner de

manière à capter le son. La première image qui apparut sur l'écran fut celle de l'opposant. Sa bouche était enflée par une violente colère. « Ce pays est un gros modèle de dictature », hurlait-il. Il disait que les flics de la nation n'étaient que des brigands, qu'ils se fichaient des lois, qu'ils se moquaient des recommandations des Nations unies, qu'ils ne respectaient pas les droits de l'homme et du citoyen. Il expliquait que, suite à son meeting, des policiers l'avaient attrapé et fouetté deux heures durant avant de le jeter dans la rue. La sueur dégoulinait de son front et ses vêtements en étaient trempés. Il touchait ses fesses pour prouver au monde entier qu'il s'était fait chicoter. Ses yeux bougeaient étrangement dans leurs orbites, à moins que ce ne fût le traumatisme post-humiliation dont il venait d'être victime. Je pouffais de rire.

– Je suis heureuse que tu apprécies ton bonheur, dit maman en me regardant avec tendresse. Tu le mérites, tu sais ?

– Ce n'est pas ça, maman. C'est l'opposant. Il est vraiment ridicule. Le Président n'a pas estimé qu'il était un adversaire assez important pour daigner le jeter en prison. Il l'a juste fait fouetter.

– Comment tu peux t'intéresser à des futilités pareilles à un moment si décisif pour ta vie, Boréale ?

– Justement… justement… Je ne suis pas sûre que ça soit une bonne idée, maman.

– Devenir très riche n'est pas une bonne idée ? Ça ne va pas la tête ?

– Tu m'as toujours dit que devenir riche à tout prix n'était pas une bonne idée. Qu'il ne fallait pas vendre son âme au diable pour de l'argent.

Maman entra dans une furie de fin du monde. Des flammes et des éclairs voltigeaient dans ses yeux.

– Tu oses me calomnier ? Je ne t'ai jamais dit une connerie pareille.

J'essayai en vain de lui affirmer que cette phrase avait fait partie de mon éducation de base, qu'elle se reniait en la reniant, mais rien n'y fit. Elle se mit à tournoyer autour de moi, bien décidée à me réduire en poussière ou en cendres.

– Ingrate ! Dès que tu as poussé ton premier cri, j'ai su que tu étais laide et mauvaise, mauvaise et laide, dit-elle, fielleuse. Elle était tout en animosité et en venin. T'as remarqué que tu ne grossis jamais ? lança-t-elle avec malveillance. C'est ta méchanceté qui bouffe toute ton énergie. Oui, méchante ! Pourquoi penses-tu que j'aie toujours préféré ta sœur ? Des rides de dégoût creusaient ses joues et de l'aigreur perlait sur ses lèvres. Tu finiras dans un caniveau. Allez, sors immédiatement de chez moi.

Il pleuvait des cordes. Notre toit était percé par endroits. L'eau gouttait de la

tôle et tombait sur le sol en ciment. Il faisait un temps à ne pas mettre un chien galeux dehors. Pour la première fois, j'affrontais maman, tant pis pour la malchance qui en découlerait.

– Quitter cette maison ? demandai-je, sarcastique. Tu oublies une chose, maman : c'est moi qui paie le loyer.

Puis, sans lui laisser le temps d'ajouter une parole, je m'en allai dans ma chambre et claquai la porte.

4

J’ouvris les yeux en sursautant. Mon cœur battait à grands coups irréguliers. Mon regard se posa sur la table de nuit où s’accumulaient les objets absolument nécessaires à mon équilibre. Ma montre Kookaï sertie de faux diamants se trouvait toujours dans son boîtier. J’avais sacrifié un mois de bus pour l’acheter – soit de nombreux allers-retours à pied au boulot – et trente jours de privation de bouillie de maïs au petit déjeuner. J’avais réussi à l’acquérir. Tout était prétexte pour l’exhiber. Je regardais l’heure exprès pour frimer devant mes concitoyens. Ma bouche empruntait les couleurs du beau temps lorsque je l’agitais sous le nez d’Homotype. Je voulais qu’il se sente minable, qu’il comprenne que depuis notre séparation ma vie n’était que beauté, que j’avais jeté l’ancre à Tahiti Douche avec ses rivages arc-en-ciel. Mais au bout de deux mois que la montre endiguait mes réveils lugubres, j’avais ressenti un trou béant dans mon ventre que j’avais comblé par l’achat de boucles d’oreilles en plaqué or qu’un marchand m’avait vendues à un prix exorbitant parce que, disait-il, Britney Spear avait le même modèle. Puis j’avais acquis sur catalogue une prétendue chaîne porte-bonheur d’un voyant français auquel il ne manquait rien, même pas la signature mystique, et enfin, la première imitation d’une ceinture de Michael Jackson mort depuis, paix à son âme.

Ma chambre avait été épargnée par la pluie. Mes vêtements étaient à l’abri, accrochés à des clous le long des murs. À droite, pantalons et jupes étaient suspendus et sentaient la moisissure. À gauche, les sous-vêtements, soutiens-gorge, slips en dentelle blancs ou en coton bleu ciel. Je ne portais que des couleurs pastel censées attirer des ondes positives. Une minuscule fenêtre donnait sur la cour avec vue imprenable sur les latrines.

À Kassalafam, nous avions déjà reçu notre baptême de la civilisation. Nous connaissions Ikea, « l’univers de tous les possibles » avec ses salles de bains agencées, ses baignoires à jets rotatifs qui délassent les muscles. Nous n’ignorions rien de GiFi, « des idées de génie et vos envies prennent vie ». Mais nous étions condamnés au goulag de l’écologie, aux travaux forcés de la préservation de l’écosystème. Les Occidentaux nous faisaient le coup de « Faites ce que je dis, pas ce que je fais ». Selon eux, nous devions préserver nos forêts

pour le bien de l'humanité. On nous conseillait de ne pas nous lancer dans une course effrénée à l'industrialisation. C'était à nous qu'il revenait de colmater la couche d'ozone qui s'ébréchait et de réduire l'effet de serre provoqué par le développement de l'Occident, de la Chine et de la Russie. Homotype disait que c'était notre karma puisque c'était l'Afrique qui avait donné à l'humanité son premier homme, elle était responsable des erreurs de ses descendants éparpillés à travers le monde.

Maman boudait et ne répondit pas à mon gentil bonjour. Je m'enfermai dans notre salle de bains faite de planches et de tôles. Je versai l'eau du puits sur mon crâne, mes bras, entre mes cuisses. La mousse du savon de Marseille dégageait une odeur de mandarine amère. Je frottai mes hanches étroites ainsi que la collinette ombragée de mon sexe. J'avais l'impression d'être belle chaque fois que je m'essuyais. Je passai la serviette par petites touches délicates sur mes seins, mon ventre musculeux, mon bassin si maigre qu'on en voyait les os, rien de grave, car je savais que le temps l'enroberait de graisse. Je rejetai mes cheveux en arrière en respirant par la bouche, la seule astuce que j'avais trouvée pour ne pas inhaler l'odeur des latrines. César Prince Lazard, un septuagénaire badigeonné de misère, m'épiait de sa cuisine en collant son œil flouté par un méchant glaucome à travers un trou dans la tôle. Ce matin-là, alors que maman expédiait quelques coups de pied à Mozart qui s'enfuit en hurlant, qu'une femme grondait sa fille pour sa fainéantise, je sortis brusquement de la salle de bains et pris César en flagrant délit de voyeurisme.

– Qu'est-ce qui te prend de m'espionner comme ça à ton âge ? T'es fou ?

– Je ne sais pas, peut-être bien. Mais je me posais la question de savoir s'il valait mieux être un fornicateur sans conscience ou un fornicateur hypocrite.

– Je ne comprends rien à ce que tu racontes, vieux pornographe !

– C'est simple, Boréale. Si je te dis que je t'aime, je serai un fornicateur hypocrite. Si je te baise sans rien dire, je serai un fornicateur conscient, tu piges ?

Je sentis paradoxalement que les propos incohérents de ce vieillard m'ouvraient l'accès à des zones d'ombre de ma personnalité et, comme telles, les plus inaccessibles à ma propre perception.

– Explique !

– Ben, je ne sais pas, moi ! s'exclama César. C'est le prophète qui a l'habitude de parler ainsi.

Je me sentais au meilleur de ma forme lorsque je me trouvais avec un homme fragile. Ou malade.

– Tu ne crois pas que je vais coucher avec un croûton plein de sommeil comme toi ? demandai-je, moqueuse.

– Le contraire m'aurait déçu, Boréale ! Mes avances ne sont qu'une manière pathétique de retrouver mes vingt ans. Ma femme n'arrive plus à me satisfaire. Que c'est bizarre… Quand nous étions jeunes…

Madame César chiquait à longueur de temps, assise sur le pas de sa porte tout en jetant la salive de son tabac sur les passants. Ce jour-là, ma mère s'était postée à côté d'elle et parlait fort :

– Je t'assure que Boréale c'est une démone que le démon des démons a mis dans mon ventre !

Elle cassa un cola, en offrit la moitié à la vieille cancaneuse scellant leur complicité de commères.

– Je ne souhaite à personne d'avoir une fille aussi ingrate ! éructa maman en mâchant. Une égoïste ! Une sans conscience de la responsabilité familiale ! C'est pas une malchance, ça ?

Madame César mastiquait aussi et approuvait en hochant son crâne en forme de corossol.

Je savais qu'à ce rythme, mon nom servirait bientôt à nettoyer les dessous des marmites et à récurer les latrines de Kassalafam. Je m'éclipsai en songeant que ces antiquités avaient beau mal parler, leurs os rhumatismaient, leurs peaux se plissaient, leurs cerveaux étaient du nanan et qu'elles cherchaient leur époque dans un temps démonté où l'enfant-assurance-vieillesse n'existait plus ! Elles pouvaient continuer à chapeauter mon crâne de sept croûtons rancis, n'empêche que leur mauvaiseté ne changeait rien à ce monde où chacun cheminait seul vers sa tombe.

Au carrefour des Trois-Morts-Six-Accidents, le bombardement de la Côte-d'Ivoire et de la Libye avait déchaîné les passions, rendant mes concitoyens aussi remuants que l'océan Atlantique. Cette ferveur avait dégénéré en discussion sorbonnarde, polémique harvardienne, controverse valladolidienne. L'opinion publique kassalafamiène s'était divisée en quatre groupes, des plus doctes aux plus incultes, des plus va-t-en-guerre aux plus fatalistes. Ça conflictuait, désaccordait, querellait ! Des gens s'expédiaient des mangues pourries à la gueule sous un soleil cuisant, au milieu des marchands de chèvres, des vendeuses d'Ambi Pur pour une peau claire sans taches, en plein mitan des

flaques boueuses cadeautées par la pluie. L'Afrique affrontait l'Europe pour des vieilles histoires de colonisation et d'esclavage, de néocolonialisme et de mondialisation qui n'avait réussi qu'à mondialiser la misère. Homotype et Doctaire se disputaient avec moult gestes en se lançant des mots aussi piquants que des cactus.

– Que fais-tu du respect de la souveraineté des États, Doctaire ? demanda Homotype. Que je sache, la Côte-d'Ivoire comme la Libye sont des États indépendants. Seuls les peuples doivent décider de leur avenir. C'est du néocolonialisme ! C'est de la prédation pure et simple !

– On n'allait pas laisser ces fous de Kadhafi et de Gbagbo tuer tranquillement leur peuple, s'insurgea Doctaire, un tumulte de sang dans le regard. La démocratie a parlé. Il faut respecter la voix des urnes.

– Tu crois, toi, à cette démocratie au bout des canons ? La démocratie est-elle un produit exportable qu'on impose avec les armes ?

– Ils ne veulent pas quitter le pouvoir, fallait faire quelque chose.

– En tuant le peuple ? Tu veux que je te dise, Doctaire ? T'es qu'un colonisé mental ! un esclave avec des chaînes invisibles au cerveau ! Un suppôt de l'impérialisme triomphant !

Les gens applaudissaient tour à tour les rhétoriqueurs, tout en y ajoutant leur grain de sel. Monsieur Dingué ouvrit des paris :

– À deux contre cinq qu'il y aura un cadavre aujourd'hui.

Cette fureur de qui savait avoir déjà perdu la guerre était pathétique. L'Afrique n'avait aucun moyen de réagir à ces agressions. Et s'engueuler nous rendait aussi émouvants qu'un homme qui rêve de s'acheter une fusée alors qu'il ne possède pas un vélo.

– Il faudrait s'engager dans une milice de défense du continent et bouter l'Otan hors de nos frontières, proposa une femme.

– Dieu est aux commandes, ne cessaient de répéter les adeptes du prophète. Ces diables de Blancs ainsi que leurs collabos noirs sont déjà vaincus.

Il ne sortait du débat aucune lisibilité, aucune logique, aucune action, rien que des mots qui s'évanouissaient une fois prononcés.

– Pas étonnant que Doctaire soutienne l'Otan, dit quelqu'un dans la foule. Les Doualas ont toujours collaboré à l'exploitation des Africains. Les ancêtres de Doctaire ont vendu leurs propres frères aux Américains pendant l'esclavage.

– Je suis fier de mes origines, s'exclama Doctaire avec dédain. Mes ancêtres n'auraient pas collaboré avec les Blancs que vous seriez encore à vous balader

nus dans vos forêts et puis, il y aurait pas de Barack Obama, premier Président nègre de la première puissance prédatrice du monde.

Un jeune homme bondit sur Doctaire et nous crûmes qu'il allait le frapper, mais il lui dit simplement :

– Tu devrais plutôt avoir honte, car les verroteries que les Whites ont donnés à tes ancêtres en contrepartie de leur traîtrise ne recouvrent pas ton indignité chronique. Quant à ton Obama, ce n'est qu'un pantin que la CIA a nommé pour tuer les Africains.

Doctaire poussa un soupir et un flot de sueur dégoulina de son front. Entre deux bafouillis, il rappela que c'était grâce à lui que nous étions en bonne santé. Puis il déterra Hitler dont Kadhafi n'était que la réincarnation, il avait assassiné des millions de ses concitoyens et violé des milliers de femmes. Sous les traits de Gbagbo, il fit renaître Bokassa. Il conclut que tous deux méritaient leur sort, que même la mort était trop belle pour ces dictateurs.

– Mensonge ! hurla Homotype. Mensonge et propagande atlantiste pour recoloniser l'Afrique ! L'Otan n'a rien à foutre de la liberté des peuples africains. Pourquoi ne renverse-t-elle pas certains présidents à vie selon vous ? Parce qu'ils la laissent piller nos pays sans protester. Mais lorsqu'un dirigeant de notre continent est un nationaliste et un panafricaniste, qu'il travaille pour son pays, il devient l'homme à abattre.

– Les peuples ont besoin de nourriture, certes, mais aussi de liberté, dit Doctaire. Les Libyens avaient de la nourriture en abondance, de l'électricité à flots, des maisons gratuites, mais ils étaient privés des libertés fondamentales.

– On mange cette démocratie avec quel tubercule ? demanda Abeng, l'autoproclamée reine de beauté. Des macabos ? des plantains ou quoi ? Parce qu'on a faim, et leur démocratie, rien à foutre !

Les supporters de Doctaire s'écartèrent de lui. Pour eux, le mot « démocratie » était synonyme de richesses. Si cela signifiait tout simplement liberté, qu'allaient-ils donc pouvoir en faire ? Ils étaient déjà libres de crever sans émouvoir personne. Leurs yeux se floutèrent. Homotype en profita pour promener sa langue sur les pages sales de l'histoire. Il se référa à Brazza, un grand criminel devant l'éternel que les idiots de nègres continuaient à aduler. Il rappela la guerre civile au Cameroun durant laquelle un certain Messmer avait arrosé au napalm cinq cent mille braves citoyens qui ne demandaient qu'à vivre peinards dans leur village, à boire leur vin de palme sans être obligés de chanter nos ancêtres les Gaulois.

– Il faut que la France présente des excuses, dit un jeune garçon au crâne rasé.

Sinon…

– Sinon quoi ? demanda Doctaire, goguenard. Un léger vent fit gonfler sa blouse. Qu'allez-vous bien pouvoir faire à la France, bande de tarés ?

– Peut-être la guerre froide ? proposa le jeune homme. On pourra toujours les faire assassiner avec des parapluies bulgares, j'ai vu ça dans une émission russe.

– Je propose la guerre globale, dit Abeng. Au moins, personne ne profitera plus de personne.

Le visage de Doctaire se crispa. Des veines sur son front saillirent. De ses yeux globuleux jaillirent des larmes. Il pleura sur l'Afrique essuie-pieds des peuples barbares. Ses joues tremblotaient tandis qu'il larmoyait sur cette Afrique où les puissants de notre si petit monde venaient déverser leurs déchets toxiques. De la morve dégoulinait de son nez, il affirma que les Noirs étaient maudits parce que incapables de défendre leurs terres et leurs richesses. J'eus pitié de lui, car il m'avait rendu de menus services. Je l'attrapai par les épaules et le consolai, en lui prodiguant des encouragements, en le couvrant de louanges mais ceux-ci n'eurent aucun effet. Je regardai le ciel et eus une illumination.

– On ne parlera plus le français, puis c'est tout, dis-je. Comme ça, ils ne seront plus rien du tout, du tout !

– Bravo, Boréale ! cria la foule.

– Alors on échangera entre nous dans quelle langue ? demanda Doctaire, inquiet.

– C'est à toi de nous inventer une langue, dis-je. Après tout, c'est toi le Doctaire.

J'étais heureuse d'avoir participé à cette minuscule révolution. Je n'en revenais pas de m'être autant impliquée, si bien que j'étais trempée de sueur. Mes compatriotes commencèrent à blablater sur les multiples possibilités d'une nouvelle langue africaine, sur la création des États-Unis d'Afrique. L'espoir pétillait et l'espérance fit revenir la sérénité. Ils se regardèrent, hébétés.

– On devrait avoir honte, fit quelqu'un. Après tout, nous sommes tous des victimes.

– Pardon, tu ne m'en veux pas, j'espère ? demanda une femme à son voisin avec qui elle s'était engueulée.

Nous fîmes la paix avec force embrassades.

– Tu sais bien que je ne pensais pas ce que j'ai dit, entendait-on çà et là. C'était juste pour provoquer, quoi !

Homotype donna le coup de détente définitive en chantant *Ancien combattant*

de Zao d’une voix vibrante d’émotion qui enflamma la foule. Il suffisait de voir le bonheur sur les visages et les yeux fondus comme du beurre pour comprendre ô combien cette musique les transportait loin des manœuvres sordides de ce bas monde.

Moi engagé militaire, moi engagé militaire
Moi pas besoin galons, soutez-moi du riz
Sergent masamba, tirailleur mongasa, caporal mitsutsu (…)
Vêtements militaires, vêtements militaires (…)

Marque le pas, et 1, 2
Ancien combattant Mundasukiri (…)

Tu ne sais pas que moi je suis ancien combattant
Moi je suis ancien combattant,
J’ai fait la guerre mondiaux
Dans la guerre mondiaux,
Il n’y a pas de camarade oui
Dans la guerre mondiaux,
Il n’y a pas de pitié mon ami
J’ai tué Français,
J’ai tué Allemand,
J’ai tué Anglais,
Moi j’ai tué Tché-co-slo-vaque

Marquer le pas, 1, 2
Ancien combattant Mundasukiri (…)

La guerre mondiaux
Ce n’est pas beau, ce n’est pas beau (…)
Quand viendra la guerre mondiaux
Tout le monde cadavéré (…)
Quand la balle siffle, il n’y a pas de choisir
Si tu ne fais pas vite changui, mon chéri, ho !
Cadavéré
Avec le coup de matraque

Tout à coup, patatras, cadavéré
Ta femme cadavéré
Ta mère cadavéré
Ton grand-père cadavéré
Ton père cadavéré
Tes enfants cadavéré (…)

Les gens battaient les mains l'une contre l'autre pour donner la mesure. Ils chantaient faux, mais heureux de se savoir sauvés. Oui, ils avaient sombré sous les codes bien-pensants de la bonne gouvernance et de la démocratie. Ils s'étaient enlisés dans les sables mouvants des mots qui permettaient aux autres de sucer jusqu'à leurs derniers globules rouges épargnés par le paludisme. Ils n'en pouvaient plus des partenariats Nord-Sud, des codéveloppements, des ajustements structurels, ces trucs inventés par quelques cerveaux rapaces avec pour seul objectif d'enfermer l'Afrique dans le sous-développement qui n'était autre chose que le développement du sous-développement. Ils s'égosillaient avec l'espoir qu'un gentil vent emporterait leurs espérances aux oreilles des gendarmes du monde, qu'elle attendrirait leur cœur ou du moins qu'ils comprendraient peut-être que :

La guerre ce n'est pas bon, ce n'est pas bon
Quand viendra la guerre tout le monde affamé, oh (…)
La bombe ce n'est pas bon, ce n'est pas bon
La bombe à neutrons ce n'est pas bon, ce n'est pas bon
Les Pershing ce n'est pas bon, ce n'est pas bon
SS 20, ce n'est pas bon, ce n'est pas bon
Quand viendra la bombe
Tout le monde est bombé, oh !
Ton pays bombé
L'URSS bombée
Les États-Unis bombés
La France bombée
L'Italie bombée
Le Congo bombé (…)
Le Cameroun bombé.

Homotype sautillait comme un bouc enragé. Ses locks gigotaient tels des mille-pattes sur son crâne. Il chantait en me regardant, me souriant comme si

nous étions en parfaite symbiose, totalement revenus de notre guérilla sentimentale. Je m'éloignai en pensant que Dieu avait combiné dans cet homme les merveilles du château de Versailles et les déchetteries d'un bidonville de l'Inde. Sans doute que le Seigneur était fatigué le jour où Il l'avait fabriqué ? Il ferait mieux, pour le bien de l'humanité, de prendre des vacances lorsqu'Il était épuisé.

À Maképé, madame Foning tout en mauve incontestablement, tenait conférence sur la place publique. Elle l'avait intitulée : « Comment devenir très riche avant trente ans ». De là où j'étais, je l'entendais gaver les pauvres hères avec des discours politiques, des articles de loi et des diatribes mégalomaniaques.

– Pour s'enrichir, il faut souffrir, dit-elle. J'ai bouffé de la misère moi aussi, vous savez ? Hé, Étienne, dis-leur que tu m'as connue pauvre. Dis-leur combien j'ai bossé pour arriver où je suis…

Elle servait pour la énième fois à l'auditoire l'histoire d'une Foning venue au monde dans un village misérable au nord de Bafoussam. Son père Njankeu avait travaillé sa vie durant comme ouvrier agricole dans les grands domaines appartenant aux vieilles familles de la région. Cette Foning-là était capable aussi bien de labourer un champ, de traire une vache que de réparer une chaise. C'était à la force de ses bras qu'elle s'était constitué un capital pour se lancer dans les affaires, puis dans la politique. Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'en tant que mairesse, elle avait trifouillé les registres du cadastre, si bien que deux ans après son élection, elle s'était retrouvée à la tête de plusieurs grands domaines à travers le pays. Elle cachait l'aspect peu reluisant du quotidien de ses ouvriers qu'elle faisait trimer pour un salaire de ramasse-miettes. Ceux qui avaient eu l'outrecuidance de dénoncer leurs conditions de travail étaient tombés dans les bas-fonds de la misère. Ils ne faisaient plus que des macaqueries pour survivre. Mais ce n'était pas mon affaire.

Pour les affaires qui me regardaient justement, Ousmane surveillait tout ce qui bougeait dans la maison. Au fil des jours, ses yeux avaient acquis un je-ne-sais-quoi qui transperçait les choses au lieu de les regarder. Il semblait faire peu à peu corps avec les fleurs dans la cour, avec les chaises, avec le mur et peut-être

même avec Madame Sylvie qu'il distrayait en lui racontant comment les Camerounais s'étaient détournés des maquisards qui avaient combattu pour l'indépendance véritable du Cameroun, comment lors de l'éruption du mont Cameroun, les laves avaient coulé jusqu'à Douala, recouvrant d'une fumée noire les feuilles des irokos, comment son père avait été exproprié de son champ d'ignames au profit d'une grande compagnie de production d'hévéas. Petit il se levait avant le troisième chant du coq pour le marché de New-Bell. Il y transportait à dos d'homme des sacs de manioc et de maquereaux fumés, des besaces de ndolé et de gari pour des bayam-sellam. Il parlait souvent de sa Thérèse, une sans-honte. Elle lui avait collé la charge de trois enfants avant de l'abandonner. Ousmane avait connu une misère qu'il qualifiait d'exceptionnelle. Il avait traversé les malveillances du destin avec malice si bien qu'aujourd'hui, il connaissait l'impétueuse nécessité d'avoir des mains pour donner et un cœur pour aimer. Madame le consolait avec des mots sirop-miel. « Admirable ! Courageux ! Fantastique ! » répondait-elle. Mina et moi le suspections de vouloir se transformer en un de ces Monsieur-sort-le-chien que des Blanches épousaient et emmenaient en Europe.

Mais ce jour-là, Madame Sylvie avait sa tête renversée des mauvaises nuits quand elle rêvait à une rencontre fortuite avec Bézon, son auteur fétiche. L'écriture de Bézon avait l'étrange pouvoir de la captiver, de transpercer sa peau et de s'infiltrer dans son sang. Elle adorait ses intrigues avec des mariages, des enterrements, des séparations tragiques et des retrouvailles inespérées. À le lire, elle se disait que les coups que lui portait la vie préfiguraient une fin heureuse. Quelquefois, elle expédiait à l'écrivain des petites histoires sans prétention qu'elle écrivait, un dessin évocateur par-ci, une toile pailletée par-là, mais jamais l'écrivain n'avait daigné lui répondre.

Mina modelait de la pâte pour un gâteau au chocolat et son visage était mâtiné de bonheur, non de ces joies scandaleuses des Africains lorsqu'ils sont heureux, mais d'une joie sereine faite d'un sourire auréolé de grâce, de légers soulèvements des seins comme les sagaies d'un guerrier après une belle victoire. Elle chantait *Comme d'habitude* de Claude François. Elle m'ordonna entre deux couplets de dresser la table. La sueur dégoulinait de ses aisselles. Elle chantait pour ne pas penser que ses Messieurs Chèques, Messieurs Bus laissaient dans son âme des morsures et des fractures, qu'ils la laissaient les escroquer, parce qu'ils ne l'aimaient pas.

– Qu'attend-elle d'un homme qui écrit juste des livres ? me demanda Mina. Peut-être même qu'il n'existe pas, son Bézon.

– Qui ne s’est pas ridiculisé par passion me jette la première pierre, dit une voix dans notre dos.

Je sentis une douleur entre mes omoplates. Le visage de Mina se défit tant qu’on eût cru une crème effondrée dans la chaleur.

Sylvie était très française dans son pantalon en lin blanc, son chemisier blanc, ses sandales dont le modèle était emprunté au Galiléen. Elle était entrée par effraction dans notre univers de bonniches. Elle avait parlé en montrant ses dents blanches magnifiques et ses cheveux, une chevelure aussi rouge qu’un soleil crépusculaire, capable de crever le bouclier d’ombre qui obscurcissait la pièce. Les épaules de Mina tremblaient. Ses lèvres tremblotaient aussi. Ses yeux s’agrandissaient comme si une bombe allait lui péter à la figure. Qu’une employée couvre la tête de son patron d’asticots à l’ombre des poubelles était concevable, mais devant lui, c’était de l’ordre de la faute professionnelle sans indemnités de licenciement et recours aux prud’hommes. Elle dit d’une voix angoissée :

– Ce n’est pas ce que Madame croit. J’ai mal exprimé mes pensées à cause des nuits d’insomnies passées à me soucier de l’avenir de mes enfants. Si Madame veut me virer à cause d’une faute involontaire… Si c’est la volonté de Dieu.

– Tu te demandais ce que j’espérais, non ?

– Ce que nous espérons toutes, Madame. Mais l’amour sans souffrance n’existe pas. C’est comme demander aux roses de ne plus avoir d’épines.

– Il t’arrive quelquefois d’arrêter de prendre les autres pour des cons ? demanda Madame Sylvie, agacée.

– Pas vraiment, Madame… Nous sommes tous un peu cons, sinon la vie serait d’un triste.

J’étais assez satisfaite de voir la cuisinière prise au piège de sa complexité psychologique qui lui permettait de ravir le pouvoir à Dieu pour manipuler aussi bien les saveurs que les humains. Elle tenta tant bien que mal de s’en sortir avec des piètres négreries, des singeries pourtant réfléchies et aiguisées des années durant sur la meule de son nébuleux tréfonds. La patronne fixa le ciel comme si elle lisait un registre où auraient été inscrits les mérites et démérites de ma collègue. Son nez se plissa. Le sourire qui étira ses lèvres démontra qu’elle avait connu d’autres ruades.

– Le véritable amour fait toujours mal, c’est vrai, philosopha-t-elle.

– À qui le dites-vous ! fit Mina en comprimant sa poitrine pour simuler une forte émotion. Si un jour il m’arrivait une telle mésaventure, je jure que je me jetterais aux pieds de mon bien-aimé, les mouillerais de mes larmes et les

essuierais avec mes cheveux. C’est si romantique !

– La patronne est sérieuse, hasardai-je. Tu ne peux pas en permanence tout tourner en dérision.

– Quand les gens expérimentés se parlent, tu dois te taire, me lança Mina avec mépris. On n’est pas ici en train de commenter tes petites histoires de cul de Kassalafam.

– Tu penses peut-être qu’à Kassalafam les gens n’ont pas de jugeote parce qu’ils sont pauvres ? Tu penses que vivre dans une chambrette à Bonandjo te rend supérieure ? Qu’est-ce qui te permet de dire que je n’ai aucune expérience de la vie ?

Pour la première fois depuis que j’étais au service de Madame, j’eus l’impression d’exister jusqu’à sentir la consistance de mon âme. La patronne me regardait comme un clandestin qui vient de traverser une frontière. Des pensées imprécises brouillaient mon esprit. Des mots que j’avais toujours cachés dans mon bas-ventre remontèrent de mon œsophage en boules et en torsades. J’avais l’impression d’être devenue une montagne de vocables, de formules, d’énoncés et d’autres choses encore dont j’ignorais l’existence. Je me mis à les déverser devant les deux femmes ébahies.

D’aussi loin que me portait ma mémoire, Olivia avait toujours été ma marée noire. Elle avait pollué les plages de mon existence depuis notre enfance comme ces pétroliers qui se fracassent sur les rochers et répandent des déchets toxiques sur les mers – tant pis pour les poissons, double tant pis pour les pêcheurs. Elle avait infecté mon en-dedans. Des tubérosités s’y étaient développées. À la maison, maman était toute à Olivia ; à l’école, une fournée de garçons l’entouraient, prêts à se transformer en chiens rien que pour le plaisir qu’elle les traîne en laisse. Elle ne m’avait laissé que la place du rêve. Je passais mon temps à rêver et je rêvais de devenir une artiste adulée. J’écrivais des chansons que seul Homotype voulait écouter. Puis un jour, alors que j’en avais assez des « Olivia ceci, Olivia cela », je me retrouvai avenue de la Liberté avec ses immeubles poisseux mais à étages, ses jungles-bars où se réfrigéraient des nègres blanchisés ainsi que des Français grands consommateurs de prostituées. Autour de moi, des benskineurs pétaradaient, des taxis klaxonnaient. Des gens montaient, descendaient en regardant avec envie Monoprix où s’entassaient les fringues made in Hong Kong, les défrisants destinés à aplatir les cheveux en dix minutes chrono, les chapeaux à la JR Dallas et les chaussures de Sue Ellen. Le long des trottoirs, des vendeurs – « C’est mon cousin du port qui fournit la marchandise » – tremblaient de peur en offrant à prix cassés tout ce que votre

cœur n’osait désirer : des montres Dior, des lunettes Chanel, des ceintures Gucci. « Si vous trouvez moins cher ailleurs, nous vous remboursons deux fois la différence », disaient-ils. Le soleil illuminait ces trésors et ceux-ci enflammaient mes yeux. Un cul-de-jatte me bouscula et je marchai encore. Un pousse-pousseur tamponna mes fesses sans réussir à m’extraire de mes fantasmes. Mon esprit s’embrouillait tant il cherchait les moyens d’accéder à cette magnificence. Maman m’aimerait si je devenais riche, ne cessais-je de me répéter. Elle ne pourrait que m’aimer. Un pigeon crotta sur ma tête et la solution m’apparut dans une fulgurance : un mari riche. Oui, un mari riche. Mais comme les hommes que je connaissais à Kassalafam ne pouvaient pas m’emmener plus loin qu’au marché central de New-Bell, je décidai que dorénavant, je me moulerais dans un short rouge, grimperais sur des talons aiguilles et arpenterais l’avenue principale. Je le fis pendant deux interminables semaines. Des hommes me regardaient comme si j’avais été faite d’une matière spéciale, une météorite tombée d’une planète qu’ils ne connaissaient pas. J’étais une prostituée un peu naïve, à moitié éduquée, un genre qu’ils n’avaient pas l’habitude de fréquenter. Ils décidèrent de se moquer ou de s’instruire en m’invitant dans des maquis insalubres mais européanisés où l’on proposait des menus aux origines contrôlées.

« Tu veux une escalope du chef accompagnée d’alokos ? me proposait Untel. Un ris de veau à la mangue sauvage ? Des spaghettis bolognaise sauce claire ? Prends ma chérie, prends tout ce que tu veux. »

Je commandais des choses qui ne me disaient rien qui vaille en riant, rêvassant d’un vieux milliardaire qui m’inviterait à l’Akwa Palace. Je dégustais des Fanta orange tout en répondant à leurs questions par ellipses, m’offusquant lorsqu’ils abordaient des sujets érotiques, me raidissant lorsqu’ils effleuraient mes seins. Toujours souriante, je me laissais conduire dans des hôtels miteux tenus par des tauliers qui faisaient semblant de ne pas voir. Quand venait le moment décisif, j’usais d’une candeur d’adolescente face au grand méchant loup : « Je ne suis pas comme ces femmes qui couchent avec n’importe qui, tu comprends ? J’ai une vraie éducation, moi ! »

Je m’en prenais alors à toutes celles dont le comportement dépravé pouvait soulever un escadron masculin contre l’amour vrai. Mes amants souriaient. Ils ne payaient pas pour découvrir les bleus de mon âme ou me psychanalyser. Ils me déshabillaient en murmurant des mots sucre, des mots bonbons, des mots caramel. Ils pirouettaient sur mon corps, me dégustaient tandis que j’imaginais les heures exquises que je vivrais dans un luxe indécent. Mais lorsque le client tout désengorgé de son suc me soufflait : « Toi et moi… – Quoi ? – Ben, on

s’accorde parfaitement. On pourrait… », j’éclatais de rire devant ces nègres qui imitaient tant les Blancs qu’ils en devenaient des espèces de transsexuels culturels, vaguement hommes d’affaires, obscurément intellectuels. Malgré leur vocabulaire javellisé, ils étaient incapables de m’apporter la quantité de CFA dont j’avais besoin pour offrir à ma descendance du Candia croissance.

« Là, là, disais-je. Je n’ai pas l’intention de démarrer une relation, donc un chagrin, tu piges ? Maintenant, il est temps pour moi de partir. J’ai besoin d’exactement sept heures trois minutes de sommeil. »

Je m’enfuyais, curieusement honteuse, incapable de savoir jusqu’où aller dans mon délire. Certains soirs, assise à l’ombre du manguier auquel je me confiais de temps à autre, je revivais mes journées, tentant de comprendre les rapports entre les hommes et les femmes. J’apprenais, j’apprenais. Mon cerveau tourbillonnait dans une vraie débâcle. Je finis par déconcerter le groom de l’Akwa Palace, un gaillard de soixante ans qui commençait à se ramollir et s’en inquiétait.

« Que cherche donc la jolie demoiselle à descendre et à remonter ainsi la rue ? me demanda-t-il un jour.

– Un homme riche, dis-je sans frémir. Les bourgeois sont dans une telle harmonie avec eux-mêmes et avec le monde merveilleux qui les entoure que j’aimerais en rencontrer un, vous comprenez ?

– Qu’une gentille fille comme toi ne se trouve pas un brave gars pour la rendre heureuse et veut se coltiner ces pauvres types, dit-il, méprisant.

– Ils sont malheureux ? Pourquoi ?

– Ça, ma pauvre fille ! Si t’arrives à les comprendre, je te file mon salaire.

– C’est quand même génial d’être triste dans un hôtel quatre étoiles, dis-je, rêveuse.

– C’est pas la meilleure façon d’accoster les riches que t’as adoptée, ma chère. Il faut les pénétrer. De l’intérieur, je veux dire. Si t’es gentille avec moi… »

Moi votre toute dévouée, je me montrai prévenante, aussi accommodante en usant de tout ce que Dieu a donné à la femme pour la distinguer de l’homme. Je le galipotai sérieusement. Je l’aspirai si profondément qu’il geignit, frissonna et lâcha, essoufflé :

« À Maképé villa n^{o} 3, ils recherchent une bonniche. C’est une Blanche, certain que les riches viendront souvent lui rendre visite. T’auras tout loisir de les étudier et de conclure si affinités. »

Mina accueillit ma confession par un rire à rallonge qui bouscula les feuillages du manguier faisant s’enfuir les oiseaux.

– En voilà une qui se trémousse en croyant s’encanailler, fit-elle avec condescendance.

Madame Sylvie ne partageait pas cette hilarité. Elle me fixait comme si les diableries sorties de mes lèvres étaient incompréhensibles. De toute façon, j’avais d’autres chats à fouetter, des toiles d’araignées à enlever derrière les meubles, des sols à cirer. Je faisais mine de m’en aller lorsque Madame lança brusquement :

– As-tu fait un test VIH, Boréale ?

– Oui, c’est vrai, dit Mina. Qu’est-ce qui nous dit que tu n’as pas le sida ? On ne va pas se laisser contaminer tout de même !

Ma collègue déblatéra sur la maladie qui avait fait trépasser plus d’une personne qu’elle connaissait. Elle affirma que les sidéens vomissaient leur poitrine, à telle enseigne qu’on voyait des morceaux de poumons ensanglantés dans leur vomi. Elle raconta qu’ils perdaient tant de poids qu’on ne les reconnaissait que grâce aux yeux qui sont les fenêtres de l’âme. Elle conclut que j’étais trop maigre pour ne pas couver infections, microbes et virus.

– Mina ! gronda notre patronne.

– Mais, Madame, à l’endroit où habite Boréale, les gens copulent plus que des chiens errants !

Je mis toute ma force dans la première gifle que je lui expédiai – tant pis pour les yaourts périmés qu’elle me cadeautait –, suivie d’un magistral coup de pied. Elle se jeta sur moi en hurlant. La bagarre commença, féroce et hurlante. Elle me crocheta les jambes, je tombai. Elle s’assit à califourchon sur mon ventre. Elle attrapa ma tête de ses grosses paluches, entreprit de la cogner sur le carrelage comme ces noix de coco que les gamins fracassent sur le trottoir. J’entendais les hurlements de Madame : « Arrêtez ! Arrêtez ! » Tandis que Mina me frappait, je lui enfonçai mes doigts dans les yeux. Elle poussa un hurlement mais réussit à me plaquer les deux bras sur le sol. Je me débattis comme une chatte affolée et lui mordis un sein qui traînait à hauteur de ma bouche.

– Cannibale ! Cannibale ! hurla-t-elle.

J’eus l’impression que des heures s’étaient écoulées avant qu’Ousmane ne l’attrape à bras-le-corps et ne la jette contre le mur.

– Quelles sont ces manières de négrides et de barbares ? demanda le gardien, les yeux deux fois plus écarquillés que la normale.

– C’est le comportement irresponsable des enfants d’aujourd’hui, dit Mina en haletant, prête à me bondir à nouveau dessus. Ils ne respectent plus rien ni personne.

– C’est faux ! protestai-je, le souffle court. Tu ne fais que de m’insulter depuis des mois. Tu te prends pour qui ? Parce que tu cuisines pour le Blanc, tu penses que tu es d’une classe au moins supérieure à la mienne ? Tu penses que je dois lécher tes fesses parce que tu sais faire le bœuf bourguignon ?

J’étais sur une mer déchaînée, mes voiles étaient gonflées à bloc. J’aurais pu traverser l’océan Atlantique pour lui démontrer que ce n’était pas parce qu’elle savait cuisiner la crêpe flambée, les pommes de terre rissolées, le steak tartare, l’escalope à la crème fraîche qu’elle valait plus qu’un bâton de manioc. Mina ignorait qu’au Cameroun les villageois qu’elle pouvait épater avec des pouffiasseries pareilles étaient morts lors de la Seconde Guerre mondiale. Je lui fis comprendre qu’il était temps qu’elle cesse de monter son cou telle une girafe pommelée de complexes à mâchonner sept feuilles au sommet du snobisme. Elle m’avait sérieusement battue, n’empêche que je voulais l’écrabouiller, la pressurer, la broyer, pour ôter de son estomac cet air supérieur qu’elle trimbalait partout. Je voulais lui remettre à l’esprit l’idée de sa propre mort, lui faire comprendre qu’elle n’avait rien d’autre à espérer.

– Espèce d’ingrate, dit Mina, outrée. Je me tue à t’apprendre des choses qui feront de toi une grande dame et voilà comment que tu me récompenses !

– Ça suffit, cria Madame la patronne. Si vous continuez, je vous renvoie toutes les deux.

Ces menaces firent tomber d’un coup le mauvais vent qui soufflait dans la maison. J’avais mal au crâne. Quelques gouttelettes de sang perlaient le long de mes joues, je les essuyai d’un revers. Je choquai contre les meubles pendant que je nettoyais la salle de bains et refaisais le lit. Tu as fermé le clapet à cette pimbêche, ne cessais-je de m’illusionner pour me donner le courage de lessiver. Quand je sentis ne plus pouvoir tenir sur mes jambes, je plongeai ma tête dans une bassine d’eau froide. Je me promis de ramener un pistolet pour la buter.

À l’heure du repos, au moment où les rayons de soleil sont le plus hauts et le plus forts, Ousmane s’en vint vers moi avec tout un lot de ragots.

– Mina est jalouse, dit-il en se curant les dents avec un morceau de bois. Elle a peur que Madame préfère quelqu’un d’autre, tu comprends ? Elle a été voir un sorcier pour qu’il lui concocte un charme pour ensorceler Sylvie, mais ça a échoué !

Ces médisances me firent du bien, car si Ousmane jugeait de manière à protéger ses intérêts, il n’en estima pas moins avec justesse :

– Elle est hypocrite et sournoise. Elle fait tout pour que Madame pense qu’elle est indispensable. Certain qu’elle est capable d’empoisonner quelqu’un pour

obtenir ce qu'elle veut, continua-t-il.

À l'écouter, Mina se préparait à se transformer en mouche verte pour s'infiltrer dans les bagages de Madame lorsqu'elle retournerait en Europe.

– Mais rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas, ma Boréale ? conclut Ousmane, un sourire mystérieux sur le visage.

Puis il sifflota *This is a man's world* de James Brown.

Je n'avais pas la force d'inventer des complots, de me perdre dans les nervures des intrigues et des conspirations. J'aurais voulu juste dormir dans les bras d'Homotype tout en le laissant m'illusionner sur la maison qu'il me construirait avec candélabres au plafond, rideaux de soie aux fenêtres et cascade de dieux égyptiens empaillés aux murs. J'aurais préféré m'abîmer dans ces rêves fatigués, crever dans cet imaginaire baroque que d'avoir mal partout après une telle bastonnade.

Je dus m'assoupir car quelqu'un me secouait les épaules. Madame se tenait devant moi, le visage plein de bonté. Ses jambes humides montraient qu'elle sortait de la douche. À deux pas d'elle, Mina regardait en l'air, mais ce n'était pas vers le vent qu'elle biglait. Je l'entendis dire que le temps du pardon était arrivé, même si en conduite j'avais zéro sur vingt. Que malgré le cœur que je mettais à l'ouvrage, mon impolitesse risquait de me causer du tort.

– Qu'en dis-tu, Boréale ? demanda Madame avec un sourire.

– Je vais essayer de m'adapter, Madame, dis-je.

– S'adapter, Boréale, c'est une très bonne chose, dit Madame. Mais s'adapter dans le bon sens, tu comprends ?

Je fronçai les sourcils :

– Je ne comprends pas, dis-je.

Mina émit un bruit sourd de la gorge comme si je venais de commettre une erreur, de renverser la sauce sur la table ou d'ajouter un peu trop de sel dans un plat, quelque chose de ce genre.

– Tout ce qui vient d'Europe n'est pas meilleur que ce qui existe en Afrique, fit Madame.

– Comme par exemple ne pas respecter les aînés ou faire la pute, tonna Mina.

– Toutes les femmes sont les putes de quelqu'un, rétorquai-je du tac au tac.

– Je ne serai jamais une pute, moi ! lança Mina avec dédain.

– Ce que tu fais avec tes Messieurs Bus, tes Messieurs Sac-de-riz et tes Messieurs Je-ne-sais-quoi, comment tu appelles ça ?

– C'est pas du pareil au même, grogna Mina. Dans mon cas, c'est de la

débrouillardise, pas de la bordellerie.

Madame éclata d'un rire si contagieux que je ris moi aussi. Même Ousmane avec ses oreilles de loup qui aimait à écouter derrière les portes montra ses canines d'une blancheur à éblouir Dieu et ses anges. Mina eut l'air confus d'un oiseau qui se perd dans le ciel.

– Mais qu'est-ce qui vous fait rire comme des idiots ? demanda-t-elle. J'ai crotté sur moi ou comment ?

Quelques nuages tamisèrent le ciel et soudain, tout sembla lourd et plein d'angoisse.

– Et si on allait danser samedi soir ? proposa Madame, soucieuse d'adoucir les humeurs.

– Chouette ! dis-je en battant des mains.

Le visage de Mina se défronça puis, sans que j'y prenne garde, elle me serra fort dans ses bras, parce qu'elle était sans scrupules mais pas rancunière. C'était du genre qui, après vous voir assené un coup de couteau, vous souhaitait la bonne année, le joyeux Noël, trinquait à votre anniversaire et inculpait l'erreur, le quiproquo ou le malentendu. Elle m'embrassa les joues tout en murmurant qu'elle m'aimait bien, qu'elle n'arrivait pas à exprimer maternellement tout cet amour qui dégoulinait au fond d'elle, rien que pour moi. Qu'il fallait que je comprenne que des femmes qui comme elles bossaient dur pour gagner leur vie devenaient aussi dures que les hommes. Que je devais faire gaffe de ne pas tomber dans ce piège car être une femme est un lourd fardeau.

Madame regardait cette scène, si émotionnée qu'elle en avait la larme à l'œil.

– Que c'est beau l'amour entre femmes, dit-elle. C'est magnifique la solidarité entre femmes.

Ousmane mata le spectacle et sifflota encore :

This is a man's world.
But it wouldn't be nothing
Nothing without a woman or a girl.

5

Au premier flagellant de ce crépuscule-là, lorsque quelques lucioles pressées d'occuper la nuit commencèrent à émettre des signaux d'allégresse, d'énormes flammes s'élevèrent dans les cieux, accompagnées d'une fumée noirâtre et précipitèrent Kassalafam dans un chaos cyclonique. Des gens couraient pour assister à ce sinistre spectacle en jubilant : « Le bordel brûle ! Le bordel est en feu ! » hurlaient-ils. Il y avait une telle euphorie dans l'expression des visages qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un feu d'artifice. Des hommes enjoués se précipitaient pour éteindre l'incendie à l'aide de seaux d'eau ; des femmes, les yeux brillant de gaieté, compressaient leur poitrine : « Oh, Seigneur ! » Certaines feignaient de s'enquérir de l'état de santé des prostituées prisonnières des flammes. Et lorsqu'une d'entre elles s'en sortait, elles étaient si déçues que leur front se plissait, ce qui ne les empêchait pas de clamer : « Merci, mon Dieu », puis de se signer. Des enfants applaudissaient. On eût cru qu'ils participaient à un concert du diable et s'amusaient de ses grandes oreilles. Seule Abeng perchée sur des talons aiguilles affichait ses sentiments, exprimait cette sourde rivalité qui opposait les culs coutumiers et les prostituées, ces bouffées agressives auxquelles se confrontaient les deux catégories des femmes. « Comme à Sodome et Gomorrhe, Dieu envoya par ses narines du feu pour purifier le monde, disait-elle en s'éventant et en mâchonnant un swing-gum. Qui sème le désordre récolte la malédiction ! »

Bolo Achao, la patronne du bordel, avait attaché autour de sa poitrine un pagne jaune, grand rescapé des flammes. Sa perruque à moitié cramée par la chaleur s'était rétractée sur son crâne. À la voir, on aurait cru qu'elle venait de livrer un de ces combats invisibles tels ces archanges affrontant des dragons ailés. La bête avait dû être défaite, ses cendres dispersées, et madame Achao en était toute recouverte. De la suie enveloppait son visage et dans l'obscurité on ne voyait que le blanc de ses yeux. « Je siestais quand le feu a pris, ne cessait-elle de pleurnicher. J'ai tout perdu… Je n'ai plus rien que ce que je porte sur moi. » Les hommes arrivèrent à bout des flammes en peu de temps, celles-ci baissèrent en intensité, des cancaneuses se mirent en petits groupes pour savourer cette magnifique catastrophe. Madame Abeng avança ses lèvres peinturlurées :

– Grâce à nos prières, proclama-t-elle, nous avons fait le voyage jusqu'à Jérusalem, la Terre sainte. Nous avons parlé au Christ. Nous lui avons demandé de bannir la prostitution de notre quartier. Il a exaucé nos prières. Il faudra pour cela que chacune de nous aille faire des offrandes au prophète.

– Il faut aussi faire des sacrifices personnels, proposa une autre cul-bénit avec des tresses debout comme des I sur sa tête. Ces putes sont des gros modèles de sorcières, elles peuvent renaître de leurs cendres. Je suggère que chacune porte un caleçon rouge pendant une semaine et qu'on l'enterre ensuite. Sinon, on aura des sueurs jaunes si elles se réincarnent.

– Ouais, clamèrent les autres. Absolument ! Opération codjo rouge !

Dans cette euphorie générale, chaque Kassalafamien se disposa à apporter son aide conséquente aux prostituées afin de les rendre plus malheureuses. Mais Homotype s'attacha à réconforter les traînées. Il proposa un verre d'eau à l'une, acheta un tais-toi de vin de palme à l'autre, essuya les larmes d'une autre avec son kleenex en lui murmurant des encouragements. Il avait dû gaspiller une partie de sa monnaie pour les secourir, mais qu'était l'argent – selon lui – à côté de cette débâcle qui conduirait nos bordelles au septième sous-sol de la misère ?

– Vous allez vous en sortir, ne cessait-il de répéter à madame Bolo Achao. Très mal, bien sûr ! Dans sa galère, le Galiléen avait trouvé des plébéiens pour l'aider à porter sa croix, rassurez-vous.

– Comment peux-tu encourager une telle dépravation ? lui demanda Doctaire, outré.

– As-tu un seul instant pensé à l'utilité de ces femmes pour l'équilibre de notre société ? lança Homotype. Sans elles, que deviendront nos jeunes ? Où iront-ils apprendre à baiser les femmes ? Sans elles, où iront nos hommes mariés que leurs femmes n'arrivent plus à satisfaire ? À moins que tu veuilles qu'on devienne des homosexuels. C'est la mode chez les Blancs.

– T'es qu'un sale type ! hurla Doctaire. Toi tu passes ton temps à défendre les horreurs du monde sous prétexte qu'on a été colonisés ! C'est quand même pas les Blancs qui ont inventé l'homosexualité, que je sache !

– Si ! rétorqua Homotype. C'est leur décadence et on n'en veut pas. Ils n'ont jamais voulu nous transférer leur technologie, mais ils nous parlent d'homosexualité qu'on doit accepter. Le jour où le Cameroun proclame une telle loi, moi je te garantis que je prends les armes !

– Nous aussi, cria la foule. On ne veut pas de bordellerie pareille dans notre belle République !

Pour une fois que les Kassalafamiens lui donnaient raison et l'applaudissaient,

Homotype en éprouva un déchirement de l'âme, une désespérance de la conscience si profonde qu'il se mit à transpirer à grosses gouttes. De loin ses paumes étaient moites, je savais qu'elles étaient moites rien qu'à leur manière de briller dans le noir comme la surface d'un lac dans la nuit. Il percevait l'assentiment de ses concitoyens comme s'ils venaient de lui donner un passeport pour expédier aux enfers des martyrs, un laissez-passer pour vouer aux géhennes d'innocentes victimes, un voilier pour embarquer sur un océan de souffrances quelques souffre-douleur dont on jugeait les mœurs dangereuses pour notre équilibre social. Il tournicota la langue et parla d'un sien ami pédéraste du nom d'Octavio. Il le décrivit de manière si floue qu'on ne sut s'il était noir ou blanc, catholique ou musulman. Il le couvrit de roses et de jasmin. Dans sa bouche Octavio signifiait homme-le-cœur-sur-la-main, un type qui traitait les autres en fonction de leurs qualités humaines. Il était l'antithèse de ces gens qui ne respectent que ceux qui sont assis sur des cartons de CFA. Du coup, il reçut un flot de crachats ! On l'injuria. Une femme lui jeta une calebasse d'eau sur la tête : « Pourriture ! » Il s'ébroua comme un chien galeux :

– Qui a mis le feu au bordel ? demanda-t-il.

– T'es fou de poser une question pareille, dit quelqu'un dans la foule. C'est le Christ en personne accompagné des archanges saint Michel et saint Raphaël qui ont fait ça !

– Ouais, surenchérit un autre. Il ajouta : Soudain l'ombre recouvrit le soleil et le ciel s'ouvrit en deux. Deux flammes en jaillirent recta sur le bordel.

– Vous savez pourquoi l'Afrique ne s'en sortira jamais ? demanda Homotype. Puis sans laisser le temps à la foule d'en placer une, il affirma : Parce que vos cœurs sont aussi noirs que vos âmes.

– Ha, ha, se moqua Doctaire. Je croyais qu'il fallait bannir le mot « noir » de nos dictionnaires comme le conseillait ton idole Malcolm X.

Homotype se mordilla les lèvres, pris dans la glue de ses propres contradictions. « Un peuple de malades, murmura-t-il. Des ma-la-des ! Pas de dentelles, de point de tige, de fanfreluches à broder autour de ce mot… Des ma-la-des. » Il tourna le dos. Rien qu'à la direction qu'il prit, nous sûmes qu'il s'en allait régler quelques comptes et remettre des pendules à l'heure avec le prophète. On savait qu'il sortirait à l'homme de Dieu son bilan d'activités prophétiques avec ses soldes positif et négatif. On était convaincu qu'il lui ferait payer ses arriérés d'impôts avec ses majorations et intérêts de retard. Il marchait à grands pas comme un zébu fou ou un cochon grognon. Derrière lui, un troupeau de femmes lui lançaient un maelström de malédictions : « Mauvaise

qualité de démon ! » hurlaient-elles, tandis que d'autres scandaient des psaumes pour le détruire avant qu'il n'atteigne le domicile du prophète :

L'homme stupide n'y connaît rien
Et l'insensé n'y peut rien comprendre.
Si les méchants croissent comme l'herbe,
Si fleurissent tous les fauteurs de mal,
C'est pour être détruits pour toujours.

Ils psalmodiaient, sûrs d'être à l'abri du Très-Haut. Je suivais le groupe sans pour autant me sentir protégée par le texte sacré. J'étais consciente que je vivais dans un univers de vérités diverses et de mensonges marbrés. J'étais assez clairvoyante pour comprendre que l'identité africaine – comme celle de tous les peuples – était en train de se bâtir sur des demi-vérités et des demi-mensonges. J'avais assez de lucidité pour savoir qu'aucun écrit laissé par nos ancêtres ne venait confirmer ou infirmer notre foi ou nos rituels. Chacun pratiquait ces croyances, y ajoutait à sa guise son grain de sel. J'étais de ceux qui subissaient l'Histoire mais ne la faisaient pas, ce qui ne m'empêchait pas de penser qu'Homotype était le seul capable de défendre une vision généreuse de la vie. C'était un guerrier mandingue qui s'en allait contre les vents se battre pour ses hasardeuses convictions. Mes yeux brillaient rien qu'à le voir affronter des Kassalafamiens qui commençaient à crever d'envie de l'expédier griller chez Hitler ou dans la rôtissoire de Bokassa. Cet homme est né d'un croisement de météorite et de déesse, me dis-je, tout énamourée. À cet instant, j'aurais accepté de m'allonger à ses côtés, de m'enivrer de sa toute-puissance sur un matelas de ronces, de devenir à vie une avaleuse de gombos amplement cocufiée.

Le Seigneur tout-puissant avait parfumé d'huile fraîche la tête de notre prophète. Il avait fait grandir sa fortune en lui permettant de s'élever tel le cèdre du Liban. Et ce n'était pas seulement les textes du Nouveau Testament dont personne ne sait quand ni par qui ils ont été écrits, mais une réalité aussi palpable que cette moiteur dans laquelle nous baignions.

Le prophète pratiquait ses activités dans une maison sur deux étages. Au dernier, il avait enfoui ses six enfants et son épouse. Ce petit monde vivait étouffé au milieu d'un mobilier imitation Louis XVI, avec des grands fauteuils encrassés et le bruit entêtant d'un vieux climatiseur qui leur filait la migraine. Au

premier niveau, le prophète avait installé son bureau avec des livres qui puaient l'herbe mouillée et le moisi, des bouquins consacrés à l'islam, des anthologies sur l'hindouisme ainsi que des manuscrits chrétiens. Cachée aux regards par d'immenses rideaux en plastique, se trouvait une pièce suintante d'humidité qui permettait au prophète d'intercéder en notre faveur. C'était là qu'il chassait les démons, domestiquait les mauvais esprits. Vers trois heures du matin y surgissaient d'effrayants hurlements, de sinistres cris signalant la déroute des monstres qu'il assujettissait. Personne ne les avait jamais vus mais n'empêche, la réputation de guérisseur du prophète était telle que dans sa cour on avait installé une énorme tente pour les malades. Il y avait là des syphilitiques, des tuberculeux invétérés, des sidéens stade terminal, des cancéreux de la prostate, des leucémiques déjà en possession de leur ticket pour l'au-delà… Ils dormaient, baisaient, priaient sur place pour ne pas louper l'arrivée impromptue du Christ qui avait l'art de produire des miracles sans crier gare et tant pis pour les absents.

Dès que nous arrivâmes, les malades se mirent en régiment de combat, prêts à défendre « papa », comme ils appelaient affectueusement le prophète. La lumière famélique du lampadaire jetait sur leurs visages amaigris des ombres inquiétantes. On aurait dit des zombies sortis tout droit de *Thriller*, le clip de Michael Jackson. Ils s'avancèrent vers Homotype en chancelant, épuisés par la maladie, tout aussi violents qu'elle. Leurs voix s'élevèrent, à la fois querelleuses et menaçantes, batailleuses et agressives. Il me fallut toute ma curiosité pour ne pas décamper.

– C'est qui ça qui cherche des histoires à notre papa ? demandèrent-ils. Il faudrait d'abord passer sur nos cadavres pour l'atteindre !

Même Élisabeth, la sœur cadette d'Homotype, une asthmatique-bronchitique qui avait rejoint le groupe de prière du prophète, insultait son frère :

– Fiche le camp, espèce de couillon ! Pédé, va !

Leur colère était si forte qu'elle effaçait les rhumatismes des uns, déliait les mains endolories des autres, les rendant aussi souples qu'un gamin des rues. Les premiers coups atteignirent Homotype sans qu'il eût le temps de se protéger le visage.

– Mais, laissez-moi tranquille ! hurla-t-il. Je ne vous ai rien fait !

Du sang coulait de son nez, tandis que les abonnés aux maladies chroniques transformaient le restant de son corps en tam-tam, en faisant jaillir des sons sourds comme un gémissement d'agonisant, des sons aussi secs qu'un tamponnement d'automobiles. Et ces sons se télescopaient avec les voix des

fidèles qui chantaient « Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer », avec des applaudissements d'autres chrétiens louangeant Dieu. Et il ne leur manquait ni la haine, ni la méchanceté et encore moins l'agressivité pour terrasser Homotype, le frapper et le cogner jusqu'à ce qu'une voix crépite quelque part dans la semi-pénombre :

– Qu'est-ce que ces manières d'infidèles ? Qu'est-ce que ce comportement de païens ?

Immédiatement, les coups cessèrent. Les malades baissèrent la tête avec dévotion.

Le prophète tout de saint vêtu, c'est-à-dire en grand boubou blanc, s'était débarrassé des sueurs de la journée grâce à sa magnifique salle de bains à la romaine. Le vent ramenait à nos narines son odeur de saint, cette senteur de piété sortie d'une boutique de luxe. Il se posta devant la porte en prenant garde de ne pas froisser ses ailes. Sa croix perforait l'obscurité comme venue du ciel.

– Il fallait m'avertir que tu me rendais visite, mon cher, dit-il à Homotype. Je t'aurais fait recevoir avec tous les honneurs dignes de ton rang.

– Ferme-la, hurla Homotype en tentant de se relever. Il remit de l'ordre dans ses vêtements. Je veux une explication.

– Si le Seigneur me donne une réponse à ta question, je suis tout oreilles.

– Arrête avec ton Galiléen, veux-tu ? Pourquoi as-tu fait incendier le bordel ?

– Tu m'accuses ? Tu me prêtes une puissance que je n'ai pas. Je ne suis qu'un serviteur de Notre Seigneur Jésus-Christ !

– Amen, cria la foule.

– Et les pécheurs brûlèrent dans ses enfers éternels car les impies ne tiendront pas lors du Jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des Justes, car leur voie mène à la perdition, cria le prophète.

– Amen ooooo ! clama la foule.

Homotype tenta en vain de dire que la religion était une ruse pour mater les vaincus. Que croire en Jésus était une compensation à la misère quotidienne ! Que la parole biblique était un cyclone malsain qui ventait nos crânes néocolonisés ! Que le prophète n'était qu'un proxénète qui nous délestait à la fois de monnaie et de toute chance d'épanouissement ! Qu'il nous escroquait et qu'on avait la débilité si chevillée au corps qu'on le payait pour nous couillonner ! Que pour toutes ces raisons, il se battrait jusqu'au bout. Que l'un d'eux devait mourir, mais ça ne serait pas lui.

Mes compatriotes ne voulaient pas l'écouter, par peur de se déchristianiser. Ils

ne voulaient pas prendre ce risque. Alors, l'égyptologue se mit à charabiaser, à onomatoper, sans pouvoir articuler une phrase compréhensible. Je l'entendis parler d'holocauste nègre, de nouvelle forme de guerre mondiale contre les nègres, de complots ourdis par des puissances occidentales contre les Africains et de catastrophe historique.

– Il délire, dit Doctaire, tout excité, en se précipitant sur Homotype pour lui administrer un de ces tranquillisants dont il avait le secret. Il souffre d'un délirium post-dépression nerveuse lié à un excès de gymnastique intellectuelle.

– Arrête tes conneries, dit le prophète. Les punitions de Dieu ne sont pas à mettre au rayon des plaisanteries, ok ?

Sur un geste du chef, quatre gaillards saisirent Homotype. Il se débattit, donna des coups de pied, ce qui ne les empêcha pas de le traîner et de l'agenouiller de force devant le prophète. L'homme de Dieu tenta une imposition des mains pour guérir l'égyptologue de cette soudaine possession.

– Ne me touche pas, voyou ! cria Homotype.

Le prophète fit ce qu'il avait à faire, d'ailleurs, il ne demandait d'autorisations qu'au Seigneur, ce qui expliquait qu'il fricotait avec les femmes des malades, s'expédiait en l'air avec leurs filles. Il bouffait moult pubis, autant des secs que des mouillés, aussi bien des pubères que des dépoilés. Le Galiléen l'avait coiffé avant sa naissance. Il lui avait donné un pouvoir considérable sur ses semblables. Le prophète récoltait toutes les menues joies d'une vie qui n'était, disait-il, qu'un grain de sable comparé aux milliards de plaisirs que Dieu lui réservait au paradis.

Prisonnier, Homotype subissait les prières du prophète. Une sueur honteuse perlait sur son front. Il tomba dans des pleurs silencieux qui exprimaient sa profonde douleur, une humiliation sans fin. C'était la première fois que je voyais pleurer cet homme qui prétendait être un descendant des pharaons d'Égypte. Sa famille avait traversé des fleuves, avait repris son souffle à Tombouctou avant de descendre au Cameroun, il y avait de cela deux siècles. Mon cœur se vrilla, mon estomac se noua et j'eus si mal à le voir tellement diminué que je fendis la foule. Tant pis si mes concitoyens me traitaient de plus grande encornée du quartier ou de sorcière qui la nuit se transforme en serpent boa pour avaler des œufs crus.

– Ça suffit ! criai-je.

Personne n'eut le temps de m'en empêcher ; je saisis Homotype par le bras.

– Lève-toi. Viens.

Homotype, mon Homotype, je mettais toute ma tendresse à le sauver, moi qui

voulais jusqu'alors le tuer. Il se laissa faire, incapable de comprendre les raisons de ma si brusque gentillesse. La foule s'écartait devant nous telle la mer Rouge devant Moïse. Les yeux étaient exorbités et Homotype s'appuyait à mon bras comme pour s'y enraciner. Peut-être se rendait-il compte qu'il ne pouvait marcher seul face au destin aveugle ? Qu'il ne pouvait porter son univers si particulier sur ses seules épaules ? Je l'entraînai vers sa bicoque, sur la défensive malgré tout, car ses infidélités avaient taillé en moi des blessures aussi profondes que la peur.

Ce qui vous cassait la pensée dès que vous pénétriez chez Homotype, c'étaient des livres aux titres bizarres comme *Le Livre des morts*, ou *Sur les traces des pharaons*, ou encore *Hymne à Amon*. Il y avait là de quoi faire douter de la réalité de notre monde, du calendrier grégorien et de l'existence du thaumaturge de Galilée. Il avait transformé un tabouret en temple sur lequel trônaient les divinités égyptiennes. Horus avec sa tête de faucon et son corps humain me filait la trouille ; la déesse Isis avec son soleil soutenu par deux cornes me tétanisait, seul Osiris assis entre ses parents me donnait un sentiment de paix. À part ça, un lit recouvert d'un drap sale, une table avec deux chaises et un réchaud crasseux constituaient l'essentiel du mobilier.

Ce n'était pas un homme que j'obligeai à s'allonger, mais un blessé avec hématomes sur le front, yeux gonflés et beaucoup de tristesse à l'intérieur, que je couchai. Je mis de l'eau à bouillir, entrepris d'essuyer ses plaies à l'aide d'une serviette.

– Tu es intelligent, Homotype ! Plus intelligent que la plupart des hommes que je connais. Pourquoi tu ne trouves pas un vrai métier ?

– Que voudrais-tu que je fasse, mon amour ?

– Ne m'appelle pas « mon amour », ok ?

– Ne te fâche pas, mon cœur. Mais la corruption gangrène ce pays. Même si je voulais passer les concours de la fonction publique, je ne réussirais pas. Les places sont réservées aux fils de riches.

– Tu pourrais travailler comme cheminot ou ouvrier bagagiste au port, suggérai-je.

– Avec ma maîtrise de droit en poche ? Devenir un esclave, c'est tout ce que tu as à me proposer ?

– Mais l'esclavage existait déjà dans les tribus noires. Ça change quoi ?

– Le commerce triangulaire n'a rien à voir avec ces exquises razzias entre villageois. Ce sont les Blancs qui ont inventé l'esclavage moderne.

– L'esclavage a été aboli il y a bien longtemps.

– Il a juste changé de nom. « Ouvrier », c'est l'autre nom de l'esclave. Je ne veux rien avoir à faire avec ce système.

– Tu as tort, insistai-je. Travailler, c'est la liberté ! Tu serais respecté si tu avais du fric, tu comprends ?

Il éclata de rire, fit virevolter la conversation autour de Césaire, de Cheikh Anta Diop, de Nkrumah, de Sankara et de bien d'autres qui étaient selon lui des combattants de la cause noire, des pourfendeurs du colonialisme, dont la gloire rejaillissait sur chaque Noir. Il dit qu'il préférait suivre leurs traces et donner chair à cet idéal qui ferait de l'Afrique de demain la plus grande puissance du monde.

Je l'écoutais avec un nœud à l'estomac. J'étais convaincue que s'il persistait, il ne serait bon qu'à convoyer des légumes au marché de New-Bell, à moins qu'il ne finisse comme ce soir tel un chien attaché prêt à être lapidé. Cet homme a le sens de l'Histoire, mais pas la perspective du temps, pensais-je. Sinon, il saurait que l'Afrique en faste et à belle réputation n'adviendra que dans des dizaines de générations, et que lorsque ce jour-là viendra, plus personne ne se souviendra de nous. Alors, je dis :

– L'Afrique est sur la Croix. L'Afrique c'est Jésus. Elle meurt pour que le reste de l'humanité vive. C'est son sang que le prêtre boit tous les dimanches. C'est son corps, l'hostie pour sauver les hommes. Elle ne ressuscitera qu'au Jugement dernier, c'est-à-dire à la fin du monde.

J'eus à peine le temps d'articuler la fin de ma phrase, qu'il me renversa sur le lit, me couvrit d'une pommade de mots :

– T'es pas bête, toi, hein ? Tu es plus maligne que la plupart des femmes que je connais. Ton esprit me manque, le sais-tu, ma chérie ?

Je lui envoyai un pauvre sourire qui avait quelques difficultés à se dépatouiller de l'angoisse de me laisser piéger, victime de mes sentiments. J'amorçai un mouvement pour me dégager.

– Je t'aime, Boréale. Laisse-moi te montrer combien je t'aime.

Moi aussi je l'aimais et cet amour ne me laissait aucune chance de lui échapper. Ses mains se promenèrent sur mes seins, descendirent plus bas, fouillèrent mon entrecuisse, provoquant en moi des étoiles de plaisir. Il commença alors à murmurer un vocabulaire différent, des mots sales, des mots boueux, les mots caniveau qu'utilisent les hommes lorsqu'ils forniquent avec des prostituées. Un vent follet soufflait dans ma tête. Mes sens cherchaient une porte secrète par où ils pourraient atteindre l'infini. Nous n'eûmes pas besoin de nous déshabiller, juste un baissé de pantalon, un relevé de jupe, la dureté du matelas

sur mes omoplates, tandis qu'il m'irisait de mille éclats. Il le fit si bien que j'eus l'impression de danser dans un ballet national avec des envolées de oh et de ah ! Je me démultipliais en autant d'epsilons qui remontaient à tour de rôle de mon sexe jusqu'à mon cerveau.

La tempête s'éloigna, le calme revint. Je me rajustai vitement, honteuse presque comme ces chiennes qui se laissent monter par des mâles en plein soleil, tandis que des mômes leur lancent des pierres. Ma punition venait de ma conscience. Je me maudissais d'avoir donné une occasion à ce sultan de pacotille de m'enfermer dans son harem de camelote. Il n'insista pas pour que je reste, certain qu'il ne s'était agi que d'une errance sexuelle, d'un oubli de soi ou d'une incontrôlable envie qui n'appelait pas à conséquence. Il prit sa guitare et sa voix enrouée par ses échecs et sa désillusion occupa l'espace :

Je te dirai les mots bleus
Les mots qu'on dit avec les yeux
Parler me semble ridicule
Je m'élance et puis je recule
Devant une phrase inutile
Qui briserait l'instant fragile
D'une rencontre
D'une rencontre.

Je m'en allai le dos voûté, traînant mon sexe dégoulinant de sperme comme un témoin gênant. Je savais que notre amour n'était pas fait pour durer, qu'il était de la même matière molle et fragile que cette argile avec laquelle nos grands-parents construisaient leurs cases. Qu'il ne supportait pas la moindre tempête, le moindre orage et même pas un soleil trop cuisant.

– T'as une de ces têtes, s'exclama Abeng en me croisant. T'es malade ou quoi ?

Je dis non par un signe du chef. Qu'aurais-je pu lui répondre ? N'aime pas ma sœur ! Fuis l'amour car ce n'est que désolation, tristesse et larmes ? À la maison, maman qui, depuis la proposition de M'am Dorota ne cessait de m'épier, demanda :

– D'où viens-tu ? Pourquoi est-ce que tu es en retard ? Ta tante était là. Elle veut ta réponse pressante et expresse.

Que pouvais-je donc lui rétorquer ? Que je venais de me faire chevaucher par celui qu'elle considérait comme un désossé-parmi-la-pire-espèce-des-hommes ?

Qu'il m'avait culbutée avec acharnement ? Que mes moindres globules rouges avaient pris plaisir à cette maltraitance ? Que mon sexe meurtri en témoignait la joie ? Voilà pourquoi je lui répondis comme une enfant bien élevée : j'avais eu trop de boulot, j'étais allée regarder l'incendie du bordel. Je conclus que je réfléchissais à la proposition de tante Boréale, ce qui n'était pas tout à fait faux.

Je me couchai sans prendre la peine de me déshabiller. Saleté de mec, va ! Pourriture ! Comment avais-je pu me laisser prendre à son discours amoureux ?

C'était il y a trois ans. Les examens étaient un trop lourd fardeau pour moi, j'avais abandonné l'école. Ma vie m'échappait. La beauté d'Olivia écrasait le peu qui me restait. Je passais mes journées à regarder la télévision en rêvant d'être aussi adulée que ma sœur. Je m'enfermais dans ma chambre d'où j'écrivais des chansons dont les mots exprimaient les tréfonds de mon âme, suivaient le chemin de mon cœur et donnaient chair à mes angoisses. Olivia entrait sans avertir, lançait ses longs cheveux dans son dos, puis balançait avec dédain : « T'es vraiment pathétique, Boréale ! On n'est pas à Hollywood ici ! » Puis elle repartait en faisant résonner ses talons, un deux, un deux. « Maman, où es-tu ? Ta fille se prend pour une artiste ! » disait-elle en pouffant. Toutes deux riaient de ma pitoyable prétention, se gaussaient de mes échecs. « Elle fait pitié, rétorquait maman. Je me demande ce qu'elle va devenir, la pauvre ! Qui va vouloir épouser ça ? » Ces réflexions me blessaient. La conscience de mon inutilité me ravageait et excitait ma créativité. Mon cœur s'emplissait d'un sang combattant, le sang des Amazones. Mon cerveau réagissait à leurs dédains en explosant en expressions lyriques et poétiques, du moins je le croyais. Je me trouvais géniale. J'étais convaincue que le soleil se lèverait pour moi, que la malchance finirait par se fatiguer. Chaque soir à l'heure où les chiens s'épuisent, quand les morts-vivants pensent qu'il est temps de se lever, j'allais sur le terrain vague à l'orée de la forêt. Sous le clair de lune, je chantais avec pour seul objectif d'expulser mes souffrances en créant de la beauté.

Une nuit où je faisais mon théâtre dont j'étais à la fois l'unique vedette et l'auditoire, j'entendis des applaudissements. J'eus l'impression que le monde m'avait trahie. Je m'arrêtai, coupée dans mon envolée.

« Qui est là ? demandai-je en frissonnant et en fouillant l'obscurité des yeux.

– C'est moi, dit une voix en s'approchant. Je m'appelle Homotype.

– Je ne te connais pas, dis-je, apeurée. Ne t'approche pas, sinon…

– Crie si tu veux, dit-il. C'est encore plus excitant. Ça me rappelle les mariages traditionnels, quand les hommes volaient leurs épouses aux familles… Qu'en dis-tu ? »

Il s’approcha et la première chose qui me frappa fut son odeur. Une odeur sucrée, une odeur de miel, que j’appréciai d’abord calmement. Il portait un costume noir qui lui allait comme une seconde peau sur une chemise blanche, j’appréciai encore mais sans émoi. Mais la panique me prit devant son visage rond comme un soleil et ce sourire qui volait sur ses lèvres. Je reculai en femme qui sans encore connaître les hommes se méfie de leurs désirs. Je camouflai ma faiblesse par une folle agressivité.

« Tu chantes bien.

– Parce que tu penses que je vais te croire ? Va draguer ailleurs.

– Sérieux.

– C’est pas ce que pense ma mère ! Paraît que je suis nulle. »

Il se mit à fredonner : « Dis-moi pourquoi tu es mon seul problème… » Et j’imitai la voix de Sylvie Vartan en lui donnant la réplique. Un rire nous prit. Il me regarda comme s’il me découvrait. Un silence. Un long silence juste comblé par l’émotion d’une idylle naissante. Je regardai le quart de lune au milieu des étoiles et tout autour de moi devint précaire, aléatoire, incertain presque, lorsqu’il demanda :

« Comment tu t’appelles ?

– Boréale.

– Boréale, répéta-t-il en me prenant la main machinalement. J’aime ta voix, je sens que j’aimerai tes voies. Et toi ? »

J’ignorais quoi attendre de notre connivence. Mais sans qu’un rendez-vous soit fixé, on se retrouva à chaque sonnant de la nuit au milieu des bois, à mélanger nos chants, nos rires aux bruissements de la forêt, aux cris des chouettes marabouts. Il me parla des femmes qu’il avait connues, de ses études de droit à Yaoundé, de son rejet du système mondialisé. Ses immenses connaissances m’impressionnaient et suscitaient mon admiration. Je comprenais ses ruminations taiseuses, ses révoltes avortées. Ce ne fut que bien plus tard que je compris que je l’aimais… Je l’aimais à tel point que lorsqu’il m’entraîna chez lui, tous mes os chantaient l’amour. Je m’oubliais tant cette passion s’était incrustée dans ma peau.

Comment ces moments heureux, ces si beaux sentiments, s’étaient-ils transmués en haine ? Était-ce possible d’être tombée dans un puits si profond que seule la haine pouvait m’en sortir ? Je ressassai ma rancœur jusqu’à ce que peu à peu mes yeux deviennent aussi lourds que ces quartiers de bœuf ensanglantés que les bouchers transportent sur leurs épaules.

6

Il faut se le dire : l'Afrique avait vu s'abattre sur elle une flopée de Blancs chassés de l'Europe par la crise économique. Ils avaient choisi ce continent béni des dieux parce que, avec leur minuscule rente, ils pouvaient s'y payer trois boys, six maîtresses et vivre les pieds dans l'eau. À leur contact, les nègres candidats au codéveloppement décuplaient d'énergie pour s'en sortir. Ils guettaient ces étranges Blancs, s'étonnaient de leurs jeans dégueulasses, de leurs chemises fatiguées ainsi que de leurs sandales style Jésus qu'ils trimbalaient dans la poussière rouge. Il n'y a plus de magasins en France ou quoi ? se demandaient les nègres avec mépris. N'empêche qu'ils profitaient de leurs airs émerveillés, de leur curiosité d'explorateurs pour leur fourguer n'importe quoi, des voyages dans la broussaille à prix d'or pour visiter les lions, des gris-gris qui leur permettraient de se rendre invisibles, des trucs de protection – poils de chat ou crêtes de coq –, que les Blancs arboraient avec fierté. Le soir venu, les nègres s'agglutinaient devant Le Tango et les attendaient épaules ouvertes, espérant, espérant ils ne savaient quoi, mais ce qui était certain, c'est que les Blancs finissaient toujours par arriver.

Cette boîte de nuit située à Akwa Douala était campée entre le carrefour des Deux-Églises à côté du lieu où une femme avait coupé les testicules de son mari l'année d'avant. C'est là que se rendaient les écrasés par la crise occidentale et des nègres qui espéraient au moins en humer les senteurs. On y trouvait des Français à la cervelle cerclée d'odeurs de foufounes noires, des marins nostalgiques aux yeux larmoyants dont le cœur traînait des souvenirs d'orgasmes cocotiers, des Blanches braconnières de rêves, des nègres traqueurs de portefeuilles, des maîtresses à petits cadeaux et des Messieurs Chiens prêts à épouser n'importe quelle Européenne capable de les convoyer à Paris. Monsieur Kingue, le propriétaire, un Camerounais au cerveau tiroir-caisse, s'était spécialisé dans l'exploitation de la fraternité universelle, de l'égalité universelle et de l'amour universel. Il avait du mal à dissimuler l'aspect folklorique, essentiellement mercantile de son magma humaniste. À l'ouverture de la boîte, on commençait par danser sur l'air du *Temps des colonies*. On se trémoussait, cabriolait en chantant : « Moi monsieur j'ai tué des panthères / À Tombouctou

sur le Niger, / Et des hippos dans l'Oubangui, / Au temps béni des colonies. » Ça transpirait et ça riait beaucoup, mais tout cela ne décollait pas vraiment. Alors, monsieur Kingue offrait aux compressés par la crise européenne leur portion d'exotisme afin de les convaincre que le temps de la coloniale n'était pas totalement fini, que rien au fond n'avait changé. Des jeunes filles vêtues de feuilles de bananier, seins nus peinturlurés, se trémoussaient sur des rythmes qui se voulaient traditionnels, roulaient et déroulaient leurs hanches, répandant autour d'elles les vapeurs insidieuses de la volupté. « Il n'y a pas de prostituées chez moi, chantonnait monsieur Kingue, lorsque, à la fin de la représentation, les mains baladeuses d'un vieux client en mal d'émotion se perdaient affolées sur le corps de ses filles. C'est un endroit respectable, monsieur. » Il tournait sa tête à gauche à droite comme s'il cherchait une porte secrète par où atteindre un monde parfait. Puis venait l'heure de chauffer la salle un peu plus. D'un mouvement du chef, le DJ mettait de la musique ; des serveurs accouraient. Des îlots d'odeurs à la dérive traversaient les tables, se télescopaient sous les lumières des néons. Dans un coin, des Chinois, de ceux qu'on ne rencontre jamais dans la journée, pronostiquaient on ne sait quoi. Un groupe d'Européens buvaient à la santé de leurs joueurs de foot préférés, se saoulaient au souvenir de buts ratés, de passes réussies, inquiétant les candidats au poste de Monsieur Chien venus dans l'espoir de partager un verre avec une belle inconnue aux yeux bleus qui, plus tard, consentirait à les épouser.

Madame Sylvie dansait le regard absent, sa main droite posée sur son cœur, la gauche tendue. À la regarder, on pouvait croire qu'elle invitait quelque Monsieur Chien à une folle nuit d'amour. Ceux-ci se détournaient, écœurés. Ils savaient que ma patronne était une boucanée, qu'elle ne les emmènerait pas plus loin que Maképé 1er. Mina ventilait ses énormes fesses. Son ossature massive, ses lèvres aussi rouges qu'un cul d'otarie m'évoquaient les drag-queens que j'avais vues à la télévision. Un Blanc couvert de pellicules me fixait en riant. Ses cheveux blonds étaient clairsemés ; son menton épais et ses yeux étaient si translucides qu'on eût cru un albinos. Mais son rire le sauvait. Il jaillissait de son corps tonitruant et musical au point qu'il paraissait transformé.

Les dragueurs eux laissaient leurs regards errer sur les femmes. Ils attendaient leur heure, aussi patients qu'un philosophe chinois. Ils avaient pour la plupart dépassé la cinquantaine. Leur ventre bedonnait ; leurs cheveux grisonnaient et le souvenir de leurs conquêtes passées envahissait leur mémoire vieillissante. Ils espéraient néanmoins que quelques innocentes jeunes femmes tomberaient dans leurs rets, chaudes, qu'elles les entraîneraient dans le tourbillon de la vie et les

enverraient au plus haut des cieux gratuitement. À tour de rôle, ils venaient se frotter à ma patronne ou à Mina par inadvertance. Mais lorsqu'elles se tournaient vers eux, ils ânonnaient des « Pardon, pardon », puis s'éloignaient vitement, comme poursuivis par des guêpes pour se perdre in fine au milieu de ce qui les effrayait : ces comtesses qui contre de l'argent leur donnaient l'illusion de l'amour. Sylvie et Mina s'échangeaient des clins d'œil, souriaient à pleines dents pour ne pas se rendre à l'évidence selon laquelle elles vivaient dans une société où vieillir était une obscénité, les rides une cochonnerie et un attentat aux bonnes mœurs. Elles s'illusionnaient en dansant de plus belle avec de gros roulis des hanches, de grands frappés des pieds, comme si les hommes et leurs excuses avaient déposé dans leur âme une écume de plaisir plus sucrée qu'un chocolat chaud.

– Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à s'excuser ? demanda Mina en déposant avec fracas son verre de whisky-coca sur la table. Un homme, un vrai, ça jette une gonzesse sur ses épaules et hop, ça part avec dans sa grotte, ajouta-t-elle en caressant sa perruque.

– Réfléchis un peu, rétorqua ma patronne. De nos jours, les hommes respectent tant les femmes qu'ils nous laissent l'initiative. Nous sommes là pour nous amuser, pas pour draguer.

– Respect mes fesses, oui ! s'exclama Mina. Ils ont peur des vraies femmes, voilà la vérité. Et si j'allais crier dans le micro que les femmes sont là pour être conquises, hein les filles ?

– On aura tous les Messieurs Chiens au cul, si tu le fais, pouffa Sylvie. Ils baisent bien, mais je n'ai pas envie de donner trois mille francs à un type pour payer son taxi.

– Et moi, je ne me sens pas encore assez vieille pour payer un homme, renchéris-je.

– Qu'est-ce qui nous dit qu'ils ne tombent pas vraiment amoureux, hein ? interrogea Mina. Après tout, madame Sylvie, tu es leur fantasme !

– Tu ne confonds pas fantasme et ascenseur social ? lui demanda Sylvie.

– Il n'y a pas que l'argent dans la vie, dit ma collègue. L'amour est le seul véritable pont qui abolit les différences !

– Où as-tu entendu ça ? demanda Madame en se moquant de cette inculte qui sortait des phrases toutes faites. Tu ne sais pas que l'argent est le nerf de la guerre ?

Je les écoutais discutailler sans quitter du regard le Blanc pelliculé assis au fond de la salle. J'avais remarqué qu'il riait pour ne pas se laisser entortiller dans

le réseau d'exaltation sensuelle que dégageait cet endroit débilement sexué. Je sentais confusément que j'avais besoin d'une nuitée sauvage pour effacer les cicatrices laissées en moi par Homotype. J'avais besoin d'un fol instant de chevauchée, indifférente au cavalier qui me monterait. Cette idée d'être l'espace d'un oubli une monture m'enivrait et me plongeait dans l'allégresse. Il me fallait un corps d'homme, des paroles d'homme, un toucher d'homme, et j'avais pour ce Blanc pelliculé un désir inexplicable. Mes nerfs s'électrisaient rien qu'à imaginer la touffeur sombre entre ses cuisses.

Je me mis à danser, à tournoyer sur moi-même, faisant ma roue de lumière dans ma robe rouge fendue jusqu'aux cuisses. Je pris une profonde inspiration, puis d'une démarche lascive je m'approchai de lui.

– Voulez-vous coucher avec moi ce soir ? demandai-je en imitant Joséphine Baker, une pom-pom girl noire américaine qui chantait en France dans les années nanans de l'après-guerre.

Le Blanc bourré d'Afrique-fantasme tressaillit. Il déglutit en me détaillant et devint rouge de la racine des cheveux jusqu'aux orteils.

– Je ne donne mes papiers à personne, souffla-t-il. Et je ne paie pas.

– Je ne cherche pas à aller en France, mon gars, rétorquai-je. Ça mange des vaches maigres là-bas. Quant à payer, je n'ai pas faim ce soir.

– Oh, oh ! s'exclama le Blanc. Je m'appelle Christian, Christ pour les amis, dit-il en me tendant une paluche molle.

– Christ, répétai-je d'une voix doucereuse. On y va ?

– Où ?

– Aux toilettes.

Il y eut quelque panique dans les mouvements de Christ, il se leva en fouillant ses poches. Ses clefs tombèrent, à moins que ce ne soit son portable. Il les ramassa tout en bredouillant quelque chose d'aussi incompréhensible que les bruits du ciel lorsqu'il s'apprête à pleuvoir. Je perçus qu'il y avait fort longtemps qu'il n'avait pas connu l'amour pour l'amour, celui qui vous pousse à vous abandonner au présent, aux vagues de l'océan ou aux bruissements du feuillage. Je l'entraînai aux toilettes d'une démarche chaloupée. Nous larguâmes nos corps au milieu d'odeurs délicates d'urine, de sueur et de pommade pour cheveux. Je me penchai vers le lavabo, le regard fixé sur un vieux miroir, vis qu'il avait à peine quarante-cinq ans. À sa couleur de poisson fumé, je compris qu'il avait bourlingué aux quatre coins de l'Afrique jusqu'aux confins de la Guinée. Je pressentis qu'il était de ces Blancs conseillers pluridisciplinaires des nombreux chefs d'État des républiques corrompues d'Afrique. Il était de ceux qui

déambulaient dans les palaces en quête d'opérations juteuses, qui, au cours d'une même journée, pouvaient être à la fois le corrupteur et le corrompu, médiateur pour le compte de la Société pétrolière du Gabon, chargé de mission auprès du ministre des Affaires minières de la Centrafrique et consul honoraire de la République du Liberia. Il devait sans doute toucher des commissions, des pots-de-vin, des honoraires, des primes de cela, ce qui ne l'empêchait pas d'être fauché car, comme ses semblables, il claquait son fric à Paris dans des hôtels quatre étoiles en compagnie de call-girls russes.

Ailleurs, la nuit africaine battait son plein au rythme des makossa. Des pauvres dérivaient le long des rues comme des bois morts emportés par les flots. Les mieux lotis s'étaient agglutinés dans les maquis, se goinfraient de poissons braisés tout en vidant des litres de bière. Là, un homme faisait l'amour à son amante, tandis qu'un autre battait sa femme comme tambour. À l'hôpital, des nouveau-nés poussaient leur premier cri au moment où la malaria en fauchait des centaines d'autres. Ma colonne vertébrale voisinait avec les étoiles les plus lointaines. Ses mains se promenèrent sur mon ventre, oublièrent mon sexe pour se perdre entre mes cuisses, continuèrent leur progression, firent des gammes sur mes hanches, jouèrent des séries sur mes fesses. Je me cambrai, m'ouvris, aussi rouge et pulpeuse qu'une grenade éclatée. C'était doux et bon, tellement doux et bon que je fus entraînée vers des zones périlleuses, dans l'éblouissement des plaisirs que me révélait mon corps. Pourtant, je ne fis ni oh ni ah, parce que ces onomatopées étaient réservées à Homotype lorsque ensemble nous entrions dans le royaume des lumières et à ma mère quand elle me giflait. Là, le pire comme le meilleur était dit en silence, en crispation des muscles à l'instant de l'extase.

– Merci, dit-il en refermant sa braguette.

– Pas de quoi, répondis-je en remettant de l'ordre dans mes habits.

– Au fait, je m'appelle Henri, pas Christian, je m'excuse.

– Je m'appelle Boréale et je m'en fous de ton prénom.

Je quittai les toilettes à grandes enjambées, le regard hagard, le corps désarticulé et avec dans la bouche le goût d'une mandarine amère. Qu'avait-il imaginé ? Que nous allions fonder une famille ? Que dorénavant les mots allaient emprunter les couleurs du beau temps ? Croyait-il qu'il me serait agréable de rester assise sur un banc avec lui à manger des frites jusqu'à ce que la mort nous sépare ?

Lorsque je revins dans la salle, l'air pesait lourd, aussi lourd que les paniers de cocos que les marchands ambulants cassent sur la chaussée, que Mina et Sylvie adoraient acheter pour leur croquant, pour leur sucré, mais aussi pour les oméga

3, si bons pour la santé et la forme. Autrefois, elles pouvaient marcher des heures, maintenant, même si elles refusaient de l'admettre, elles étaient devenues des Miss Courbatures, des maîtresses ès- exténuations, des agrégées ès-épuisements. Elles ne pliaient plus leurs genoux avec aisance, ne se contorsionnaient plus avec facilité, cherchaient leurs lunettes pour lire et leur sac à main était rempli d'un attirail de précautions lorsqu'elles sortaient. Vitamines coup de fouet, antalgiques, sandales au cas où elles auraient mal aux pieds. D'ailleurs, quand je les rejoignis, elles avaient ôté leurs escarpins et se massaient les orteils avec du Nifluril. Je compris enfin pourquoi elles ne se goinfraient plus de beignets aux haricots le matin, de poulet sauce d'arachide à midi ou de ces pâtes de manioc servies à toutes les sauces qui changent l'humeur des gens et les rendent inexpressifs. Leur appétit s'était adapté à leur tube digestif que le temps avait rendu plus fragile, aussi délicat que des ailes de libellule, aussi épuré que l'harmonie d'une harpe, aussi subtil que les senteurs d'une orchidée. Elles bâillaient, s'étiraient.

– Oh, comme ces soirées me tuent maintenant, dit Madame en se laissant aller sur son fauteuil.

Elles ne tenaient plus la route, nous n'étions pas de la même génération. J'avais beau les avoir accompagnées, je n'étais pas leur amie. Toutes deux habitaient la même détresse, les mêmes inquiétudes. Elles avaient beau faire, beau dire, elles n'appartenaient plus à la catégorie très convoitée des ménagères de moins de cinquante ans.

Elles me dévisagèrent, envieuses et jalouses parce que j'avais pour moi cette légèreté de la jeunesse qui peut vous amener à faire n'importe quoi comme se shooter à mort ou se faire culbuter dans les toilettes par un parfait inconnu, sans un AVC ou une entorse à la hanche.

– T'es sacrement délurée, toi ! s'exclama Mina, un timbre de reproche dans la voix. Ça ne se fait pas avec un homme que tu ne connais pas.

– Parce que tes Messieurs Sacs-de-riz te montrent leur carte d'identité avant de… ? Je ne t'ai jamais jugée, moi !

– Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire, minauda-t-elle. Juste que quelquefois, une femme ferait mieux de ne pas tomber dans la perversion facile.

Un tumulte de sang brouilla mes yeux.

– Une histoire de cul sans perversion, c'est comme manger un poisson sans piment, rétorquai-je.

– Nous aussi, on a été jeunes, souffla Madame. La perversion ne paie pas toujours ma chérie, ajouta-t-elle, tout en prudence, comparaison et raison.

Pour la première fois, elle se mit à nous rapporter les détails de sa vie amoureuse. Lorsqu'elle avait rencontré son mari, Madame Sylvie ne s'était pas dit qu'elle était amoureuse. Son cerveau avait fait tilt lorsqu'il avait demandé sa main, parce qu'il était beau, ingénieur de surcroît. Ensemble, ils auraient une vie confortable, des prêts immobiliers, des voitures, une maison à la campagne, ces bricoles qui donnent l'impression aux gens d'avoir réussi leur vie. Ils s'occuperaient des enfants, deux enfants ils auraient, un garçon et une fille de préférence, ils iraient en vacances à Saint-Tropez. Cet engagement du fiancé ne fut jamais démenti en quinze ans de mariage. Quelquefois, elle avait cru détecter sur ses vêtements les odeurs nauséabondes des pourvoyeuses d'orgasmes. Elle ne l'avait jamais interrogé, tout en redoublant d'attentions à l'égard de l'infidèle. « Ç'a été ta journée au boulot, mon amour ? » lui demandait-elle en lui offrant une bière fraîche ou en l'aidant à enlever ses chaussures. « Tu n'es pas trop fatigué ? Veux-tu que je te prépare un bain ? » Quand par hasard une de ses amies se répandait en chagrin parce qu'elle était trompée, Sylvie rétorquait : « Pourquoi les femmes font tant d'histoires pour ces démangeaisons de détraqués sexuels ? » Mais lorsque ses propres déboires conjugaux devinrent trop voyants – même les serveuses du coin connaissaient les préférences sexuelles de Monsieur –, Madame Sylvie se mit à souffrir de cette humiliation publique. Elle tempêta, le suivit, s'offrit la honte de tambouriner à la porte d'une chambre tandis qu'il enfilait des cauris à une blonde voluptueuse. De guerre lasse, elle décida de le ferrer par le sexe. Elle s'abîma dans la lecture des magazines féminins. Sur les conseils d'un spécialiste en sexualité, elle se rasa les poils pubiens, porta un soutien-gorge balconnet et un string à treillis. Mais ses efforts n'eurent pas l'effet escompté. Il la regarda comme une dont la raison était partie dans les nuages. « Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il, étonné. Qu'as-tu à te comporter comme une pute ? » Elle se mit alors à déverser des mots en sucre, des mots gorgés de désir, des mots qui ondoyèrent sur les draps, se mélangèrent à son parfum à elle, jusqu'à extraire de lui une érection inattendue ainsi que d'autres mots auxquels il ne croyait plus. « Mon amour… Je t'aime moi aussi », murmura-t-il. Mais lorsqu'il voulut la chevaucher, son bangala ne voulut rien entendre. Ils s'endormirent chacun de leur côté sans rien dire. Le désespoir l'incita à tout abandonner pour venir se perdre dans la chaleur africaine et peindre en compagnie des moustiques des tableaux que personne n'achetait.

Je dansais, virevoltais, image du bonheur que les yeux des hommes suivaient. Je ne pouvais en rien consoler mes compagnes de ce qu'elles avaient vécu et

encore moins du fait que les hommes ne les entreprenaient plus. Un désir euphorique m'enveloppait ; la musique coulait douce ou tordait les corps avec violence. Elle pénétrait la nuit, agaçait les sens. Des couples se formaient le temps d'un accouplement pour se désaccoupler au petit matin lorsque la lumière du jour remet chaque individu à sa place et la réalité du monde au centre des préoccupations.

Quand je revins à notre table, les quinquagénaires avaient disparu, m'abandonnant au milieu de sourires qui cachaient mal l'insondable vicissitude de la nature humaine. J'eus l'impression de me trouver brusquement en pleine putréfaction émotionnelle. On voyait à la tête de certains qu'ils rêvaient de partouzes et de bacchanales à faire se damner Satan. Il me fallait sortir, partir, m'enfuir de ce lieu sordide. Qu'aurait-on pensé de moi si une de mes connaissances m'avait croisée dans ce bar ?

Je quittai la boîte en courant, le soleil commençait à poindre à l'horizon, exsudant l'infime perfection des choses. Les arbres semblaient sculptés et les feuillages ressemblaient à une flambée multicolore où les couleurs, particulièrement le rouge, bataillaient pour prendre le commandement de la beauté du monde. Les fleurs des manguiers explosaient, orangées ; les goyaviers et les bougainvilliers faisaient danser les lignes du paysage. Les flamboyants roses absorbaient le trop-plein de lumière et le Wouri, ce fleuve aux eaux couleur de ferraille, respirait comme un vieillard épuisé. Des chants gais, des trilles d'oiseaux ou des exclamations de colère surgissaient des fenêtres qui s'ouvraient sur le matin. Des bayam-sellam assises sur des tonnes de bananes à l'arrière des pick-up s'en allaient au marché.

J'avais mal aux pieds, enlevai mes chaussures. D'autres fêtards allaient en sens inverse. Je croisais des jeunes filles qui s'étaient encanaillées sans l'autorisation de leurs parents. Nous échangions de pauvres sourires car nous savions que certaines d'entre nous allaient vivre un calvaire de reproches et de morale toute faite. Les moins chanceuses seraient chassées du bercail et iraient errer le long des rues à vendre leur corps en échange d'un coin où reposer leurs vertèbres.

Au fur et à mesure que j'avançais, la ville commençait à s'animer. Là, deux gamins faisaient grincer les roues de leurs cerceaux ; devant une case, une femme étalait des draps blancheur Omo ; ici, déjà dégoulinante de sueur, la patronne d'une buvette accueillait ses premiers clients pour une enfournée de Beaufort et de beignets aux haricots. Là-bas, des commères s'étaient mises en cercle pour échanger les nouvelles tout en se partageant une bouillie de maïs ; là-

bas encore, des pasteurs et leurs ouailles avaient repris leur activité favorite qui consistait à réciter des psaumes jusqu'à se péter les cordes vocales pour les beaux yeux bleus du Galiléen qui ne les connaissait même pas. Bientôt, je ne sus plus qui, des voitures ou des motos, des vendeuses de petit déjeuner ou des saoulards, faisait le plus de bruit. C'était ça Douala, la ville de tous les vices et des chimères.

Je traversai à la va-vite le quartier des musulmans, marchant à grandes enjambées, je ne voulais pas qu'on me voie, d'autant que c'était le quartier d'Allah, que ce dernier avait décidé d'y voiler les femmes jusqu'aux pieds. Les maisons y avaient presque toujours les volets clos et les volets eux-mêmes étaient cachés par de hautes murailles. On pouvait apercevoir par de minuscules brèches des femmes-fantômes et des femmes-ectoplasmes toutes de noir vêtues passer furtivement. Il y avait également des filles qui épluchaient des légumes sous les vérandas. À l'extérieur, des hommes en djellaba se curaient les dents, se mouchaient bruyamment, aiguisaient leur couteau en mâchant du cola et recrachaient une salive rougeâtre sur le macadam. Des moutons bêlaient, submergés par la peur, la peur de ce quartier parfaitement agencé, avec ses maisons en brique bien rangées qui dissimulaient mal l'odeur du sang, des boyaux qu'on vidait et celle entêtante des parfums de La Mecque dont les femmes-Allah raffolaient. Je pressai le pas car moi aussi j'avais peur. La peur instinctive d'une croyance que je ne connaissais ni ne comprenais et qui était si éloignée de nos traditions. D'ailleurs, mes autres compatriotes avaient développé à leur égard une méfiance de tortue, une crainte de clébard et un respect profond pour leur agressivité.

Je me sentis mieux lorsque je vis les premières habitations baroques et misérables de Kassalafam. Aujourd'hui était un beau jour pour s'occuper de soi. Après un sommeil réparateur, une bonne douche, je paresserais sous la véranda en compagnie des moustiques tout en buvant un Fanta orange glacé.

Je m'étais à peine engagée sur le sentier conduisant à notre demeure qu'Homotype bondit sur moi et je poussai un cri. Il puait la bière. Il remua la tête en tous sens comme un zébu qu'on s'apprête à égorger et ses locks sambèrent sur son crâne.

– D'où tu viens ? dit-il en m'attrapant par le bras.

– Je n'ai pas de comptes à te rendre, Homotype. Je ne suis pas ta femme. Je te conseille de me lâcher !

– Comment ça tu n'es pas ma femme ? Ce qui s'est passé l'autre soir, c'était quoi ?

– T’as payé ma dot à qui, dis-moi ?

– Oh, oh ! fit-il en passant brusquement de la colère à un étonnement sans nom, à moins que ce ne soit de la tristesse. Si c’est comme ça…

Il me fixa, les yeux vides comme un chien sans espérance, entonna un chant traditionnel qui charriait toutes les souffrances d’un homme abandonné. C’était une complainte sur l’intolérance des femmes. Cette chanson était emplie d’une douce amertume, je l’aimais et l’exécrais tout à la fois tant elle remuait en moi des choses enfouies, des choses que ma mère avait vécues et avant elle, ma grand-mère. Une drôle de chanson qui culpabilisait les femmes, les incitait à avoir une vie amoureuse plus ouverte, à accepter avec clémence un destin dans lequel l’homme, de par sa nature volage, pouvait croquer toutes les coucounes à sa portée sans que cela porte à conséquence. Il y avait là-dedans quelque chose de très lourd, un fardeau plus lourd que la Terre que je refusais de porter sur mes épaules.

7

Qui avait donc fait résonner radio-trottoir, battu tam-tam rassemblement, cogné tambour et martelé les heures comme un possédé pour réveiller tous les non-trépassés de ma famille ? Mais peut-être bien que nos morts avaient eux aussi fait le déplacement puisque chez nous, chaque mort a une adresse où on peut lui expédier des lettres recommandées, en plus d'une ligne personnelle sur laquelle on peut l'appeler et négocier avec lui sa protection spirituelle en contrepartie de nos offrandes.

Il y avait là un ruissellement d'oncles, de tantes, de neveux et de cousins. Ils s'étaient agglutinés chez nous, embistrouillés, serrés les uns contre les autres comme des lianes folles. Ils bruissaient d'inexplicable impatience. Ils grouillaient d'envies saugrenues. Ils rotaient, éructaient à qui mieux mieux. Il me fallut sourire à ces gens que le destin m'avait imposés sans m'avoir consultée au préalable. Même notre chien Mozart avait le vertige à voir tant de personnes aussi bruyantes et agitées qu'une tempête sur un océan déchaîné. Il virevoltait sur lui-même en essayant d'attraper sa queue avec des aboiements forcenés.

Ma mère était assise au milieu de sa famille tout en dépression. Ses épaules étaient affaissées dans le kaba délavé dont elle s'était accoutrée ; un fichu bigarré enserrait la grisaille de ses cheveux et soulignait les deux rides d'amertume sur ses joues ; ses yeux étaient vitreux comme si elle était la proie d'une mauvaise nouvelle. Mon oncle Igningue, un professeur de mathématiques qui se promenait toujours avec la théorie des ensembles sous le bras, était assis à côté d'elle pour la consoler. À sa droite, M'am Dorota trônait dans une robe longue en satin jaune expédiée de France par La Redoute et caressait les rangées de perles de Majorque à son cou.

J'eus à peine le temps de respirer que ma mère, avec la frénésie d'un vent qui se lève, prit l'opinion publique à témoin :

– Vous avez tous vu de vos propres yeux mon calvaire ce matin, dit-elle en se mouchant bruyamment. Constatez par vous-mêmes à quelle heure Boréale daigne rentrer.

Elle dit que j'étais la source de toutes ses difficultés existentielles, qu'à cause de moi, elle avait perdu six kilos. Qu'elle souffrait de palpitations cardiaques.

Que sa tension artérielle grimpait jusqu'à vingt à cause de moi. Qu'à ce rythme elle allait mourir, mais que, lorsqu'elle trépasserait, sa famille n'aurait pas à se donner la peine d'une autopsie, puisque je serais l'unique responsable. Qu'ils étaient les témoins oculaires de ma déchéance morale et physique. Que si elle leur avait narré le calvaire que je lui faisais vivre ils ne l'auraient pas crue, mais, grâce à Dieu, ils pouvaient constater ça de leurs propres yeux. Qu'ils ne s'étonnent pas de me voir un jour traîner nue dans les caniveaux en compagnie des déchets de la civilisation. Elle invitait chacun à consigner dans sa mémoire ses griefs et doléances.

J'étais trop épuisée pour défendre mes intérêts, trop embrouillée pour me justifier, finalement trop misérable pour ne pas étaler mes béances. Maman en profita pour me clouer définitivement.

– Demandez-lui donc d'où elle sort, dit-elle, un sourire victorieux sur les lèvres. Qu'elle vous dise où elle a passé la nuit maintenant !

Je n'allais pas leur avouer que j'avais passé ma soirée dans un bouge puant en compagnie de quelques boucanés à l'esprit retors. Je n'avais pas les pensées assez claires pour leur expliquer que j'étais une gentille fille qui permettait à sa mère de la parasiter, de passer son temps à fainéantiser. Mes oncles et cousines se léchaient les babines. Ils attendaient que je déverse des mots qui leur donneraient l'opportunité de vomir dans d'autres ouïes le scandale de mes deux cents bacchanales. Déçue par mon manque de courage, la famille baissa la tête.

– Je vous l'avais bien dit, triompha ma mère. Cette fille a fichu ma vie par terre ! Elle a bouffé ma carrière.

– On n'est pas là pour ça, dit mon oncle Gningue en me tendant une perche pour me sortir de cette mangrove emplie de serpents venimeux. Concentrons-nous sur ce qui nous amène.

Un rayon de soleil illumina son visage aussi fripé qu'une noix desséchée. C'était un homme pragmatique. Depuis plus de trente ans qu'il enseignait, et face à des élèves qui n'avaient rien à foutre de leurs études, il exécutait le minimum syndical. Il ne leur imposait aucune contrainte. Il se réjouissait de prendre bientôt sa retraite afin de siester à l'ombre des cocotiers, d'écouter des émissions patriotiques dans lesquelles on rendait grâce à Dieu et où on faisait de la publicité pour l'africanisation des prénoms chrétiens.

Ce qui amenait cette troupe familiale était aussi limpide que l'eau de roche, aussi innocent qu'un cul de nouveau-né, aussi saint que l'hostie du dimanche, aussi irréfutable que les lois qui régissent notre société depuis la nuit des temps et qui a permis – grâce au respect que nous vouons à nos ancêtres – d'élever

certains d’entre nous dans la hiérarchie de la société.

Une tante dont je n’arrivais pas à trouver de quelle branche elle provenait dans notre arbre généalogique – tant chacun s’y promenait à sa guise – se leva et prit la parole. Sa voix caverneuse difficile à dominer chanta les louanges de notre famille par paquets de phrases entortillées, si bien qu’il était difficile d’en défaire les nœuds. Je n’y comprenais rien. En d’autres temps je lui aurais demandé quelques explications, mais ce n’était pas le moment. Quand elle se tut, un de mes cousins fronça ses sourcils :

– C’est tout ? demanda-t-il.

– Non, répondit-elle. Puis elle ajouta en m’expédiant un sourire édenté : Grâce à Boréale, notre famille sera associée à celle d’Oukeng, noble parmi les nobles ! Elle sera puissante !

– Alléluia, amen ! cria-t-on.

On vanta la solidarité familiale, la charité entre les femmes qui voulait que l’une porte l’enfant de l’autre. On dit qu’il en avait toujours été ainsi du traitement de la stérilité dans notre peuple, et ce depuis que le premier Beti était apparu sur terre. On prétendit qu’il n’y avait aucune différence entre mes ovules et ceux de ma tante car par l’esprit de nos ancêtres nous étions en parfaite harmonie, en impeccable adéquation. M’am Dorota triomphait. Sous la lumière matinale, elle s’agitait et sa robe jaune mouillée de transpiration dessinait ses seins. Elle fit cliqueter ses bracelets, ouvrit son porte-monnaie, expédia mes cousins acheter des casiers de Beaufort, des litres de vin de palme ainsi qu’une douzaine de bouteilles de vin rouge.

– J’appellerai mon fils Christ, jubilait-elle sans me regarder. Il sera de la lignée directe de notre créateur. Ou Christine, la sœur jumelle de Jésus.

En Afrique on ne vit pas assez longtemps pour qu’une de mon espèce se paye une crise d’adolescence ou une rébellion de l’âme. Je ne pouvais qu’obtempérer. Les yeux de maman scintillaient de plaisir de voir se conclure une affaire qui lui rapporterait cent mille francs rubis sur l’ongle. Elle se sentait la force de commencer une nouvelle vie, d’oublier Olivia ou de parcourir le monde à pied si nécessaire pour se trouver un homme qui la respecterait enfin. Je voulais exploser, mais voilà, je n’étais pas une terroriste.

Dans un geste impulsif, je caressai mon ventre. Je savais que je devais servir de mère porteuse parce que j’étais une femme, qu’une femme ne pouvait pas faire ce qu’elle voulait de son corps, comme ne pas accoucher sauf si les astres l’avaient décrété. J’étais prisonnière par nature et par essence. Mes ovaires m’embastillaient ; mes trompes me séquestraient ; mes règles m’enfermaient.

J’étais une internée d’office, une prévenue catégorielle, une espèce claquemurée dès la naissance.

Je sortis, m’assis sur un banc derrière la case, les genoux relevés sous mon menton. Je regardai au loin, longtemps, les yeux dans le vague, à épouser le jour et sa pulsation lumineuse tandis qu’à l’intérieur, ma famille se saoulait la gueule et que les premières engueulades tapaient les oreilles. C’est alors que je sentis une main peser sur mes épaules. C’était oncle Ngingue. Il me souriait.

– T’as pas l’air en forme, ma fille, me dit-il avec une grande tendresse. Tu devrais pourtant te réjouir. C’est une chance de faire un enfant avec un homme riche plutôt qu’avec un vaurien.

– Je sais, père, répondis-je, car chez nous, le mot « oncle » ou « tante » n’existe pas. Mais ça ne sera pas mon enfant.

– Que si, dit-il. Un enfant cherche toujours ses parents biologiques, quoi qu’on fasse. C’est pour cela que je n’en adopterai jamais un.

– Quand je vois comment ma mère se comporte, j’aurais préféré qu’elle ne soit pas ma mère, dis-je. Je la hais !

– Je t’interdis de parler de la sorte. Ta mère s’est sacrifiée pour toi. C’est de l’ingratitude caractérisée !

– Je n’ai rien demandé à personne moi, surtout pas à naître.

– Écoute, fillette, à ce rythme tu risques une dépression nerveuse couronnée par un suicide ! Les idées que t’as, je les ai eues avant toi. Et qu’est-ce que ça a donné ? Rien du tout ! Autant accepter l’évidence : personne ne demande à naître mais tout le monde fait avec l’existence.

– La vie devrait être une page blanche que chacun écrirait à sa manière, dis-je en attrapant mon oncle par la manche.

– Oh, oh, dit le préretraité en se dégageant. Tu es folle ! Totalement timbrée ! ajouta-t-il en s’enfuyant presque.

Je le suivis du regard et ressentis une joie agressive. « Je déteste ma mère mais j’ai quelque chose d’elle », me dis-je. Je redressai ma colonne vertébrale, bien résolue à être aussi bien dans ma peau que ceux qui vivent dans des lieux regorgeant de jolis souvenirs, qui croient en Dieu, à la Constitution et qui par-dessus le marché gagnent de l’argent sans se soucier de qui ils écrasent sur leur passage.

J’accueillis M’am Dorota en sirop-miel lorsqu’elle vint me rejoindre. Mes mains étaient moites. Toute ma personne était servitude et obédience. Rien qu’à me voir, M’am Dorota comprit qu’elle pouvait me convoquer ou me déconvoquer à volonté, me déplacer à sa manière, me remuer selon ses caprices.

Elle ne se gêna pas pour se mettre dans la posture de la maîtresse capable de me transformer en vahiné ou en sorcière.

– D'abord, tu vas te reposer.

– Bien, mère.

– Ensuite, tu prendras une bonne douche.

– Oui, ma mère.

– J'enverrai mon chauffeur te chercher à dix-neuf heures zéro minute, dit-elle en regardant la montre qui ornait son gros poignet.

– Oui, M'am.

– N'oublie pas de porter les sous-vêtements qu'il t'apportera. Mon mari n'aime que le nylon qualité supérieur.

– T'inquiète, ma mère…

– Bon très bien, dit-elle, les lèvres frémissantes.

Elle me tourna le dos. Ses perles cliquetèrent ; elle leva délicatement un pied après l'autre et se mit sur les pointes telle une danseuse de ballet. Sans doute était-elle prise par le vertige de sa propre importance. Ses hanches balançaient, fastueuses, comme si elle décomposait les mouvements de l'amour ; ses fesses se contorsionnaient tant qu'on eût cru qu'elle était dans une montée de désir avec quelque esprit invisible.

Je dus dormir longtemps car je n'eus pas l'opportunité de me moquer de cette marchande de cacahuètes qui venait de se faire escroquer par un délinquant qui lui avait promis de multiplier par un million les dix mille francs qu'elle lui avait confiés. Je ne m'esclaffai pas de l'ânerie de cet homme qui avait entretenu l'amant de son épouse en croyant qu'il était son cousin, ni du spectacle de ce pasteur qui s'offrait gratuitement des fellations en arguant que son sperme possédait mille vertus pour la guérison de la malchance. Je ne profitai pas de tout cela, c'est sans doute pourquoi j'eus l'impression d'être réveillée par la voix insoucieuse d'Aretha Franklin rendant hommage à une négresse mythique :

There's a rose in Spanish Harlem
A rose up in Spanish Harl

It is a special one, it never sees the sun
It only comes out when the moon is on the run
And all the stars are gleaming.

Cette tresse musicale balancée par le vent caressait mes oreilles. Elle me donna une terrible envie de swing, un violent désir de tournoyer trente-six fois, de bondir d'étoile en étoile jusqu'à atteindre le firmament. Elle m'étreignit lorsque je me brossai les dents et me massa le cœur quand je me nettoyais les oreilles. J'avais l'impression qu'Aretha Franklin exprimait les non-dits qui débordaient de mes yeux et que personne jamais ne remarquait. J'étais une rose noire, une rose qui bâtissait son temple à l'ombre de la forêt vierge où s'entremêlaient des cris d'oiseaux et des couinements de singes au cul orangé. J'étais une rose noire qui accrochait sa vie sous l'oriflamme de la lune pour vaincre sa misère. J'étais une rose noire, ce qui explique peut-être pourquoi maman me suivait partout, même quand je me vernissais les ongles ou me maquillais.

– Une fois que tu seras enceinte, on renégociera les prix, dit-elle. T'es sûre de t'être bien lavé les fesses ? Y a pas pire qu'une mauvaise odeur pour couper l'élan d'un homme.

Maman était en haute voltige tant elle croyait que grâce à cette maternité, elle ne mangerait plus que des saucissons de France, de la Vache-qui-rit et des frites à l'huile d'arachide. Maman n'était pas écolo mais détestait l'huile de palme, cette chose rouge et salissante. Elle préférait les huiles de tournesol ou d'olive qu'il n'y avait pas chez nous. Elle brûlait d'impatience car, espérait-elle, avec tout cet argent, elle pourrait voyager en première classe et apprendre par cœur les noms de toutes les stations du métro parisien. Elle esquissait des pas de danse autour de moi : « T'as vraiment de la chance, toi, Boréale. » Son visage était illuminé, car notre futur ne présageait que de l'excellent. Elle éclatait de rire comme si chacune de ses syllabes la chatouillait. « Dès qu'il a fini de faire la chose, tu dois garder tes jambes surélevées pour que… tu comprends ? » disait-elle en me faisant un clin d'œil aguichant. Ses propos étaient aussi délurés que ceux d'une maquerelle. « La chance ne se présente jamais deux fois, oh que non ! Il faut la saisir pour assurer ta retraite. » Puis elle se transforma en caméristе soucieuse de ma mise : « N'oublie pas de mettre les sous-vêtements que Dorota t'a envoyés. Asperge-toi de *Joli Soir*, c'est complètement aphrodisiaque. » Elle pouffa. J'eus envie de l'envoyer cueillir des avocats pourris mais choisis d'en profiter pour lui faire payer sa quote-part au bien-être familial. « Où est mon peigne, maman ? » Elle courait, me le ramenait. Ensuite, je demandai une broche, un crayon pour les yeux, un miroir et même un Coca-Cola glacé qu'elle s'empressa d'aller me servir. « Dépêche-toi, maman ! Sinon, je vais être en retard. » Maman se démenait et transpirait abondamment. Ma

méthode était minable, mais j'en jouissais. Pour la première fois, elle était à ma merci. Je n'étais pas idiote. Je savais mon pouvoir temporaire. J'étais consciente qu'il s'évanouirait une fois maman satisfaite.

Je clopinai jusqu'à l'avenue principale où devait me récupérer le chauffeur de M'am Dorota. Maman boitillait derrière moi. De temps à autre, une cordelette de ses tongs sans-confiance s'arrachait, elle la rafistolait et hoquetait : « Souviens-toi de mes recommandations, ma fille. Il y va de ton avenir professionnel. » Puis elle rentra à la maison.

La nuit africaine crépitait, j'avais l'impression d'être une prima donna dans ma minijupe noire, mon tee-shirt arc-en-ciel très ajusté et mes hauts talons frappant le macadam. Dans des cybercafés, des jeunes gens pianotaient à la recherche de sites pornographiques. Mes compatriotes me regardaient de loin en suçant leurs gencives. « Que Dieu te bénisse, mon frère ! » s'expédiaient-ils en guise de bonsoir. Les récipiendaires de ces bénédictions s'en ragaillardissaient puis s'en allaient commettre d'autres péchés. « Amen ! » répondaient-ils. Quelques malveillants me toisaient et des langues envahies par une incommensurable jalousie lançaient des fielleries sur mon passage : « Tu te prends pour la fille de la duchesse de Canterbury ? » Les plus gentilles m'enveloppaient d'espérance : « On a vu des riens du tout comme toi épouser des rois d'Espagne et construire des châteaux, Boréale. » Je me composai une attitude adaptée à mon nouveau statut – visage hautain, cambrure accentuée, sac à main tenu artistiquement entre le pouce et l'index outrageusement vernis. Le vent soulevait mes tresses comme dans une publicité shampoing Dop aux nutriments pour une chevelure de soie. Mon parfum Dolce & Gabbana dégageait des exhalaisons à faire éternuer un bœuf.

C'est alors que le prophète à qui il fallait une armée d'ennemis pour grossir son troupeau me croisa.

– L'ennemi rôde partout, annonça-t-il.

Il se mit à tourner autour de moi si vite que j'en eus le vertige.

– Le démon aiguise les sens ! Il favorise les attentats à la pudeur ! Il agresse la morale chrétienne ! Il appelle au viol sans foi ni loi car Satan est son maître !

Il proclama haut et fort que j'étais une délinquante biblique, une sacrée chienne aux yeux du Christ, condamnée aux fers et aux enfers éternels ! Alléluia ! Amen ! Il dit que Dieu et son Église bénie me recherchaient pour leur tribunal correctionnel et leur cour d'assises, alléluia ! Amen ! Il conclut que je ne perdais rien pour attendre car le Tout-Puissant finirait bien par couillonner ma vie et m'enculer sérieusement le destin, alléluia ! Amen !

Il était si furieux que sa croix tremblait ; des faisceaux de bave jaillissaient du coin de ses lèvres, éclaboussant l'entourage. Face à une telle agitation, quelques moustiques gourmets d'essence s'accrochèrent aux poils de sa poitrine. Il y eut alentour une avalanche de paroles indignées. C'était à qui montrerait le plus son dégoût, alléluia ! Amen ! On eût dit que j'avais tenté d'embarquer tous les hommes de Kassalafam dans les deux cent mille détours de leur imaginaire sexuel, que mes seins éveillaient des désirs insoutenables pour leur esprit, que mes jambes n'avançaient que pour les émoustiller et déranger la tranquillité de leur bas-ventre, que le galbe de mes bras n'était qu'une invitation à les mordiller jusqu'à en soustraire toutes les douceurs de l'enfer. Ils me regardaient de biais en prenant des airs méchants pour que l'on ne remarque pas leurs yeux voraces.

Quand ils pensèrent m'avoir suffisamment maudite, ils s'éloignèrent à grandes enjambées, craignant d'être des victimes collatérales de la colère du Très-Haut. Je m'étais rétractée telle une chenille tant leur attitude avait charroyé dans mon sang une peur et un déshonneur dont je n'arrivais pas à expliquer l'origine. C'est alors qu'Homotype surgit de l'ombre. Il me contempla avec un sourire béat venu d'un lointain inaccessible à la plupart des humains et posa un léger baiser sur ma nuque.

– Es-tu au moins consciente de cette passion que tu déchaînes ? Te rends-tu compte qu'en ta présence toutes les queues brûlent ? Sais-tu que ton odeur met tant de puces dans mes nerfs que je suis obligé de me branler ? Sais-tu que tu es la compagne idéale de mes pires fantasmes ?

Je m'approchai de la voiture que M'am Dorota avait envoyée pour m'amener à mon lieu d'insémination, quand il entama *La Complainte des filles de joie* de Brassens :

Bien que ces vaches de bourgeois
Les appellent des filles de joie
C'est pas tous les jours qu'elles rigolent,
Parole, parole,
C'est pas tous les jours qu'elles rigolent...

Cette injure gazouillante, cette fredonnante raillerie, ajouta un peu plus d'indignité à cette journée qui avait si mal commencé. Je respirai trois fois en haut, trois fois en bas pour contrôler ma colère. Ne frotte pas ta joue avec le bas de ton tee-shirt comme tu le fais très souvent lorsque tu es folle de rage, me dis-je, tu vas esquinter ton maquillage. Et fais attention à l'endroit où tu poses tes

pieds sinon tu vas te tordre la cheville… Voilà tout ce qui surgissait de moi alors que j'aurais voulu insulter ces macaques, incapables de se hausser au-dessus de leur trou à rats.

M'am Dorota et son époux jouissaient du privilège d'habiter au troisième étage d'un immeuble déglingué construit par les colons français dans les années quarante. Les murs se fendillaient. La peinture autrefois blanche s'était recouverte de moisissure. Des antennes paraboliques accrochées aux fenêtres montraient que ceux qui y habitaient étaient issus d'une dynastie qui jouissait des bienfaits de la décolonisation. Les escaliers en béton s'effritaient, par endroits de l'herbe y poussait. On y menait grand train rien qu'à voir le nombre de BMW et de Mercedes dans la cour.

M'am Dorota m'accueillit avec frénésie en me chargeant de compliments :

– T'as du style, Boréale ! T'iras loin. T'es une gagneuse, toi !

Sa robe de chambre froufroutait sur ses jambes.

– Tu as soif ? demanda-t-elle en agitant ses doigts empaquetés d'or.

Je fis non de la tête et éternuai.

L'appartement exaltait l'odeur des sent-bon inventés pour galvaniser les sens ou les paralyser. Trois canapés marron occupaient la moitié du salon et puaient la lavande en sachet. Des effluves d'O' Cedar irritaient les narines quand on s'approchait de la bibliothèque. Des remugles de vieux rose montaient des rideaux lorsque le vent faisait gonfler leurs voilures et les fragrances de javel qui se dégageaient du lino blanc vous coupaient la respiration. Comme nous n'étions plus à l'époque où les maîtresses obligeaient manu militari leurs esclaves à les suppléer dans l'accomplissement de leurs devoirs conjugaux, M'am Dorota me fit comprendre par suggestion et induction que le temps était venu d'exécuter ma mission.

– Va saluer ton père, dit-elle en éclairant son visage d'un sourire hypocrite. Il est dans la chambre.

Elle s'agenouilla, récita des Ave Maria, des Notre Père et sans que j'en comprenne le sens, elle fit un détour par l'Ecclésiaste : « Il y a un temps pour tout, et un temps pour toute chose sous les cieux ; un temps pour naître, et un temps pour mourir ; (…) un temps pour embrasser, et un temps pour s'éloigner des embrassements ; (…) un temps pour aimer, et un temps pour haïr… »

En écoutant sa dernière phrase je crus recevoir une flèche en plein dos. Des

frissons me parcoururent, ce qui ne m'empêcha pas d'enjamber allègrement les derniers mètres qui menaient à la chambre. Mon oncle était enfoui sous les draps. Son crâne chauve se détachait sur l'oreiller. Ses muscles appartenaient au temps d'avant et sa peau flasque pendouillait sur ses bras. Ce qui lui restait de dents était maintenu par d'horribles pivots argentés. Il me fit signe de venir m'allonger. J'obéis sans jouer à la pintade effarouchée. Je fis ma coq-faisan, fière de mon plumage. Au fur et à mesure que je m'approchais, je sentais son cœur battre plus vite. Je compris que c'était un vieillard à perdre la tête pour un string affriolant et tant pis pour les seins que je n'avais pas. Alors, il ne phrasa pas. Il me défringua fébrilement, m'embrassa et me culbuta avec vigueur. Il avait dû se viagratiser tant il grattait bien sa guitare.

– T'es vraiment bonne, murmurait-il sans cesser de me fourrager. Il y a un temps pour caresser une chatte, un temps pour la faire ronronner et un temps pour y planter son grain.

Je compris l'espace d'un cillement que l'Ecclésiaste faisait partie de leur code érotique. En d'autres circonstances, j'aurais été choquée par ces obscénités. Je l'aurais repoussé et insulté tant que son bangala s'en serait trouvé aussi froid que le front d'un mort. Mais, consciente qu'il fallait respecter les termes d'un contrat pour en tirer le maximum de bénéfices, je remplaçai sa tête par celle d'Homotype, et fis décoller mon corps pour le déposer, frissonnant, sur le dos des nuages.

Lorsque je retournai au salon, M'am Dorota s'enfilait un whisky, le regard perdu dans le vague. Peut-être vit-elle à mes lèvres humides, à mes yeux brillants, que je venais de prendre un bon bain de plaisir. Elle avala une gorgée.

– C'était comment ? demanda-t-elle d'une voix vibrante.

– Bien, bien…

– J'espère que ça va porter ses fruits, souffla-t-elle. Je ne suis pas ingrate.

– Je sais, M'am.

J'avais peut-être reçu à la naissance un bouquet de coquineries et de vices, car sans m'en rendre compte, alors que l'automobile filait pour me ramener à Kassalafam où beaucoup de mes concitoyens passaient leurs nuits à quêter le Christ, à chanter le cantique de Moïse et de l'Agneau, à se battre mystérieusement contre les sept fléaux, j'entonnai *Je t'aime moi non plus* de Gainsbourg. Deux grivoiseries passèrent dans les yeux du chauffeur :

Je t'aime
Oh, oui je t'aime !

Moi non plus
Oh, mon amour…
Comme la vague irrésolue
Je vais je vais et je viens
Entre tes reins
Et je
Me retiens…

8

Quand je revins au travail le lundi suivant, Madame Sylvie flottait dans un pantalon en tissu pagne et un énorme tee-shirt à l'effigie de Bob Marley. Elle était d'humeur massacrante et, de façon incongrue, un coq chanta. Ses yeux tombaient bas comme des oreilles de chien et ses lèvres semblaient s'être amincies. Elle donnait l'impression de porter sur ses épaules les mille misères du marché Nkololoun avec ses boxons, ses engueulades et ses tracasseries de circulation. L'odeur de singe à l'étouffée, du foufou de maïs qu'une voisine touillait, me faisait saliver. J'eus un frisson d'effroi en voyant des flics à l'intérieur de la maison.

À Douala, les flics s'ennuyaient la plupart du temps, car en dehors des hauts fonctionnaires pillards des caisses de l'État et des prédateurs de grande envergure, il y avait juste des petits délits à déclarer à la police. Nous n'étions pas des Boutoukou idiots. Nous regardions les séries télévisées et connaissions parfaitement le profil psychologique des violeurs récidivistes allemands et des meurtriers multirécidivistes américains. Il y avait bien sûr les coupeurs de route qui dévalisaient des voyageurs mais c'était d'une telle gravité que seuls les militaires s'en chargeaient. Il y avait aussi nos feymen faussaires qui se prenaient pour le Christ et promettaient aux citoyens la multiplication de leur argent, mais il n'y avait jamais de poursuites car criminels et victimes étaient coupables aux yeux de la loi. Il y avait enfin des meurtres rituels commis pour le compte des puissants qui souhaitaient magiquement accroître leur pouvoir. Ils corrompaient la police et jamais aucun coupable n'était condamné. Pour le reste, c'étaient des voleurs à la petite semaine souventement assez cons pour se faire arrêter par la population. On les bastonnait sérieusement et quand on s'en lassait, on les entourait de pneus et on les brûlait vifs. Notre police se contentait des prostituées saoules, des mecs qui commettaient la bêtise d'assassiner leur compagne par excès de jalousie et des épouses délaissées qui ébouillantaient leur rivale. C'était tout.

J'étais ahurie de trouver des policiers chez ma patronne. Deux d'entre eux relevaient des empreintes sur les portes. Ils portaient des imperméables gris, agissaient avec une telle concentration que ça sautait aux yeux qu'ils

s’inspiraient des personnages de *New York police criminelle*. Le troisième était l’inspecteur principal, un quinquagénaire maigre, de cette maigreur qui inquiète les femmes, mais lui s’en souciait si peu qu’il ne prenait pas des attitudes visant à la minimiser. Ses cheveux étaient défrisés, teints en roux comme ceux d’Horatio, l’inspecteur en chef des *Experts : Miami*. Il parlait de la même voix traînante et grave que l’acteur américain. Il avait les traits extrêmement fins, des traits de Peul, et, tout immobile qu’il fût, il donnait l’impression qu’il allait s’envoler.

– Reprenons, dit-il à Madame en sortant son carnet et un crayon inséré derrière son oreille droite. Vous l’avez rencontré où et quand exactement ce type ?

– Au Tango. Samedi.

– Vous a-t-il dit ses nom, date, lieu de naissance ?

– Pour ce qu’on devait faire tous les deux, on ne donne pas ce type de détails, rétorqua ma patronne. Il m’a juste dit qu’il s’appelait Emmanuel.

– Emmanuel, c’est aussi l’autre nom de Jésus, dit l’inspecteur, songeur. C’est comme rechercher une aiguille dans une botte de foin. Quoi d’autre ?

– Je l’ai ramené chez moi…

– Puis…

– Vous voulez un dessin ?

– Non, merci… Je peux imaginer.

– Tant mieux ! Ensuite, quand je me suis réveillée, mon portefeuille avait disparu ainsi que mon ordinateur portable.

– Combien contenait-il ?

– Un peu plus de cinq cent mille francs.

– Ça alors ! s’exclama l’inspecteur, une pointe d’envie dans la voix. Je croyais que c’était la crise en France… Il secoua la tête comme pour chasser quelques mauvaises idées : Revenons à nos moutons. Pouvez-vous faire un portrait-robot de votre…

– Vingt-cinq à trente ans, grand dans les 1,80 mètre, musclé.

– Des comme lui, il y en a un paquet en ville. Savez-vous qu’une femme seule est une proie facile pour ce type d’hommes ?

Les yeux de ma patronne étincelèrent d’une lueur qu’on ne lui connaissait pas. Ils semblèrent voyager dans un ailleurs différent de l’Afrique. Elle redressa le dos, croisa les mains sur sa poitrine :

– Êtes-vous homosexuel ? demanda-t-elle à l’inspecteur d’un ton bizarre.

– Non, madame.

– J’aurais juré que vous étiez un homosexuel refoulé.

– Mais madame…

– Êtes-vous suivi par un psychiatre ?

Il fit non de la tête.

– Vous voulez dire que vos parents ne vous ont jamais pris de rendez-vous chez un psychiatre pour déterminer votre réelle personnalité ?

– Non, madame.

– Curieux. Croyez-vous en Dieu ?

– Bien sûr, madame. Que ferions-nous sans l’agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde ?

– Et vos parents ?

– Quoi mes parents ?

– Quel genre de personnes sont-ils ?

– Des gens bien, je suppose.

– Je le savais déjà ça. Mais ma question est : Vivent-ils dans l’espoir ou la désespérance ?

– J’en sais foutre rien. Psychiatre, psychiatre ! Mais c’est des trucs de Blancs, ça ! fulmina l’inspecteur.

– On se calme. Est-ce que votre vie vous intéresse ?

– Que cherchez-vous à vérifier, madame ?

– Si vous êtes bien ce que vous croyez être, un hétérosexuel respectant les règles de la société… Pas un pervers, vous comprenez ?

– Non, mais conclusion ?

– C’est à vous de la tirer.

– Il faut que j’y réfléchisse, répondit l’inspecteur comme un élève qui ne connaît pas la solution à un problème difficile. Soudain, ses sourcils se froncèrent et des mauvais sillons apparurent sur son front. Mais… mais… vous m’avez insulté, madame ! Agression d’un agent d’État en service ! Désobéissance à agent assermenté dans le cadre de sa mission. Puis d’un geste du chef en direction de ses collègues : Arrêtez-la !

Deux policiers se précipitèrent sur Madame et l’attrapèrent par les bras, ce qui nous fit réagir.

– Pardon, inspecteur, supplia Mina. Pardonnons-nous nos péchés comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés.

Mais on traînait Madame hors de la concession.

– Je vous en prie à genoux, dit Ousmane. Ce n’est qu’une femme, inspecteur ! Elles ont la langue qui marche plus vite que leur cerveau.

Les policiers tenaient leur scoop, leur exclusivité du 20 heures pour la CRTV ! Une Blanche en prison à New-Bell, c’était du neuf ! de l’inédit ! de l’insolite ! Ils se voyaient déjà félicités par leur direction, bardés de médailles du mérite, de Légions d’honneur que leur octroierait le ministre de la Défense. Tout étranger eût trouvé cette situation surréaliste. Mais dans notre univers où on convoque Dieu et les esprits des morts pour arbitrer les problèmes des vivants, on n’était pas dans l’impossible. Bientôt, les passants s’arrêtèrent pour assister à cette hardiesse : « Une Blanche est arrêtée par la police ! » On se bousculait pour voir la scène de plus près afin de métamorphoser les faits et de les faire voyager d’oreille à oreille.

– Elle a tué qui ? demandait-on.

Une poule caqueta en grattant la poussière, ses poussins la suivirent en jacassant. Un lézard donna la chasse à une femelle et disparut derrière les fourrés. Le soleil donnait fort, faisant remonter l’odeur de la poussière et de la bière de maïs que les femmes vendaient au bord de la route. L’air chaud enveloppait les hommes dans un même drap mouillé. Ça mijotait : odeurs de pieds sales, de transpiration, d’eau et de terre mélangées à la racine des arbres. Une fricassée de vies humaines, de microbes, de plantes, de virus qui mitonnaient. En un cillement, on raconta que Madame avait assassiné son mari, ses deux enfants et qu’elle les avait enterrés derrière la maison. On s’éventait avec les mains tout en s’indignant de cette atrocité commise par ma patronne. « Où sont les cadavres ? » On n’en savait foutre rien, d’ailleurs on s’en fichait. On était pressé de juger une Française.

– Il faut la pendre immédiatement ! proposa un homme avec des yeux comme des mouches.

– Il faut d’abord qu’elle avoue ses crimes, suggéra un autre en faisant claquer les bretelles de son pantalon sur son gros ventre.

Une femme prétendit qu’en France les crimes se commettaient à tire-larigot, que l’envie de tuer prenait les hommes en hiver, qu’ils assassinaient les gens qu’ils ne connaissaient pas. Les nègres furent si commotionnés à écouter son récit que la narratrice termina son chapitre en ces termes :

– Il faut éliminer cette Blanche avant qu’elle ne propage le virus du meurtre dans nos populations.

– Tuer djô gratuit, ça se fait pas ! hurla la foule, choquée mais apeurée. Il faut l’égorger tout de suite.

Comme les policiers ne semblaient pas trop pressés de condamner ma patronne à mort, la foule dépitée argua qu'« eux » préféraient croupir dans leur misère que d'aller en Europe se faire décapiter gratuitement. Qu'il valait mieux fricoter avec leur éternelle pauvreté que prendre l'avion pour se faire buter par un serial killer avenue Montaigne-Paris-France ! D'ailleurs, conclurent-ils, ils tétaient les mamelles de l'indigence depuis leur naissance, il n'y avait pas de quoi fouetter trois pangolins.

– Ce qui ne vous tue pas vous renforce ! cria quelqu'un.

Il fallut toute la poigne de madame Foning pour remettre au pas cette foule délirante.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda la mairesse en posant ses poings sur ses énormes hanches. C'est un quartier tranquille ici !

Tout le monde se mit à parler à la fois, dans une excitation d'élèves à la sortie des classes.

– Silence ! tonna la mairesse. On n'est pas chez les sauvages ici. Inspecteur, puis-je savoir ce qui se passe dans ma circonscription ?

– C'est-à dire que…, bégaya l'inspecteur principal.

– C'est-à-dire que quoi ? demanda la mairesse scandalisée. On est un peuple accueillant et hospitalier, nous ! On est un peuple civilisé et humaniste, nous ! On ne va pas jeter les gens en prison parce qu'ils n'ont pas de papiers, nous ! On ne va pas haïr les gens parce qu'ils sont blancs, nous !

Mes concitoyens furent si flattés par ces mots qu'ils applaudirent à se rompre les phalanges. Certains donnèrent à leur bouche une forme de cul de poule et poussèrent des youyous. On paonna, fiers de constater que moralement, nous étions supérieurs au reste de l'humanité. Plus que quiconque, nous respections la fraternité christique, la convivialité universelle, même si nous nous faisions couillonner la plupart du temps par les organisations internationales, les Fonds monétaires et les cours pénales. C'était fabuleusement pathétique, horriblement attendrissant.

– Ève n'était-elle pas africaine ? demanda quelqu'un dans la foule. En tant que telle, ne devait-elle pas éduquer ses enfants éparpillés à travers le monde par son exemplarité ?

Une femme enleva son foulard, essuya les chaussures rouge bordeaux de la mairesse.

– Femme Foning, dernière œuvre et réussite fantastique de Dieu, le créateur de l'existence ! Celle qui donne un peu de sa chaleur à ce monde glacial ! Celle qui tient d'une main de fer l'équilibre de l'univers !

Elle caressa tant l'ego de Foning que cette dernière la remercia de mille francs.

Madame Sylvie regardait cette scène un peu ébahie, peut-être absente. Elle rougissait à vue d'œil et transpirait abondamment. L'inspecteur suait aussi. Ses cheveux défrisés collaient à ses tempes. Il épongea son front d'un revers, expira toute son humiliation et eut une divine illumination.

– Patronne, patronne, dit-il en interpellant la mairesse. Pouvez-vous m'accorder un moment en tête à tête, rien que vous et moi ?

La mairesse ne se fit pas prier pour démontrer – si besoin était encore – ô combien elle était une dirigeante, la huitième merveille du monde puisqu'elle portait haut le flambeau du sexe faible. Ils se mirent à l'écart des oreilles curieuses. Les yeux de l'inspecteur furetèrent alentour pour s'assurer que quelques espions américains à oreillettes ne les écouteraient pas. Un silence d'église les enveloppa car chacun essayait de capter le pollen de leur conciliabule pour en saliver le soir autour d'un poisson braisé-alokos-lager-Guinness-is-good-for-you. Mais comme on n'entendait que dalle, on observa les mouvements de leurs lèvres. On tenta d'en déchiffrer le sens comme celui des manuscrits de Tombouctou, sans succès.

Néanmoins, on vit madame Foning glisser des CFA à l'inspecteur, qui s'empressa de les enfouir dans son imperméable. Grâce au ciel, on pourrait commérer en toute quiétude. Le flic fit un bruit de succion avec sa langue, crapota en direction de ses collègues :

– Libérez-la.

La mairesse était très fière de s'être distinguée – une fois de plus – dans ce torrent d'êtres méchants, de gentilles créatures et d'entités stupides qui achèveraient leur parcours terrestre tels des idiots sans s'être jamais posé la question du pourquoi ils avaient vécu. Un petit vent se leva, faisant gonfler son boubou fuchsia, l'entourant d'une aura exceptionnelle. Elle se dirigea vers la foule de sa démarche d'ange missionné pour sauver les hommes de la déchéance physique inéluctable, de la décadence psychologique et de l'avilissement spirituel. Elle dit d'une voix fluette de bonne sœur :

– Si quelqu'un gifle ta joue droite, tends-lui la gauche ! Parole de Dieu, Évangile selon Jésus-Christ.

– Amen ! cria la foule. Puis : Que Dieu renforce ta modestie, patronne.

Ce fut tout.

On fit demi-tour, mais quelque chose clochait. Il flottait dans l'air l'odeur d'une sourde déception. Mes concitoyens venaient de louper l'occasion à travers

ma Française de patronne de venger les mille humiliations que leurs arrière-grands-parents avaient subies pendant l'esclavage. Ils avaient raté l'opportunité de régler par le biais de Sylvie leurs comptes et mécomptes avec l'histoire coloniale ; ils venaient de perdre la chance de réajuster les rapports Nord-Sud, de rendre œil pour dent au pays de Diderot qui n'hésitait pas à rapatrier nos exilés d'en France. « Pourquoi l'administration française est si méchante avec eux ? » ne cessait-on de s'interroger. Ces pauvres immigrés, disait-on, ne demandaient qu'à bosser au noir, à profiter des vacances à Douala pour organiser des bals dont on payait l'entrée avec des tickets de métro.

Il y eut bien quelques piafferies, mais aucun de mes concitoyens ne pouvait faire plus, car plus eût signifié affronter madame Foning, la contredire et risquer un emprisonnement sans procès.

Une fine pluie commença à tomber sans éclipser le soleil lorsque nous prîmes le chemin du retour. Madame Sylvie ruminait contre ce continent qui marchait la tête à l'envers :

– C'est pas croyable ! Je me fais escroquer par un type et c'est moi qu'on veut jeter en prison. Quel pays !

Derrière elle, Ousmane ne cessait de répéter :

– Ça ne se peut pas une femme qui vit seule dans une si grande maison ! Ça ne se fait pas.

Je sentais confusément qu'il la calculait parce qu'elle était rousse, qu'il avait pour cette rousseur et ses yeux verts une soumission bas-ventrale. Il avait tenté à maintes reprises d'entrer par effraction dans l'intimité de Madame, mais ses tentatives avaient échoué. Mina cheminait à côté de lui, un peu voûtée comme une coupable :

– Je n'aurais jamais dû lui conseiller de ramener cet imbécile chez elle.

De temps à autre, le gardien se tournait vers la cuisinière, le regard empli de désapprobation :

– C'est toi qui l'as fait tomber dans ce guet-apens, lui disait-il. Ah, si seulement je n'avais pas pris mon week-end, tout cela ne serait pas arrivé !

Je mordis mes lèvres pour ne pas m'esclaffer.

Ainsi donc, Madame s'était fait expédier au septième ciel par un Monsieur Chien indélicat, qui n'avait pas eu la politesse de s'éclipser gentiment. Il l'avait culbutée et dépouillée avant de disparaître dans la nuit. J'espérais qu'elle avait pris son pied. Je pensai : Il vaut mieux pour elle qu'elle ait pris du plaisir car cette passe vaut son pesant d'or. Je compris enfin pourquoi Mina et ma patronne avaient quitté la boîte de nuit sans me prévenir. Elles m'avaient exclue pour que

Madame puisse s’adonner à quelque grattage de foufoune sans que j’en sois témoin ; elles m’avaient zappée parce qu’elles ne voulaient pas que Madame perde à mes yeux cette fausse respectabilité de vieille ou de bourgeoise. Il ne leur reste que ces instants volés avant que ne s’arrête le flamboyant de leurs menstrues, me dis-je pour taire ma rancune.

Madame se laissa tomber dans le canapé, le dos voûté. Ça se voyait qu’elle était sortie de cette expérience avec le cœur broyé, le visage mille fois plus sculpté par cette trahison que par le passage des ans. Ousmane se précipita pour lui servir un verre d’eau et lui éponger le front avec une serviette mouillée.

– Ça va mieux, Madame ? Madame a-t-elle besoin de quelque chose ?

Il ne voulait plus que quelqu’un d’autre s’occupe d’elle. Mais le gardien sentait intuitivement qu’il lui fallait y aller doucement, la laisser récupérer lentement telle une convalescente.

– J’étais certaine que je ne tomberais plus dans aucun piège, gémit Madame.

Elle croyait avoir pratiqué suffisamment la vie pour flairer à distance les chausse-trapes des dragueurs, les embuscades des qui comme cet Emmanuel se prenaient pour le pape ou Dieu le Père car leur bangala leur permettait de féconder les femmes ou de les couillonner.

– Pour qui les voisins vont-ils me prendre ? demanda Madame, atterrée. Pour une qui a le feu aux fesses ?

– Que celui qui n’a jamais péché vous lance la première pierre, Madame, dit Ousmane, rassurant. Et puis, un clou chasse l’autre, ajouta-t-il en avançant prudemment sa candidature.

Mina se sentait si coupable qu’elle estima qu’il lui fallait s’acheter une conduite et attendre sagement que la tempête passe. Elle garda un silence de condamnée, s’acharna sur une pintade qu’elle dépluma avec des gestes violents. Elle ne broncha pas lorsqu’elle entendit Ousmane proposer à Sylvie une douche parfumée aux huiles essentielles. Elle ne fiassa pas lorsqu’il accompagna Madame dans la salle de bains. Mais ses lèvres qu’elle mordillait exprimaient sa désapprobation. Elle dépeça le volatile avec fougue et les tics sur son visage disaient tout ce qu’elle avait sur le cœur, qu’elle taisait.

Mina me ficha une paix de Grande Royale, j’étais tranquille. Ma bonne humeur s’exerçait sur les verres que je lavais et faisais étinceler sous la lumière du soleil avant de les ranger, sur la serpillière que je passais sur le carrelage avec une intensité sans pardon pour les microbes. Au loin, des voix d’adolescents me parvenaient en bruit de fond. Quelque part, un chansonnier mettait de l’ambiance avec un blues camerounais des années soixante.

Mon portable sonna. À l'autre bout du fil, M'am Dorota prit des nouvelles de ma bonne santé. Elle me dit qu'il était crucial que j'aille me faire réinséminer autant de fois que nécessaire. Elle avait hâte de récolter le bonheur que promettent le Seigneur et l'avènement du Saint-Esprit.

La voix de M'am Dorota résonnait encore dans mes oreilles lorsque Mina me demanda :

– Qu'est-ce qu'il cherche Ousmane, selon toi ? Tu peux me le dire ?

– Il cherche sa route, Mina. Il cherche sa route.

– Tu ne crois tout de même pas que… ? fit-elle, horrifiée par cette perspective.

– Qu'il la drague ? Justement si… Justement !

– Il perd son temps. Elle ne va jamais accepter de se coltiner un pauvre nègre ! À moins qu'il ne lui jette un sort !

À ces mots, les ailes de son gros nez palpitèrent ; des plis nerveux ramassèrent ses paupières. Elle était soudain convaincue que le gardien avait marabouté la patronne pour qu'elle tombe amoureuse de lui. Elle avait la certitude qu'il avait développé une science maléfique puisée dans les sables tumultueux de l'Extrême Nord et dans les eaux rugissantes de la Bénoué. Elle était persuadée qu'il l'avait fétichée afin que Madame la déteste. Elle affirma qu'il était branché avec les esprits malfaisants qui, d'un claquement des doigts, brisaient l'aura d'une femme et l'envoyaient au sixième sous-sol de la malchance. Elle se fit si peur que ses jambes se mirent à trembler. Ses yeux s'exorbitaient et je crus voir les rastas s'affoler sur sa tête comme des branches de palmier balancées par le vent.

– Je suis sûre qu'il m'a envoyé des ondes négatives, reprit-elle. Comment expliquer que j'aie voulu semer du plaisir pour Madame et que je n'aie récolté que des soucis ? Que me veut-il ? Que lui ai-je fait ?

– De toute façon dis-je, son maraboutage ne peut pas fonctionner, puisque tu es une chrétienne.

– Absolument, dit-elle sans trop y croire. En tout cas, je refuse de travailler pour un nègre. Si Madame se met avec ce connard, je démissionne !

Mais Mina parlait juste pour se donner des airs d'une qui tenait son destin entre ses dents. Elle ne démissionna pas lorsque Madame se désintéressa des paysages pour consacrer son talent à peindre Ousmane, d'abord vêtu, ensuite nu. Elle ne quitta pas son emploi lorsqu'il commença à donner ordres et contrordres dans la maison. Elle fut bien obligée de cuisiner selon les goûts du gardien. Elle ne prit même pas un jour de congé lorsqu'ils se marièrent et n'eurent pas d'enfants, parce qu'il fallait bien qu'elle continuât à gagner sa croûte.

En attendant, voilà ma patronne qui revenait en émettant des signaux

d’euphorie et Ousmane l’accompagnait. J’ignorais quelle mixture magique il lui avait fait ingurgiter, mais elle était détendue. Son visage rayonnait. Mina fut contrainte de remuer la fricassée de pintade qui menaçait de se carboniser, de laisser s’envoler fumets, arômes, senteurs qui jaillissaient de l’alchimie merveilleuse de sa cuisine.

– Comment s’est terminée ta soirée en boîte, Boréale ? me demanda Madame, alors qu’Ousmane la faisait délicatement asseoir et lui proposait un thé aromatisé à la fleur d’oranger.

– Bien, Madame, dis-je. Puis j’ajoutai d’un ton badin : Je vais bientôt être mère.

– Tu ne nous as pas dit que tu étais enceinte, jeune fille ! s’exclama ma patronne. Quelle cachottière !

– Pas encore, Madame. Ma tante est stérile. Je dois porter son enfant.

– Mais c’est scandaleux ! hurla Madame, furieuse. Il n’y a pas encore de lois en Afrique pour encadrer les grossesses pour autrui. C’est de l’exploitation pure. Il faut dénoncer de telles pratiques. C’est malsain !

– Là, là, là ! dit Ousmane. Regardez autour de vous, Madame. Que propose ce pays à une jeune fille comme Boréale ? Des minijupes bande-quéquettes, des jeans ventre-à-l’air, des shorts fesses-au-vent ainsi que des boîtes de nuit à drogues et des restaurants à dévergondages ! Plus tard, elle deviendra forcément une femme mariée mais délaissée ; elle évoluera ensuite en ex-madame Untel avec une foule d’amants, à moins qu’elle ne termine sa vie comme prostituée pour nourrir ses huit enfants-six pères. Boréale a de la chance de faire ses mômes avec un homme responsable, point final.

Il s’était tissé entre le gardien et ma patronne une grande complicité, si bien que Madame ne le contredit pas. Elle agissait comme une femme soucieuse de décomplexer un homme, à moins qu’Ousmane ne se fût déjà emparé de sa raison. Je toussotai gênée, m’attelai à mon job.

Il faisait nuit quand je revins à Kassalafam, rassasiée voire écœurée tant j’avais mangé de très délicates choses chez M’am Dorota. Quelques crapauds sonnaillaient dans la broussaille et Homotype emplit mes oreilles d’une longue lamentation :

– Qu’attends-tu de moi, Boréale ? Je te promets que je ne te tromperai plus. Si je ne respecte pas mes engagements, je te propose de me castrer sans anesthésie.

Tu m’entends, ma chérie ?

Je ne voulais rien entendre, il crut bon d’ajouter :

– Je me soumettrai avec joie à une émasculation si je ne change pas de comportement et si je ne respecte pas le code d’honneur familial paraphé oralement par les traditions.

– Vraiment, Homotype ? Tu m’as pourtant traitée de prostituée dans ta chanson l’autre jour !

– Oublie ça, mon cœur. C’était juste la frustration dans laquelle je suis tombé par ta faute, qui a parlé à travers moi. Tu pardonnes, hein dis ?

Il me suivait en cadence tandis que je marchais vers ma demeure. Je ne voulais pas lui laisser l’opportunité de fouiner en mon dedans, d’en sortir des émotions qui auraient pu me détourner de mon CDD d’inséminée. Alors, je bavardais de tout, de rien, sans me sentir gênée par les voitures qui se faisaient des queues de poisson ou par les chauffards qui s’expédiaient des insultes. Je parlais très fort, essayant de couvrir les voix des pousse-pousseurs qui engueulaient les vendeuses d’avocats et écrasaient de leurs engins des mangues en tas qui leur obstruaient le passage.

C’est alors qu’une femme en furie bondit sur Homotype en l’invectivant :

– Salopard ! Fainéant ! Vaurien ! Je ne te laisserai jamais détourner ma fille, d’accord ? T’es infoutu capable de t’occuper de ta minable personne ! Qu’est-ce que tu ferais d’une femme en dehors de la baiser et de la laisser crever de faim, hein ?

C’était ma mère. Elle vocalisait malgré le mutisme d’Homotype, le sommait de ne plus m’approcher, arguait qu’il n’était qu’un malappris égaré et ignorant de ma réelle position sociale. Selon elle, j’allais convoler avec Oukeng, vivre dorénavant dans un étoilement de bijoux et de dentelles. Homotype baissa les yeux, visiblement malheureux.

– Je m’excuse, madame, dit-il d’une voix sans rapport avec sa carcasse.

Des braiseuses de poissons riaient sous cape en soufflant sur le feu. Des grilleurs de soya enfilaient leurs morceaux de viande en laissant couler des filets de rire. La rue le reconnut coupable de maltraitances. On dit qu’il avait accumulé un tas de conneries, qu’il méritait ce rapetissement public. Pour tous, mon amour n’était que cela : un maudit, une bouche inutile abonnée par erreur à la vie ! Un sot sans confession ni Dieu connu ! Il se gratta les locks pour en chasser des poux imaginaires et s’éloigna en clopinant.

– Bravo, madame ! crièrent les vendeuses.

On félicita maman pour sa fermeté qui seule permet de dresser un enfant. On

vanta cette autorité nécessaire à l'éducation. Maman profita de cette admiration générale pour se la jouer aristocrate. Elle transforma la fonction de mère en un chemin de croix :

– Être parent est le plus dur métier au monde, dit-elle.

Je savais que maman défendait son beefsteak. Elle ne voulait pas que sa sauce gombo file entre ses doigts ou qu'un fils de chien puisse s'enfuir avec son bout de maquereau. Mais Homotype n'était pas homme à changer d'idée aussi brusquement que le temps. Il fallait plus qu'une salve d'injures pour freiner sa créativité et fendiller le crâne à ses désirs.

Cette nuit-là, alors que je m'assoupissais, sa voix mélancolique s'éleva, tourbillonna dans les airs, serpenta dans ma chambre, me couvrant d'une émotion sans fin. Tracy Chapman était à quelques pas et interprétait *Stand by Me* :

When the night has come
And the land is dark
And the moon is the only light we'll see
No I won't be afraid, no I won't be afraid
Just as long as you stand, stand by me

And darling, darling, stand by me
Oh stand by me…

De sa chambre, maman menaça. Elle parla de trouble à l'ordre public, qu'elle ferait appel à la police et à la gendarmerie. Mais le chanteur s'en fichait. Il continua d'inonder la nuit de touches vibrantes, de notes aussi expressives que lancinantes qui m'endormirent. Il faisait jour lorsque j'ouvris les yeux.

9

Qui donc a inventé les dimanches à Douala ? De quelle tête fêlée a surgi l'idée saugrenue que c'était le jour de Dieu ? L'excitation qui prenait les hommes dès les premiers chants du coq était telle qu'on eût cru qu'ils avaient fumé la queue d'un rhinocéros. On tambourinait aux portes des toilettes : « Dépêche-toi, on ne va pas faire attendre le Christ ! » On se curait les oreilles ; on engueulait les épouses ; on secouait les parents par alliance et même la cousine du voisin : « Où est mon costume ? » « T'as pas encore ciré mes chaussures ? » On se brossait les dents en expédiant les crachats par-dessus la fenêtre et il fallait être sur ses gardes pour ne pas en prendre plein la tronche.

Dès les six heures trébuchantes, la vie courait vers les églises où les déhanchements des femmes aiguisaient les sens, où les prophètes autoproclamés testaient la force de leurs discours. Elle affluait vers les temples de l'Éveil chrétien et des églises célestes. Elle se ruait en un réseau d'odeurs aussi douces que celle d'un épi de maïs, aussi parfumée que celle des bougainvilliers au cœur rouge ou blanc. C'était beau tout ce monde qui s'en allait vers Dieu. Qui d'autre que Lui était capable de foudroyer un adversaire ou de combattre une crise d'hémorroïdes jusqu'à ce qu'elle disparaisse ? Qui d'autre que Lui pouvait transformer une hernie discale en peau de chagrin ou liquider les microbes en deux temps trois mouvements ? Il pouvait changer votre condition sociale en un clin d'œil. Il pouvait en un clic inciter le riche à lécher le cul du pauvre. C'était si formidable que toute la sainte journée, on abandonnait les rues aux chiens faméliques pour se regrouper en chœurs et en psaumes.

Le prophète Paul s'habillait de mauve pour se différencier de sa troupe de brebis égarées. Deux prêtresses de rouge vêtues l'entouraient, l'esprit alerte. De temps à autre, elles entraient en transe, bégayaient des paroles inintelligibles que leur transmettaient des anges. Elles doigtaient un fidèle au hasard et les choses devenaient passionnantes. Quatre gaillards se précipitaient sur le gagnant de cette sélection divine, le clouaient au sol. Le prophète s'approchait du possédé avec son micro. « À nous deux, mauvais esprits ! » hurlait-il. Ses cordes vocales saillaient ; les veines sur ses tempes gonflaient vertigineusement. Il posait sur l'élu ses vénérables mains, ses saintes mains que les fidèles rêvaient de baiser,

ses mains grassouillettes si rapides à soulever les pagnes. « Par l'Éternel des Armées quitte ce corps, Esprit de fornication ! » vociférait-il. Aussi : « Par le sang du Christ je t'ordonne d'abandonner cette âme, Esprit sidéen ! » Mais encore : « Je te somme de t'éloigner de cette personne, Esprit du vol ! » Les ouailles observaient inquiètes le déroulement de l'exorcisme tout en psalmodiant : « Par le sang du Christ ! » Leurs incantations étaient rythmées, cadencées et harmonieuses comme si un chef d'orchestre invisible donnait le tempo. Le possédé battait des pieds, des mains, gigotait, agité de spasmes et c'était tant mieux, car le cameraman de l'église adorait ces images frénétiques qui lui faisaient la réputation d'un grand professionnel.

À la fin, l'exorcisé était si affaibli qu'il se recroquevillait et pleurait doucement.

– Il est vaincu ! criait le prophète, satisfait de son travail. L'innommable a été vaincu par la puissance du Christ !

– Alléluia, amen ! répondaient les fidèles.

On applaudissait la grandeur de Jésus, et tant pis si le dépossédé souffrait d'une entorse cervicale ou d'une luxation des épaules, d'un claquage musculaire ou d'un déboîtement de la cheville.

– Je l'ai guéri au nom de Jésus ! clamait le prophète. Amen !

– Amenoooo ! répondait la foule.

On gospelisait, accompagné par les sons d'une guitare mal accordée ; on negro-spiritualisait au rythme d'un balafon. Tout était si tropicalisé qu'un jour Jésus m'apparut dans une vision. « C'est qui ces gens, Boréale ? me demanda-t-il. Je ne les connais pas ces Cananéens, moi ! Ce sont des juifs ? » N'empêche que mes concitoyens sentaient la présence du Galiléen à travers les frissons qui les envahissaient des orteils à la pointe des cheveux. « Dieu vient de prendre possession de moi », disaient-ils en claquant des dents. N'importe qui, hormis mes concitoyens, aurait vu qu'il s'agissait de grelottements paludiques, que des parasites festoyaient avec leurs globules rouges. Entre deux psaumes, trois alléluias, le prophète Paul n'oubliait pas les affaires :

– La dîme de l'Église est obligatoire ! tonnait-il. La dîme de l'Église est le seul remerciement que Dieu accepte ! La dîme de l'Église est l'unique témoignage que vous pouvez faire au Seigneur notre Christ afin qu'il vous le rende au centuple ! Sinon sa colère s'abattra sur vous !

Dieu seul savait toutes les catastrophes qu'Il pouvait engendrer. La peur recouvrait les visages des fidèles. À tour de rôle, ils déposaient dans un panier leur dernier billet de banque alors qu'ils avaient faim. Mais lorsque tous les

registres possibles des voix s'élevaient, entremêlant soprano, contralto, basse et contrebasse, en chantant *Sango Yesus Cristo*, répétant la litanie jusqu'au vertige, mon visage se déformait sous l'effet d'un inextinguible plaisir. Je sifflotais moi aussi, portée par cette merveilleuse mélodie de Manu Dibango :

Sango Yesus Cristo,
Alléluia, a-llé-lu-ia !
A Sango
Wandewe dipita la suwe
Wandewe djo gwande.

Maman s'en allait à l'Église catholique qui avait l'arrogance de croire encore qu'elle jouerait un rôle dans la construction d'une Afrique unie et porterait le flambeau de la future spiritualité nègre. Elle faisait aussi sa publicité, marketait beaucoup, distribuait des prospectus, se sentant de plus en plus menacée par un déclassement sans rémission provoqué par les nouvelles Églises. Les prêtres faisaient traînailler la messe exprès pour tenter de rivaliser avec les pentecôtistes qu'ils méprisaient et craignaient. L'ambiance y était toujours plus solennelle, même si de temps à autre montait du fond de la salle le son d'un balafon qui accompagnait un Pater Noster. S'y maintenait également l'odeur résiduelle des craintes d'autrefois ancrées dans l'inconscient collectif nègre et qui affaiblissaient les âmes. L'esclavage y planait telle une illusion sous les regards ; la colonisation froufroutait au lointain comme une jeune aguicheuse ; le néocolonialisme embrouillait la pensée, ce qui explique sans doute pourquoi on fermait les yeux pour prier Jésus-Marie-Joseph. Certains de mes concitoyens voulaient croire au Galiléen, convaincus que Dieu n'était pas un Occidental aux yeux bleus et n'était nullement concerné par l'histoire. Jésus de par sa posture de crucifié, renforçait la foi des Kassalafamiens. Il faisait tant pitié avec son chemin de croix, ses supplices et son abnégation qu'il ne pouvait qu'appeler à l'amour universel, à la fraternité universelle et prétendre à la magnificence universelle. Par un tour d'esprit propre à un peuple névrosé, on l'excluait du reste de l'Occident. On se l'appropriait avec fougue. On lui trouvait des origines nubiennes. On le peignait en noir. Mais entre des bribes d'office en français, des morceaux de messe en latin et des pointes de célébration dans les langues traditionnelles, les hommes s'épuisaient tout comme les hibiscus dans les vases qui cuisaient de chaleur. Les enfants qui accompagnaient la liturgie transpiraient et d'épuisement, s'évanouissaient.

Mais les vicaires tenaient bon dans cet univers où des pasteurs leur faisaient une concurrence illicite en leur piquant leurs fidèles. À la fin, les curés étaient bien obligés de diffuser en stéréo des chansons qui semaient la pagaille dans les esprits. Mes concitoyens ne savaient plus où ils se trouvaient.

When I find myself in times of trouble,
Mother Mary comes to me
Speaking words of wisdom, let it be
And in my hour of darkness
She is standing right in front of me
Speaking words of wisdom, let it be
Let it be, let it be
Let it be, let it be
Whisper words of wisdom, let it be.

Les Beatles en ramenaient certains vers le temps de leur jeunesse, quand ils avaient encore bon pied bon œil et collaient-serraient des jeunes femmes dans leurs bras lors des boums. Certains battaient discrètement la mesure avec la pointe de leurs chaussures ; d'autres s'autoberçaient en se balançant doucement, puis, comme une invitation informulée, les corps se rapprochaient mystérieusement et les esprits se reliaient les uns aux autres.

J'étais moi aussi une mer de contradictions. J'ignorais quel Dieu choisir au milieu de cette foultitude cultuelle. Je restais chez moi tout en me disant que mon cœur pouvait partir en folie sans pour autant renoncer à la raison. Je ne voulais pas vivre pendue à ces croyances que je ne comprenais qu'à moitié, même si j'étais persuadée qu'un univers invisible existait. J'avais huit ans lorsque j'avais demandé à Dieu de me cadeauter d'une chose aussi banale qu'un jouet pour Noël. Il n'avait pas réalisé mes vœux, à moins qu'Il ne se fût trompé d'adresse. Dès lors, je perdis toute certitude quant à Son existence. Je me payai néanmoins une assurance-paradis. Je m'asseyais sur mon lit, j'expédiais des prières au cas improbable où Il existerait : « Je fais invocation, priant le Saint des Saints de ne pas être trop regardant sur mes péchés, amen. »

Homotype, qui était très attaché à tout ce qui était africain ou s'y apparentait, lui qui avait réussi dans son délire à africaniser les œuvres de Picasso, s'adonnait à une étrange liturgie dans sa chambre. Il jurait sur la tête de sa mère – qui était morte depuis belle lurette – que Beethoven ainsi que le Christ étaient des nègres. Il en faisait la démonstration les dimanches en compagnie de rastafaris aussi

fêlés qu'une calebasse de vieille tante. Ils disposaient de gauche à droite Isis, Osiris et Horus. Derrière eux, venaient des scarabées et d'autres divinités à vous faire dresser les cheveux d'effroi. Ils allumaient des bougies rouges, brûlaient de l'encens. Ils transpiraient énormément pendant leur cérémonie. Ils s'engueulaient beaucoup sur son déroulement car nul ne leur avait légué par testament des rituels proprement dits. Ils improvisaient, tâtonnaient sur l'enchaînement, hésitaient sur le choix des invocations, tergiversaient sur l'importance à donner à chaque dieu.

– Je te dis qu'il faut commencer par invoquer nos ancêtres afin qu'ils se joignent à nous, disait Akhnaton, un guitariste aux yeux de chat, en passant sa langue sur ses lèvres. Ce sont eux qui doivent nous servir de guides.

– Non, criait Kamitié, un gros nègre qui s'était donné le titre de professeur. Il faut d'abord faire appel à Amon-Rê, puis à Isis. Autrement nos prières risquent de se perdre dans le monde des esprits de nos adversaires.

Ils gaspillaient de précieuses minutes à se quereller, à s'admonester, ce qui ne les empêchait pas à la fin des fins de chanter à la gloire d'Issa, un thaumaturge qui aurait existé quatre mille ans avant Jésus. Ils récitaient des passages d'un vieil opus déchiré, intitulé *Le Livre des morts*, dont un méchant vent faisait de temps à autre s'envoler les feuilles que les vendeuses de beignets ramassaient pour envelopper leurs marchandises. Ils invoquaient Amon-Rê, fredonnaient des hymnes au diadème du Pharaon, louangeaient l'œil d'Horus et damnaient Seth le satanique en lançant des hurlements à faire fuir les corbeaux. Quand ils en avaient assez de prier pour le haut et le bas pays, qu'ils jugeaient avoir suffisamment transpiré, ils faisaient une procession théophallique. Ils ornaient leurs ceintures de phallus en bois, chantaient Bacchus, Priape, Amon-Min et se saoulaient au vin de palme dans un brouhaha à crever les tympans d'un sourd.

L'Afrique cherchait ses origines à travers une spiritualité insolite, par le biais d'incompréhensibles cérémonies. Je me sentais particulièrement à l'aise le dimanche en question car M'am Dorota était devenue mon *Homo faber*. Elle chassait pour me nourrir, me cantonnait au rôle de la femme modeste qui nourrit et nettoie, sauf que je ne faisais qu'une chose, me nourrir. Elle avait transformé notre maison en un hangar d'approvisionnement alimentaire. On trouvait dans notre vieux frigo des cuisses de sanglier, des pangolins encore épineux car fraîchement assassinés, des rôtis de poulet au beurre de Normandie, des fricassées de mouton aux fines herbes, des fromages de ceci, des yaourts au cela ! Le vieux buffet croulait sous le poids des paquets de biscuits, des boîtes de corned-beef avec des inscriptions chinoises, des sardines à l'huile venues d'Inde,

des croissants aux amandes, des pains au chocolat, des gâteaux aux raisins, du pain aux noix, et nos souris grossissaient à vue d'œil. Je m'empiffrais de Kinder Bueno, mangeais des Bounty tout en buvant des Fanta orange. En quelques semaines, mes hanches s'étaient arrondies. « Ékiéee, s'exclamait Abeng en me regardant avec envie. Qu'est-ce qui t'arrive, ma fille ? Où tu vas comme ça ? » Je rétorquais sans me démonter : « Il pleut sur toutes les toitures, M'am Abeng. Chacun son tour la belle vie. »

La famille de ma mère venait aussi se réjouir de cette aubaine, que dis-je, de cette multiplication perpétuelle de poissons et de pains. Mes tantes, oncles, cousins arrivaient par brassées et justifiaient leur présence par des propos stéréotypés :

– Je passais par là. Je me suis dit qu'il fallait prendre des nouvelles de notre Boréale.

Prendre de mes nouvelles était une manière élégante de quémander, de mendigoter tout en nuances, de profiter des douceurs de la bouche sans entrer dans des détails gênants. Maman était heureuse de trouver le moyen d'assujettir les membres de sa famille, dont certains l'avaient insultée parce qu'elle avait été abandonnée par les hommes, parce qu'elle n'avait pas mis bas des garçons qui lui auraient assuré un enterrement avec faste et honneur. « La roue tourne, ma fille ! Les voilà qui viennent manger dans mes mains », jetait-elle avec mépris.

– Qu'est-ce que tu veux boire ? proposait maman à ses invités-surprise. Coca ? bière ? vin ? alcool fin ?

La famille hésitait un peu pour le principe, mais en profitait pour demander des trucs saugrenus, des gin-coca-citron-bière ou des gésiers de poulet-sardine-olive-citron amer-sauce d'arachide. Ça ne gênait pas maman, tout au contraire. Elle était devenue comme Jésus, capable de transformer n'importe quoi en n'importe quoi d'autre. Nous n'étions plus à Kassalafam mais à Génésareth, en plein mitan de Bethsaïde ou sur les hauteurs de Capharnaüm ! Que de miracles, que de miracles ! Maman recevait ses auto-invités en parfaite maîtresse de maison. Elle essuyait les verres, vérifiait leur éclat au soleil avant d'y verser la bière. Elle tournoyait dans ses boubous aux couleurs arc-en-ciel et expédiait des rires chauds qui allaient droit au cœur de ses convives. Au fil du temps, ils devenaient plus exigeants : « T'aurais pas un beurrier ? demandaient-ils. J'arrive pas à tartiner mon pain si j'ai pas de beurrier. » Maman ne s'en offusquait pas. C'était sa manière de faire sa charité chrétienne en les épatant. Elle s'était teint les cheveux, faisant ainsi disparaître les stigmates de l'âge. J'avais une maman plus jeune, qui servait ses invités avec la déférence de qui a conscience de sa

supériorité. Elle entretenait la conversation avec des sujets graves telle la crise économique comme si le fait d'avoir de la nourriture en abondance venait brusquement de lui faire changer de classe sociale.

– Mes frères, disait-elle, il faut s'occuper de la politique avant qu'elle s'occupe de nous ! Il faut s'occuper de l'économie avant qu'elle nous prenne à la gorge !

C'était ubuesque d'entendre cette femme qui savait à peine lire son nom se transformer en détentrice de la vérité capitalistique. Elle répétait mot pour mot certains débats qu'elle avait entendus à la télévision française et qu'elle interprétait à l'envers, mais ce n'était pas grave. Ses yeux luisaient lorsqu'elle évoquait les comment du pourquoi de cette catastrophe économique. Sa voix s'étranglait d'épouvante quand elle dénonçait les subprimes qu'on ne connaissait pas, les dota-primes et autres avantages des hyènes de la finance dont nous n'étions nullement victimes. Elle était si folle de rage qu'on aurait pu croire qu'elle appelait à guillotiner les banquiers, à fusiller les traders, à taillader les mains des boursicoteurs et à y frotter du piment jaune, alors qu'elle ignorait de quoi il retournait. Mais nos auto-invités se fichaient des thématiques économiques. Tout à leurs sensations palatales, ils bouffaient en laissant maman déverser ses absurdités. Ils étaient si envoûtés par les mets que leurs yeux en perdaient leur mobilité. Ils s'empiffraient à vive allure, angoissés à l'idée de voir disparaître les aliments avant qu'ils ne soient rassasiés. Ils mélangeaient dans une même assiette du mbongo-tchobi, de la sauce gombo et du ndolé. Ils avalaient les victuailles presque sans les mâcher. « T'aurais un pépé-soupe de queue de bœuf par hasard ? demandait Unetelle à maman tout en se grattouillant le ventre de plaisir. J'ai une envie brusque de quelque chose de très pimenté… Peut-être que bientôt on va nous annoncer une maternité ? »

Ces mots obligeaient les regards à converger vers moi… « Par la grâce de Dieu ! » s'exclamait maman d'une voix satisfaite sans plus évoquer ma sœur Olivia. Elle serait morte que maman s'en serait souciée comme des dernières règles de ma grand-mère. J'observais les langues qui s'agitaient, les joues gonflées de nourriture, les dents qui mâchaient, les lèvres qui s'ouvraient, les nez que la gourmandise faisait palpiter, en un mot, le bas du visage où s'accumulaient ces organes sensoriels qui rapprochent tant l'homme de l'animal.

Ce dimanche-là, ce petit monde de gloutons encombrait le moindre centimètre

de notre maison. Ils boustifaillaient à ma future grossesse, trinquaient à ma bonne conception aux frais de M'am Dorota. Les odeurs de pieds de porc assaisonnés à l'ail et de la bière envahissaient les narines ; on avait du mal à respirer. La terre épuisée par le soleil expirait son trop-plein de chaleur en enveloppant les hommes d'une couverture moite. Le crépuscule n'était plus trop loin et les bienheureux croyants rentraient chez eux après une dure journée de prières. Ça ne bourdonnait plus, ça se taisait. Il émanait d'eux un étrange accablement mais leurs yeux scintillaient comme ceux des fumeurs de chanvre indien.

C'est alors que quelque chose froufrouta dans l'air. D'abord un son mineur comme les bruissements d'une vague lointaine, puis des mots distincts en s'enflant et en s'approchant : « À l'assassin ! À l'assassin ! » hurlaient des voix. C'était si extravagant que je n'en fus d'abord pas atteinte. Mais lorsque je vis les fidèles se ragaillardir, puis prendre la direction de notre avenue principale, je compris qu'un événement inhabituel venait de se produire. Je savais qu'il y avait là quelque délectable ignominie ou anecdote scandaleuse dont il convenait d'être témoin afin de se faire respecter dans l'assemblée des commères.

J'attachai un pagne autour de ma poitrine, enfilai mes tongs et me joignis au groupe des curieux, le cœur palpitant.

– Paraît qu'on a tué quelqu'un, dit un vieillard en suçotant ses gencives rougies par le cola.

– Pas quelqu'un, renchérit une vendeuse de cigarettes à l'unité, très énervée. Pas quelqu'un, mais l'envoyé spécial de Dieu qui n'est autre que notre bien-aimé prophète !

– Comment que le bon Dieu peut-Il permettre des choses pareilles ? demanda une autre. Où va le monde ?

Le monde s'en allait chez le prophète vivre le miracle de voir un homme de Dieu assassiné. C'était du déjà-vu en Judée où ils avaient crucifié Jésus, mais pas sous nos latitudes. Nous en étions retournés comme le manioc qu'on tamise ! C'était abject et excitant à la fois. Des chiens se mirent à aboyer. Des enfants au ventre ballonné pleurnichèrent tout en se barbouillant les joues de leur morve. Les premiers ivrognes de la nuit se répandirent en propos grossiers alors qu'il n'était que dans les dix-sept heures cinquante-cinq minutes. Des doudous extrêmement fauchées depuis qu'on avait brûlé le bordel d'Achao tentèrent d'offrir leurs services en promotion. Mais personne n'avait la tête à la gaudriole, à la tête-bêche et au je t'enfume jusqu'à te transporter au septième ciel. L'assassinat du prophète venait de chambouler les priorités. Les baiseurs étaient

inquiets. « T’as vu ma femme ? demandaient-ils aux prostituées. Elle n’est pas à la maison, tu comprends ? » C’était étonnant de voir ces types se préoccuper de leurs épouses qu’ils délaissaient d’habitude. C’était très étrange de lire l’angoisse sur le visage de ces messieurs qui, tout au long de leur vie de braconniers de foufounes, n’avaient été gentils avec les filles que lorsqu’ils ne les avaient pas encore baisées. « Si tu la vois, dis-lui que je la cherche. »

« Il faut vivre longtemps pour apprendre du comportement des hommes », disait souvent maman. Ma vie était encore courte et j’étais heureuse de constater ô combien l’âme humaine recelait de surprises.

Lorsque j’arrivai sur le lieu du crime, Jean et son apocalypse étaient certainement passés. Le corps de Doctaire gisait dans la cour, sans vie. Ses vêtements étaient déchirés. Sa tête ballant à droite démontrait qu’on lui avait brisé la nuque. Hommes et femmes munis de pieux l’entouraient.

– C’est Dieu qui l’a rappelé à Lui, disaient-ils. Son heure était arrivée.

Puis, en un accord implicite, à moins que ce ne soit le Christ qui leur ait donné ce conseil judicieux, ils jetèrent les bâtons avec lesquels ils l’avaient rossé jusqu’à ce que mort s’ensuive.

– Le pauvre ! s’exclamèrent mes concitoyens. C’est pas permis de mourir comme un chien lorsqu’on a rendu tant de services médicaux à sa communauté.

Ils étaient outrés et regrettaient déjà – mais c’était la faute à pas de chance. Doctaire était arrivé sur le lieu du crime en braillant des choses incompréhensibles et ils avaient cru que c’était lui le coupable. Finalement, sa mort était aussi naturelle qu’un coucher de soleil puisque personne n’avait projeté de le tuer. La vraie victime du véritable meurtrier se trouvait à l’intérieur en la personne très sainte du prophète.

Et voilà madame Abeng moulée dans un jean marron, ses cheveux blonds étincelant dans les derniers rayons du soleil, tout en dégoût.

– Quelle horreur, dit-elle en couvrant sa bouche de ses doigts. Va voir de tes propres yeux, Boréale !

Les escaliers n’étaient pas assez larges pour contenir le flot de curieux que l’odeur du sang attirait. J’étais aussi hyène que mes concitoyens. Je voulais me repaître de globules rouges en perdition, de plaquettes en décomposition, de ces protéines, ions en putréfaction. Je grimpai les marches, poussant les uns du coude, marchant sur quelques pieds, et comme chacun avait son visage des jours d’abattement, je n’en subis aucune remontrance. Mais quand je vis le cadavre du prophète, mes nerfs se tétanisèrent d’horreur.

La dépouille du prophète était obscène car aussi désarticulée qu’une poupée

de chiffon. Du sang coulait à flots de la trachée. Son œsophage ainsi que ses jugulaires béaient. Quelques mouches vertes s'étaient postées sur cette viande et y jouaient leur polyphonie. Je tombai en hébétude. J'avais des difficultés à admettre que ce corps était celui du prophète Paul qui, à Kassalafam, incarnait le Verbe de l'Évangile selon saint Jean.

– Mais où est donc la tête ? demanda une voix en me sortant de ma torpeur.

C'était monsieur Koumou, un retraité de la gendarmerie nationale qui n'avait jamais réussi à toucher sa pension parce qu'elle avait été bouffée par quelques fonctionnaires qui souffraient d'une faim sans fin. L'ex-gendarme bataillait ferme contre la misère et portait toujours ses uniformes de l'armée pour se donner une respectabilité.

– Quelle tête ? demandèrent mes concitoyens, ahuris

– La tête du mort, pardi ! dit l'ex-gendarme excédé. J'imagine que vous avez tous constaté comme moi que le mort n'a plus sa tête !

– Tu veux faire quoi avec son crâne ? demanda une vieille. Il est bien mort, non ?

– Ouais. Y a pas plus macchabée que ça ! Mais sans tête on ne peut pas établir avec certitude que c'est le prophète. Il faudrait également procéder à une enquête dans les normes pour retrouver le ou les coupables.

– Tu ne nous accuses tout de même pas de l'avoir tué ?! s'insurgea une femme. On l'aimait bien, nous.

– Vous n'êtes pas encore mis en examen, dit le gendarme. Mais presque…

– Nous ne sommes pas là, s'exclamèrent mes concitoyens. On n'a rien vu.

Les gens prirent leurs responsabilités et quittèrent la scène du crime précipitamment. Ce que voyant, les nouveaux arrivants n'osèrent plus s'approcher. Ils ne voulaient pas qu'on les associe aux meurtres, et à tout ce sang qui coulait. Ils n'avaient rien vu, rien entendu. D'ailleurs, pourquoi auraient-ils volé la tête d'un prophète ? Qu'est-ce qui certifiait qu'elle avait été volée ? Peut-être bien qu'elle avait décidé de disparaître ?

Dégoût et nausée m'étranglaient le cœur. Je sortis dans la rue vomir ma nourriture des deux derniers jours. La nuit était tombée. Les grillons s'adonnaient à leur sérénade. Une fine pluie batelait le sol. Je vis le corps de Doctaire enveloppé dans une vieille couverture militaire. Et hop, on le jetait dans un pousse-pousse hop, on l'emportait à la morgue. Des gens qui avaient joui de ses mémorables services médicaux formèrent un cortège et entonnèrent :

Faut-il nous quitter sans espoir,

Sans espoir de retour ?
Faut-il nous quitter sans espoir
De nous revoir un jour ?

Ce n’est qu’un au revoir, mes frères,
Ce n’est qu’un au revoir. (…)
Oui nous nous reverrons, mes frères,
Ce n’est qu’un au revoir !

C’était si émouvant que deux larmes perlèrent au bord de mes yeux. Sur le chemin qui me ramenait à la maison, je pensai à mon pays avec sa terre rouge si chaleureuse, son sous-sol si nourricier, son peuple sourieur, ses arbres qui fournissaient en abondance des gros fruits, ses fleuves débordant de crevettes et de gigantesques poissons, toutes ces belles choses dont la nature nous avait cadeautés mais qui masquaient une terrible violence. Je fus prise d’une panique irrépressible.

À la maison maman était tout en jouissance et réjouissance. Je m’étonnai que la mort du prophète lui procure une telle joie. Certes, l’extrême pureté du prophète lui avait fait commettre quelques actes impardonnables. On ne pouvait impunément brûler le bordel de madame Achao, compromettant ainsi l’avenir professionnel de dizaines de femmes sans risquer une catastrophe ; on ne saurait couchailler avec les filles du quartier sans s’attirer quelques foudres et on n’avait pas le droit de devenir si riche avec l’argent des fidèles sans exciter un brin de jalousie. Mais ces actions répréhensibles ne justifiaient pas à mes yeux qu’on exprimât son bonheur avec une telle insolence.

– Qu’as-tu, maman ? Qu’est-ce qui te rend si heureuse ?

– Je me demandais si tu avais hérité cette chance de ton père.

– Pourquoi ? Il a gagné au Loto ?

– Quelqu’un m’a dit qu’il t’avait vue vomir tout à l’heure, fit-elle malicieusement.

– Et alors ?

– T’es enceinte, ma fille ! Félicitations !

10

J’étais enceinte et je vivais une grossesse collective dont l’écho sonnait de case en case comme un flipper dément : « Boréale attend un bébé d’un riche monsieur ! Quel pied, quelle chance ! » Cette nouvelle enhardissait nos laveuses de cadavres, stimulait nos vendeuses de beignets qui s’acharnaient à casser les dents à la misère. « Même le malheur finit par se fatiguer », lâchaient-elles en battant fortement la farine. Elles ajoutaient de la levure, puis s’exclamaient : « Il suffit de lutter ! » Elle galvanisait les éplucheuses de manioc, encourageait les doudous en mettant un peu de baume sur leurs échecs. « Si Boréale s’en est sortie, pourquoi pas moi ? faisaient-elles en mordillant leurs lèvres. Tout finit par arriver à qui sait attendre ! » Elle poussait les petites délinquantes à tenter d’organiser leur survie : « Vaut mieux se trouver un type CFA que de traîner, dis ! » Elle auréolait le crâne de maman et permettait à M’am Dorota de vivre par procuration les nausées matinales, le corps qui enfle, les seins qui gonflent, le ventre qui s’arrondit, nous étions enceintes, n’est-ce pas ? Inquiétudes et joies virevoltaient autour de cet embryon qui me suçait le sang, aspirait ma vitamine D, bouffait mes anticorps ainsi que tous les nutriments pour croître avec la vigueur d’un baobab et la résistance de la chienlit.

M’am Dorota veillait à son bon développement. Elle gaspillait des tonnes d’argent pour me nourrir tandis que la famille m’inondait de conseils, d’instructions et de superstitions sorties droit de notre culture ancestrale : « Une femme enceinte ne dort pas avec ses jambes repliées, Boréale, au risque que l’enfant naisse pied-bot ! » Maman acquiesçait, M’am Dorota soupirait tant elle n’avait plus de mots pour exprimer son angoisse pour l’avenir. « Il t’est interdit de manger du singe afin d’éviter toute ressemblance. » Et M’am Dorota chantonnait : « Il y a un temps pour tout mon Dieu ! Un temps pour les larmes, un temps pour le rire ! Jésus, le temps est venu de recueillir mon bonheur ! » Peut-être croyait-elle endiguer ainsi le mauvais œil ? Cette agitation m’épuisait. Je n’en pouvais plus de cette surexcitation. Je m’empiffrais, dormais pour me réveiller, manger et somnoler encore. « Le bébé sera gros, susurrait M’am Dorota en faisant froufrouter ses larges robes de fin de grossesse. Il sera joufflu et en bonne santé ! »

Pour la santé du bébé justement, M'am Dorota s'amenait avec monsieur Andaman, un gynécologue-obstétricien qui ne se déplaçait qu'avec un gros portable. « Échographies au rabais ! criait-il. Cinq mille francs la séance ! » Et pour foutre la trouille à mes concitoyens et les obliger à échographier leurs femmes, il ajoutait : « Mesdames et messieurs, n'attendez plus que la vie vous réserve des mauvaises surprises ! Pour cinq mille malheureux francs, garantissez le bien-être de bébé. »

Monsieur Andaman était aussi petit qu'il était malin, aussi mince qu'un filet et, comme ce dernier, il nous emmaillotait dans ses rets. M'am Dorota s'était octroyé ses services à raison d'une séance hebdomadaire pour bien suivre l'évolution de son enfant. Monsieur Andaman m'allongeait sur le lit. Sa figure noisette s'illuminait d'un extraordinaire sourire lorsqu'il passait son appareil sur mon ventre.

– Humm, disait-il mystérieusement… Très bien…

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, s'écrasaient sur le mien, de quoi vomir, mais je m'abstenais pour mon bien. Ses yeux emplis d'énigmes scientifiques roulaient dans leurs orbites. Chacun retenait son souffle tandis que le savant nous montrait le fœtus.

– Vous voyez, nous expliquait-il. Là c'est la tête, là ses jambes, là encore…

On n'y voyait que dalle. L'écran grésillait devant nos yeux comme celui d'une télévision en panne. Mais tout le monde faisait semblant d'avoir vu quelque chose.

– Oh oui ! s'exclamait M'am Dorota. Je le vois comme en plein jour. Qu'est-ce qu'il est beau !

L'enfant changeait de sexe en fonction des humeurs de l'échographe, à moins qu'il ne permute selon la position des astres, des étoiles dans le ciel.

– C'est un garçon, je vous dis, exultait monsieur Andaman. Regardez, ça c'est son pénis, là les bourses.

Il appuyait ses affirmations avec moult explications scientifiques auxquelles nous ne comprenions rien, ce qui ne l'empêchait nullement de changer de version quelques jours plus tard, avec force conviction :

– C'est une fille, je vous assure ! Regardez vous-même ! Là c'est…

M'am Dorota n'abritait aucune suspicion à son égard. Elle acquiesçait d'avance à ces incongruités. Elle le payait très chèrement et le traitait avec un dévouement d'endettée face à un bienfaiteur. Elle lui servait les meilleurs morceaux de viande, du gin tonic et des Johnnie Walker dont il raffolait.

– Ah, quand on voit comment il est déjà malin ce môme, sûr qu'il va nous

donner du fil à retordre, disait-elle.

– Je ne vous le fais pas dire, madame, rétorquait l'échographe en bouffant tout ce qu'elle présentait. Je ne vous le fais pas dire. Il faut prendre ses précautions.

La famille de maman riait exagérément à ces réflexions qui évoquaient le conflit parents-enfant, et c'était finalement cocasse.

M'am Dorota se jeta dans l'achat compulsif de layette pour parer à toute éventualité. De la bleue pour le garçon, de la rose pour la fille, des layettes en doublon pour jumeaux. Elle gaspillait son fric en milliers et en millions de CFA, à la fois agitée et désordonnée. Elle voulait que le sablier du temps s'égrène au rythme de celui de toutes les mères, avec des cris de bébé dans la nuit parce qu'il avait mal au ventre, parce que des dents de lait, parce que des fièvres inexpliquées, mais aussi des réveille-matin pressés, un tempo de famille. Ce bonheur pour Dorota n'avait pas de prix.

Je ne faisais rien de mes journées car M'am Dorota m'avait incitée à prendre dès le premier mois un congé de maternité, à charge pour elle de me cadeauter mon salaire. Madame Sylvie s'était désolée lorsqu'elle avait reçu ma lettre de démission.

« Tu es sûre, Boréale ? m'avait-elle demandé en tournoyant sa bague de fiançailles offerte par Ousmane. Perdre son emploi par les temps qui courent…

– Gardez votre salive, conseilla Mina à Madame en me regardant avec mépris. Boréale sait sur quoi elle compte. Qui vivra dira.

– Très bien, dit Sylvie. Je te garde ton poste pendant un an au cas où… »

J'avais quitté mon emploi et me sentais seule, à me souvenir du temps d'autrefois quand j'étais libre de chanter avec pour seul auditoire Homotype, qu'il me prenait dans ses bras chauds, me couvrait de baisers si savoureux que j'en frémissais. Ou lorsque j'étais libre de gaspiller des heures à bavarder avec des inconnus qui m'invitaient quelquefois à dîner dans des endroits où des nègres frigorifiés portaient des costumes qui épousaient parfaitement leur dos, si différent de celui flasque qu'Oukeng me présentait deux minutes avant de s'écrouler et de laisser échapper des ronflements.

Le mari de M'am Dorota s'en venait me fertiliser une fois par semaine selon nos préceptes médicaux qui stipulent que c'est une nécessité pour élargir la voie basse de la femme, facilitant ainsi l'accouchement. Il sortait de son véhicule, regardait à gauche, puis à droite. Un dégoût terrible marquait son visage en forme de prune séchée : « Oh, Seigneur, que de poussière ! » Les jeunes Kassalafamiens se battaient pour porter le patron sur leur dos afin de préserver ses chaussures de roi nègre de toute salissure. « C'est moi patron, ton porteur

habituel », criaient-ils, les yeux brillant d'avidité. Ils se bousculaient autour de lui, s'engueulaient : « C'est à moi ! Je vais pas te laisser voler mon commerce ! » Ils s'empoignaient, prêts à de mémorables raclées pour gagner du fric et pouvoir vivre à la mode d'un Occident mythique dont peu à peu on voyait la triste réalité. Oukeng, en grand dignitaire de notre République, mettait de l'ordre au milieu de cette plèbe :

– Chers et tendres enfants, chacun de vous est mon client !

Oh ! hisse, on le jetait sur le dos à califourchon et au pas de course un-deux ! Les jeunes Kassalafamiens se lançaient des ordres d'une voix tonitruante : « Vas-y mollo, gars ! » On faisait voler le prestidigitateur capable, en un clin d'œil, de faire s'envoler la misère en alignant des liasses de billets de banque. On le déposait doucement au milieu du salon sous les applaudissements du public. Il les remerciait avec des pièces de cinq cents francs CFA, cette monnaie de singe héritée de la France.

M'am Dorota l'encourageait à me rejoindre dans ma chambre. Mais auparavant, le couple récitait l'Ecclésiaste sous le regard ému de mes oncles et tantes. On clamait « Alléluia, amen ! » pour ponctuer leur incantation. On regardait le sol, un peu gêné. On toussait aussi quand il se dirigeait vers ma couche. Il me comblait de roses à longue tige, me couvrait de compliments à faire pâmer une vierge.

Alors qu'un soir il caressait délicatement mes hanches, des mots que je ne contrôlais pas jaillirent de mes lèvres :

– Quel est ton problème, Oukeng ? Je peux tout entendre, tu sais ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda le vieillard en levant ses gros sourcils.

– Un homme qui est aussi gentil avec une femme attend quelque chose. C'est pas seulement pour le bébé que t'es si bon avec moi, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu veux au juste ?

Le vieillard tressaillit et détourna ses yeux. J'eus l'impression que la voûte du ciel me tombait sur la tête lorsqu'il répondit :

– Le bébé a son importance, mais…

– Tu veux que je t'aime, c'est ça ?

– Ça serait mieux pour l'enfant, tu ne penses pas ?

Sa question resta béante et il se rassura en chantant *Les histoires d'amour finissent mal en général*. Puis il éclata de rire. Ou de tristesse, avant d'ajouter en m'embrassant à la naissance du cou :

– Je prends le risque de t'aimer. Je t'aime, Boréale.

Je demeurai quelques secondes sans bouger. Il me fallut passer deux fois mes mains dans ma tignasse pour comprendre que mon oncle était tombé dans les abysses émotionnels et qu'il avait pour ce qui lui restait de vie l'exclusive ambition de satisfaire mes caprices. Il était si aveuglé par ses sentiments qu'il se fichait que cette passion foute en l'air notre si belle cohésion familiale.

M'am Dorota ne s'apercevait pas du glissement de terrain annonciateur d'un séisme domestique. Elle vivait son conte de fées : ils s'étaient mariés et auraient beaucoup d'enfants. Mais la vie n'est pas une légende qu'on raconte aux enfants. Elle n'a pas de finissement. Elle est une usure, une érosion permanente, comme ces rivières qui broient les pierres, les polissent jusqu'à les rendre aussi lisses qu'un galet. La vie est une traversée d'embûches, une odyssée cruelle avec des traquenards, des chausse-trapes, des guet-apens, et on doit être malin pour survivre… De toute façon, elle s'achève dans un cercueil.

Pour le cercueil justement, on avait enterré Doctaire à la vite-fait que les vers te bouffent. Ses actions aussi nobles et généreuses eussent-elles été n'avaient pas cette dimension mystérieuse dont nous raffolions et qui l'aurait enraciné dans notre imaginaire. Elles étaient précaires, aussi fragiles que nos cases en argile que nous bâtissions et que les pluies emportaient. On n'accorda pas à son âme plus de temps que nécessaire. Une semaine après sa mort, Kassalafam expédia la veillée durant laquelle on se saoula, s'injuria sans pour autant abîmer l'ambiance de recueillement. On l'enterra en versant des torrents de larmes provoqués par des discours qui embellissaient son destin, attisant ainsi notre pitié et c'était bien.

Mais les funérailles du prophète Paul, maman !!!! Depuis que la négrerie avait découvert le frigidaire, maman ! Le congélateur, maman !!!! Comme si les Blancs l'avaient inventé pour la conservation des cadavres. On gardait les corps des mois voire des années entières afin d'économiser et de transformer la douleur en un feu d'artifice si éblouissant que les envieux en bavaient de jalousie. Chacun voulait s'offrir des obsèques dignes d'un seigneur. Et si vous passiez par notre quartier, vous y rencontreriez des visages pleurnichards. « Je suis en deuil, frère ! Papa est à la morgue depuis deux ans », achevaient-ils en versant deux larmes de circonstance. La concurrence était rude. On s'achetait le cercueil le plus clinquant. On vêtait les morts en personnages de contes de fées. C'étaient des Blanche-Neige somptueusement parées qui attendaient le baiser du prince pour se réveiller, des Roi Arthur qui s'envolaient à la conquête d'autres royaumes. On offrait les mets les plus succulents au voisinage qui s'en venait chanter-prier « Hosanna au plus haut des cieux, voilà celui qui vient au nom du Seigneur ». Et la victoire des gagnants se vérifiait aux cancans du lendemain :

« T’as vu comment sa fille était habillée ? Mieux qu’une mariée ! » Ou encore : « T’as vu le corps de sa mère ? Aussi frais que le cul d’un bébé Candia. » Ces mots procuraient à l’heureux vainqueur de cette macabre compétition l’impression de maîtriser l’Atlantique et de défier le ciel. Les endeuillés se pavanaient. Ils remportaient leur Palme d’or de la réussite sociale, leur Légion d’honneur du mérite familial. Ils se fichaient de voir leurs macchabées si surgelés qu’ils dégouttaient tant et plus quand on les décongelait. À Kassalafam, les morts ne puaient pas, ils mouillaient leur costume noir et c’était terrible de voir ces visages verdâtres à force de réfrigération.

Les funérailles du prophète furent d’un modèle spécial, un modèle à enflammer les cervelles. Des funérailles Rolls Royce ! Des obsèques Lamborghini ! Pendant deux cent quatre-vingt-dix jours, on ne fit que cela : se réunir chez lui pour pleurer, prier pour retrouver sa tête et boustifailler. C’était une orgie grandeur nature. L’alcool coulait à flots ; la nourriture y était si gargantuesque que les chiens pelés montaient la garde devant la concession pour s’emplir la panse. Le vin sonnait les cerveaux, les hommes pleuraient plus que nécessaire et s’engueulaient beaucoup. L’enquête piétinait et notre ex-gendarme frimait plus que de coutume : « Les éléments en notre possession nous incitent à penser que… » Ou encore : « Les profilers du service criminel ont constaté que… »

Il devenait évident que les investigations faisaient du surplace. On commençait à raconter les histoires les plus saugrenues sur le meurtre. On déclarait que le prophète avait été victime de sorciers qui avaient emporté son crâne pour en happer la moelle, que le prophète s’était coupé la tête pour la déposer sur un corps plus jeune afin de continuer sa mission christique. Certains rapportèrent qu’il leur était apparu dans une vision auréolée de lumière divine, ce qui signifiait que son chef avait effectivement ascensionné. Entre ascension, suicide, sorcellerie, on ne savait plus vers quel démon se tourner. Mais quand on raconta que c’était l’œuvre du gouvernement qui pratiquait l’ésotérisme et l’occultisme, madame Foning se crut obligée de monter au créneau. Elle se pointa à la télévision nationale et s’exprima en ces termes :

– Compatriotes, concitoyens, enfants chéris de la patrie (trois points de suspension), d’ignobles calomnies soigneusement préparées par des ennemis de notre si belle nation circulent dans notre pays (inspiration-expiration). Ils veulent jeter le discrédit sur l’ensemble de son personnel politique (point d’exclamation et un doigt vers le ciel). Nous prenons l’engagement d’attraper ces voyous et de les juger sévèrement eu égard aux lois de justice républicaine qui régissent notre

pays (poing martelant l'air, puis ré-inspiration-expiration). Que Dieu vous bénisse (mains croisées en prière. Gentil sourire. Rideau).

Mon ventre grossissait au milieu de ces rumeurs folles, sur cette terre étrange où le soleil liquéfiait le bitume et se couchait sans crier gare, où les pluies s'amenaient sans qu'on les ait convoquées, où les esprits des humains pouvaient faire corps avec celui de leur animal totem, où les arbres abritaient l'âme des morts. J'étais bien au milieu de ces incongruités malgré quelques lourdeurs et des douleurs. Je me sentais comme à l'abri des agitations. De temps à autre, Homotype, dont le cœur n'arrivait pas à oublier les plaisirs qu'il m'avait arrachés, s'en venait en chanson, en mélopée, en romance et en ballade pour faire dévier mon destin. Quelquefois, il s'approchait si près de notre case que j'entendais sa voix aux intonations sensuelles déchirer mon sommeil :

Turn your lights down low
And pull your window curtain,
Oh let the moon come shining
Into our life again
Saying ooh, it's been a long, long time
I got this message for you girl…

Il s'appropriait Lauryn Hill, lyrique et doux. Il chantait Brel, tantôt triste et désespéré, tantôt moqueur mais toujours aussi désespéré. Il chantait Mike Brant avec sensiblerie, mais à bien l'écouter, on pouvait déceler dans sa voix les remords d'une étoile ou les soupirs d'une mouche. Sa guitare grinçait dans la nuit, maltraitant mon désir de sérieux et d'abstinence. Il faisait chatoyer sous mes paupières des paysages érotiques qui m'étaient interdits jusqu'à nouvel ordre. Je me souvenais de nos étreintes, de comment je m'abandonnais à lui quand je croyais qu'il m'épouserait avec certificat de mariage à l'appui, mais il avait tout gâché avec sa queue incontrôlée qui pénétrait partout, crottait dans chaque trou, avant de revenir vers moi. Je bougonnais face à cette imprudence mais ses chansons filaient à maman d'incompressibles toux et des poussées d'insomnie. Elle s'en allait par grandes envolées d'engueulades à l'égard de l'impudent. « Salopard ! hurlait-elle en bondissant de son lit. Vaurien ! Vas-y que je t'attrape ! » Son pagne s'écroulait dans sa colère. Homotype riait, faisait sa roue de paon jusqu'au jour où maman sans un mot sortit avec une casserole d'eau chaude et l'ébouillanta. « Merde ! » hurla-t-il. Il s'enfuit en poussant des miaulements de chat.

Nous étions à la saison des mangues et leur odeur sucrée flottait dans l'air, vertes ou mûres, en floraison ou pourries. Elle envahissait les moindres recoins. Elle prenait nos narines dès l'aube. Elle était si intense qu'elle recouvrait les effluves du manioc dont on se délectait. Il me suffisait de lever le nez pour saisir tous les parfums, l'arôme du soleil, les remugles des vivants et ceux des morts-vivants.

Il devait être dans les seize heures et le soleil donnait obliquement sur notre véranda. Maman tissait ensemble des gousses d'ail et, assise tout à côté d'elle sur un banc, je contemplais les mouvements de ses doigts lorsqu'une contraction me poignarda. Je retins mon souffle, mais au fil des minutes, les douleurs se firent plus rapprochées et si intenses qu'elles m'arrachèrent un cri. En vieille rombière, maman sut que j'allais accoucher.

Le temps d'un cillement, toute la famille était là. Des hommes chuchotaient en me regardant en bisque-en-coin, les femmes échangeaient des chuchotis entre elles. Toute la parole était devenue obscure car il fallait la décrypter sur l'expression des visages. Ils étaient inquiets : « Qui sait ? Elle peut mourir en couches, non ? »

On héla un taxi. On lui proposa une fortune pour qu'il accepte d'esquinter son tuyau d'échappement et de venir me chercher à quelques encablures de notre domicile. On m'aida à grimper dans l'automobile.

Un ronflement d'hippopotame montait le long des rues. Des voitures klaxonnaient dans les embouteillages. Maman était très contrariée et ne cessait de lancer au taximan : « Dépêchez-vous ! » Les employés s'empressaient de rentrer chez eux, heureux de s'éloigner des hangars et entrepôts où se concentrait la puissance des multinationales qui les pressuraient et les exploitaient. « J'ai pas des ailes, madame, disait le taximan. Si vous n'êtes pas contente, prenez-en un autre. » J'avais mal et tentais de penser à autre chose. J'observais à travers la vitre ces travailleurs. Ça se voyait à leur visage et à leur démarche molle qu'ils étaient épuisés. Même les mains des enfants qui mendiaient pour le compte des imams quémandaient le repos.

Qu'une femme vous raconte dans le détail son accouchement est un mensonge, un vrai canular, une fumisterie destinée à mystifier le monde, si ce n'est point pour s'épater soi-même. Je me souviens vaguement d'être arrivée à l'hôpital, qu'on me soutenait. J'entendais clamer des Je vous salue Marie et des Notre Père. Mais peut-être entendis-je également la voix de M'am Dorota et d'Oukeng déclamer leur Ecclésiaste : « Il y a un temps pour tout… » Je pensais qu'il était grand temps que cesse ma souffrance. C'était une douleur plus

profonde qu’une otite et plus lancinante que deux rages de dents.

– Rien de nouveau sous le soleil, ne cessait de dire maman en guise d’encouragement. Des millions de femmes sont passées par là avant toi, Boréale ! Allez, on avance !

Je voyais çà et là des blouses blanches se déplacer tels des fantômes dans la semi-obscurité. Les médecins passaient sans m’accorder un regard.

Puis on m’installa sur une table métallique et une sage-femme au front couvert de cheveux arriva en grandes enjambées en pestant :

– Ils ne peuvent pas nous fiche la paix. C’est quand on veut se reposer qu’ils viennent nous emmerder.

Je l’avais obligée à interrompre son repas composé d’une dorade grillée agrémentée d’oignons et de piments verts coupés en fines lamelles. Sa colère eut un effet multiplicateur sur ma douleur. Je hurlai de plus belle. Elle ne trouva pas d’autre moyen de me calmer que de me balancer une gifle retentissante.

– Écarte, écarte, m’ordonna-t-elle sans ambages en se saisissant de mes genoux qu’elle disjoignit. Pousse !

Des hiboux lancèrent des cris lugubres dans la nuit ; des crapauds coassèrent et un chien aboya au lointain. La matrone frappait violemment mes cuisses.

– Pousse, je te dis de pousser ! Tu veux tuer le bébé ou quoi ?

J’étais épuisée, à bout de souffle. Je poussai donc. Je dus m’évanouir car, lorsque j’ouvris les yeux, j’étais installée dans une jolie chambre rose entourée de bouquets de fleurs. La voix de M’am Dorota murmurant une berceuse me ramena à la réalité :

Mâ folo mwane ma yekele
Mâ folo mwane oyéyéé, oyéyéé ohooo !
We mene Biloa ngâ Tangana Tchama
Biloa a ne beloa a dâ mitêt mitêt
Bâ ba kok kwan, bâ ba kok owono
Bâ ba ke bak kok maâ, Kok bongo
Oyéwéo, oyéwéo huummmm !

La chambre flottait dans un bel esprit de convivialité. Tout debout à côté du lit, maman donnait la réplique à sa sœur d’une voix chaude et envoûtante. Le crâne d’Oukeng brillait sous la lumière.

– Il me ressemble, ne cessait-il de dire. Cet enfant est vraiment mon sosie craché.

Mes oncles et tantes entraient à tour de rôle dans la chambre pour souhaiter la bienvenue au bébé.

– Qu'il est beau ! s'exclamaient-ils. Qu'il est clair de peau ! ajoutaient-ils en échangeant des regards roublards.

Puis ils essuyaient leur bouche et s'éclipsaient.

– Je peux le voir ? demandai-je à M'am Dorota.

– Bien sûr, bien sûr, s'empressa M'am Dorota. C'est Christ son nom.

Mon sang se retira de mon visage, mais être noir a son avantage et personne ne le remarqua. Mes lèvres tremblèrent légèrement ; le rythme de mon cœur s'accéléra. Christ était un miracle, un de ces enfants prodiges qui s'évertuent à ne jamais prendre la couleur locale. Ses joues étaient rondes, ses yeux en amande. Ses cheveux étaient très noirs et très lisses. Ses lèvres ourlées et roses vous donnaient envie de les croquer, mais Seigneur, était-ce possible…

Agatha, ne me mens pas
Ce n'est pas mon fils
Tu le sais bien
Ce n'est pas mon fils
On le voit bien
Ce n'est pas mon fils
Même si c'est le tien. (…)

Mais comment peux-tu venir me raconter n'importe quoi, Agatha ?
Tu es noire des pieds à la tête, comme moi,
Alors comment as-tu pu mettre au monde un enfant blanc,
Et qui soit de moi ?
Ha ha ha ha ha…

Et voilà Homotype qui faisait son entrée en star de music-hall, aussi chatoyant qu'un bougainvillier, tout en ondulations de locks. Il jubilait en découvrant l'immensité de ma honte. Il s'extasiait en répandant cette vilenie que je porterais dorénavant sur mon visage. Il se régalait de ce déshonneur maternel, s'en pourléchait les babines. J'étais Agatha Moudio, la femme infidèle chantée par Francis Bebey. J'étais l'héroïne d'une chanson dans laquelle le mari, seigneur au grand cœur, se moquait des fourberies de son épouse. Je venais d'être marquée, estampillée par cette naissance à la fois mythique et apocalyptique. Pourquoi les hommes ne portent-ils pas les traces de leurs escobarderies et de leurs

tartuferies ? me demandai-je. Que d'injustice, mon Dieu ! Que d'iniquité ! Alors, je décidai de pleurer un bon coup pour couvrir mon déshonneur. Ou pour demander pitié. Ou tout simplement par peur de l'avenir.

– Qu'est-ce que ces manières de macaques ? demanda Oukeng, furieux. Qu'est-ce que cette musique malsaine aux oreilles de mon fils ?

– Ton fils ? ricana Homotype. T'as pas vu qu'il est blanc ? Ha, ha, ha !

Les hommes se firent face comme deux taureaux dans une savane brûlée, prêts à s'encorner. Ils aboyèrent, beuglèrent tant qu'à la fin on ne sut plus les raisons de leur hostilité. Il en a toujours été ainsi des hommes, se faire mal pour se faire mal, puis oublier jusqu'au pourquoi.

On chassa Homotype après l'avoir couvert d'injures, mais trop tard, je vivais déjà dans la terreur du futur. Je pleurais en serrant mon fils dans mes bras. Je sanglotais car je savais que je marcherais dorénavant sur des tessons de bouteille que mes compatriotes planteraient inexorablement sur ma route : « Boréale a donné naissance à un bâtard blanc. » Je sanglotais sur ces mines antipersonnel de calomnie et de mépris sur lesquelles je ne pourrais qu'exploser. Plus mes larmes coulaient, plus je tombais dans un gouffre. Maman couvrit mes épaules de ses bras : « C'est la vie, ma fille. Elle décoiffe, arrache, troue la peau. Mais elle est belle. » Je ne l'entendais pas. Je ne sentais pas son secours. J'avais l'impression que la voûte du ciel s'était écroulée. Je hurlais comme une louve-garou terrorisée de ne pas retrouver sa peau humaine au lever du soleil. Mais quand M'am Dorota s'approcha pour se saisir du bébé, un instinct venu des tréfonds de l'ordre créateur me dicta ma conduite.

– Non, dis-je en la repoussant violemment. Si je l'ai mis au monde, cela signifie que je peux m'en occuper toute seule.

– Ça veut dire quoi ça ? demanda M'am Dorota, inquiète. Tu as entendu ce que vient de dire Boréale ? demanda-t-elle angoissée en prenant maman à témoin. Elle veut confisquer notre fils.

– C'est rien…, dit maman. Juste les hormones qui la dérangent.

– Ça s'appelle blues post-natal, dit Oukeng en volant à mon secours. Faut lui laisser le temps de s'habituer.

Ces mots firent l'effet pour lequel ils avaient été conçus. Ils tranquillisèrent M'am Dorota qui retomba dans une de ces conversations habituelles, de celles qu'on tient sur les accouchées primipares et leurs envies bizarres dont on rira plus tard avec elles, et qui appartiennent à la légende que chaque naissance enfante.

11

Étais-je folle à lier ? une calebasse fêlée doublée d'une calculatrice ? Les jours s'enchevêtraient les uns aux autres et mon blues post-natal ne passait pas. Les nuits me trouvaient endormie, un mamelon pendu aux lèvres de Christ. Je le tenais fermement comme une chatte son chaton. Je ne voulais pas qu'on le touche. Je lui donnais son bain ; je le purgeais lorsqu'il avait mal au ventre. Je lui chantais des berceuses d'antan, lorsque les Africains poussés par l'ivresse de leur indépendance croyaient qu'ils briseraient la pauvreté, condamneraient la corruption, lamineraient la honte, cette honte amère que les dirigeants noirs trimbalaient dans les FMI, les Onu, les OMC à mendier une aide à l'odeur de l'agonie.

Christ était ma joie, ma déchéance, et je l'aimais. Christ était ma roue de lumière. Les jours qui passaient tissaient entre nous une qualité d'amour sans nom. Je vivais ma passion selon le Christ et que je cuise dans la marmite de Belzébuth si mon cœur ne partait pas en vrille dès qu'il pleurait. « Qu'a donc Gueule d'amour ? » lui demandais-je en l'embrassant. Nous étions comme un seul corps, un seul cerveau, un ton-mon-pied-mon pied à faire pâlir de jalousie Roméo et Juliette. L'idée de devoir confier mon Christ à M'am Dorota me tuait littéralement. Je préférerais manger des cailloux que de l'abandonner. J'étais devenue une excroissance émotionnelle, une tumeur affective, une saillie passionnelle. C'était mon sang, la chair de ma chair, le fruit de mes entrailles, tous ces mots qu'aimaient à prononcer les gens simples. Maman m'observait de biais et essayait par petites touches de me ramener dans le droit chemin, les orteils bien enfoncés dans la réalité.

– C'est pas ton enfant, disait-elle. Si tu t'attaches à lui, ça risque de poser des problèmes.

Elle me l'arrachait des bras, le faisait sauter sur ses genoux. Christ gazouillait comme pour se moquer de cette triste sagesse.

– La promesse est une dette, Boréale ; tu as donné ta parole à ta tante.

Ces propos m'agaçaient parce qu'ils énonçaient une vérité aussi visible que le soleil : Christ selon le contrat était la propriété de M'am Dorota. Et si je n'en respectais pas les termes, Dieu seul savait les horreurs qu'elle allait me faire

subir. J’avais accepté de prendre des engagements sans en avoir mesuré les conséquences. Ce que je m’apprêtais à faire était une escroquerie, mais ce n’était pas prémédité. Il y a des crimes qu’on commet à l’insu de son plein gré, monsieur le Juge, et l’amour d’une mère pour son fils est de ceux-là. J’écoutais maman en regardant les jeunes filles déambuler. Des souvenirs d’enfance me remontaient par flots. J’avais sept ans. Je savais déjà que j’étais un encombrement pour maman. Elle ne s’inquiétait jamais de savoir où j’étais, ce que je faisais, tant elle se préoccupait de son aînée. La maison vivait au rythme de l’amélioration de la beauté d’Olivia. Maman tressait ses cheveux, feuilletait des catalogues pour trouver les plus jolis modèles qu’elle ferait coudre. J’étais triste et m’occupais comme je pouvais. Quand il n’y avait pas école, j’allais jusqu’au terrain vague qui longeait la forêt où plus tard je ferais la connaissance d’Homotype. Je grimpais aux arbres, escaladais les branches, repérais les nids d’oiseaux. J’attrapais les oisillons que j’éventrais d’un coup de rasoir en riant. Quand j’en avais assez de jouer au meurtrier, je me réfugiais dans la petite cabane que j’avais construite avec des branches de palmier. Je jouais avec des poupées que je fabriquais avec des herbes jusqu’à ce que s’élève le chant des oiseaux qui annonçait le crépuscule. Je m’endormais avec de petites frayeurs qui s’envolaient au réveil. J’aurais aimé revenir à cette période d’insouciance où le malheur ne durait pas, où la nature, grande pourvoyeuse d’émerveillements, me protégeait de l’injustice.

M’am Dorota arrivait chaque jour un peu plus élégante pour réclamer son dû. Elle ne s’habillait plus que de Marcel Griffon ou d’indigos spécialement conçus à sa mesure dans les ateliers de Bamako. Les poules caquetaient sur son passage, grattaient le sol comme si ses talons semaient des grains de maïs. Même les prières du nouveau prophète Paul II montaient crescendo, entourant son arrivée d’un grand mystère. Elle ramenait de somptueux cadeaux pour « son fils » et de la nourriture pour corrompre les esprits. « Les bons comptes font les bons amis, disait-elle. Je ne dois plus rien à personne. » Elle savait que l’argent est le poumon de la vie, le rein de l’humanité, la colonne vertébrale du monde, qu’elle nous asphyxierait à force. Mais lorsqu’elle prenait Christ dans ses bras, l’enfant poussait des cris de sauve-qui-peut. « Mais qu’est-ce qu’il a mon bébé ? » demandait-elle. Le bébé hurlait plus fort. Elle se décarcassait pourtant pour le séduire. On eût dit un homme qui essayait de plaire désespérément à une femme qui ne l’aimait pas. N’empêche qu’à chaque fois, elle demandait quand elle pourrait l’emmener de l’autre côté de la ville, là où on se nourrit d’aliments riches en vitamines et extraits de protides pixellisés, là où on éduque les enfants

dans des chambres lumineuses construites par les colons.

– Bientôt, bientôt, rétorquait maman d'une étrange façon. Il a encore besoin de téter.

– Boréale n'a qu'à venir vivre avec nous, proférait-elle en me regardant avec méfiance.

Au fil du temps, je sentis l'esprit de maman habiter une curieuse parenthèse. Ça se voyait que la lutte en elle était féroce, que Christ l'avait entraînée magiquement à goûter à petites lampées les joies d'être grand-mère et que ce bonheur la poussait peu à peu à ne pas respecter ses engagements. Elle biaisait, obliquait sans en avoir l'air.

– Toi aussi Dorota, disait maman. Arrête de fatiguer les gens avec ton enfant. L'enfant, c'est l'enfant de tout le monde.

– Je veux qu'il grandisse dans un environnement digne de lui, rétorquait M'am Dorota. C'est pas un endroit, ça, pour un gamin, ajoutait-elle avec dédain en regardant de gros cafards disparaître sous les meubles.

– T'inquiète pas, faisait maman. Christ est assez intelligent pour savoir où se trouve la route du bonheur. Certaine qu'il finira chez toi.

Je me bouchais les oreilles pour ne pas participer à cette entourloupe grandeur nature. Je prenais Christ dans mes bras, sortais dans la cour. Au milieu des moustiques zinzinant et des grenouilles coassantes, je lui chantais des berceuses, songeant que Kassalafam avait beau être un enfer, qu'on avait beau y fabriquer la prostitution à gogo, l'alcoolisme à tire-larigot, le brigandage en tas, l'arnaque en bandes et des foireux bons plans en masse, il faisait bon y grandir entouré d'amour.

Cette nuit-là, M'am Dorota avait apporté des mets succulents pour nous amadouer ou tout simplement pour s'illusionner sur la bonne entente familiale. L'agneau baignait dans une sauce pistache aux senteurs extatiques, entouré d'ignames sautées dans de l'huile d'arachide. Plusieurs membres de notre famille étaient présents ; ils ne loupaient pas une occasion pour s'empiffrer. On se bousculait pour arracher les morceaux de chair avec les doigts et tant pis pour celui qui n'avait pas assez de force. Yeux de petits garçons agrandis de désespoir de ne s'être pas bien servis ; yeux voraces de femmes aux doigts dégoulinants de sauce ; yeux d'hommes dont les dents rayonnaient dans la pénombre. Bientôt, il n'y eut plus que des os à ronger, que des mains barbouillées de sauce qu'on léchait. Chacun adressait à M'am Dorota une reconnaissance sans équivoque.

C'est alors qu'Oukeng fit son entrée, créant une petite panique. Rien qu'à son accoutrement, on voyait qu'avant d'atterrir ici, il avait mesuré les avantages et

les inconvénients d'une si grande aventure. Il portait un costume couleur marine avec une cravate rouge sur une chemise blanche au col empesé. Son crâne avait dû souffrir d'un massage intensif tant la lumière s'y réfléchissait. Une provision d'émotions diverses traversa l'assemblée et mit la muselière sur les bouches. Il s'assit en prenant soin d'ajuster les plis de son pantalon.

– J'ai rempli mes obligations vis-à-vis de cette famille, dit-il. J'ai tenu mes promesses. Je suis là présentement pour qu'on m'explique pourquoi mon fils vit toujours dans ce taudis au lieu d'être à son domicile légal à Bonandjo.

– Tu veux dire quoi ? demanda une voix dédaigneuse. Nous on vit dans ce merdier, on n'est pas morts, non ?

Oukeng ignora ces propos, montrant ainsi qu'il appartenait à ce Cameroun d'en haut, cette élite classée numéro 3 mondiale pour la consommation de champagne. Il ourla ses lèvres de sale mépris puis :

– Si l'un d'entre vous a quelque chose à dire contre mon désir de prendre mon enfant, qu'il le dise maintenant ou se taise à jamais.

Maman baissa la tête et deux grosses gouttes de sueur perlèrent à mes tempes. Je me mordis les lèvres avant de laisser jaillir les mots qui me crispaient l'estomac depuis des semaines :

– Mon fils ne va nulle part. Il reste avec moi.

– Qu'est-ce que tu racontes ? demanda M'am Dorota en sursautant comme si elle venait de se faire piquer par une guêpe. T'es pas sérieuse là, hein ? Sita, dis quelque chose, ordonna-t-elle à ma mère.

Maman haussa les épaules puis les laissa tomber, effondrée. Toute la famille se mit à parler comme pour expulser un trop-plein d'angoisse. « C'est pas des manières, ça ! » mugissait-on. Et encore : « C'est de la feymania-arnaque. On ne friponne pas à l'intérieur de la famille, dis ? »

On s'en offusquait, s'en indignait. Un observateur extérieur n'aurait pas su saisir si c'était à moi ou à Oukeng qu'ils adressaient des reproches. C'était aussi ça, la subtilité des langues africaines, la convivialité et la bonne résolution des problèmes sous les tropiques. M'am Dorota pleurait en se mouchant dans sa robe cramoisie et les voix fusèrent pour l'obliger à sécher ses larmes :

– Pourquoi tu pleures ? Qui est mort ? Tu veux nous apporter la poisse ou quoi ?

Au milieu de ce désordre, Oukeng remit en marche son extraordinaire cerveau, freinant momentanément ce strident gazouillis :

– J'ai une proposition susceptible de satisfaire tout le monde, dit-il avec cette intonation si particulière à ceux qui ont l'habitude de commander. Il faut savoir

mettre un peu d’eau dans son vin !

– On est une seule et même ouïe, clama la famille en reprenant la manière traditionnelle de répondre lors des réunions de clan.

– Je propose de prendre mon fils ici présentement à mon domicile conjugal, et comme Boréale a vraiment envie d’avoir des enfants, je propose de me sacrifier, de lui en faire un, voire deux autres. Parce que, vous comprenez, je l’aime, je l’aime comme ma propre fille et plus que ma propre femme, acheva-t-il en passant sa langue sur ses lèvres.

– Extraordinaire ! cria la famille qui voyait en cette offre un orifice par lequel s’introduire et brouter la laine sur mon dos pendant sept ans encore. Parmi les hommes, Oukeng en est un qui a du bon sens ! le félicita-on.

Déjà, on l’entourait, on le fêtait. Une cousine éloignée et si maigre qu’on pouvait compter les os sous sa peau ouvrit des paris :

– À dix contre vingt que le prochain sera une fille.

De l’espérance commençait à se dessiner sur les visages, j’étais désespérée. J’étais prête à renoncer aux magnifiques couchers de soleil, aux étoiles aussi grosses qu’un foufou de maïs, pourvu qu’on ne me prenne pas mon fils. Mais voilà qu’on essayait de me le voler, qui plus est, des gens de la haute, ceux qui savaient lire plus qu’un livre, qui cumulaient les connaissances du monde, à qui Dieu avait donné tous les bienfaits de l’univers.

– Je ne donne mon fils à personne, fis-je à nouveau.

Les regards se tournèrent vers moi, clairement hostiles.

– Réfléchis, Boréale, dit Oukeng. Je t’aime. Notre fils sera très bien chez moi.

– Oui, nous t’aimons tous les deux, renchérit M’am Dorota pour dissimuler l’émotion amoureuse qu’on décelait derrière les propos de son mari.

– Tu seras toujours la bienvenue dans ce nid de tendresse pour rendre visite à Christ, fit Oukeng.

– Ça ne s’achète pas un enfant, mon oncle.

– Qui parle d’achat ou de vente ? C’est d’amour qu’il s’agit, ma fille.

– Mais je ne t’aime pas moi, dis-je.

– Dans ce cas, fit-il en se levant brusquement, tu assumeras les conséquences de ton refus.

Oukeng énuméra les démarches qu’il allait faire de manière à m’enfoncer dans le sable mouvant des procédures. Le juge ordonnerait une recherche en paternité. Il y aurait des expertises, des contre-expertises, des contre-contre-expertises, des requêtes, des réponses, des péripéties. Aucun magistrat au monde

ne saurait être insensible face à ce chaton fragile qui réclamait l'aumône d'une protection paternelle. Il évoqua les textes, les lois, les alinéas, les dispositions. Il y aurait un fatras de dommages et intérêts à verser. Des dommages et intérêts pour abus de confiance. Des dommages et intérêts pour escroquerie. Des dommages et intérêts pour non respect d'un contrat. Des dommages et intérêts pour non présentation d'enfant. Sans doute la prison au bout, une réclusion criminelle à perpétuité. Au fur et à mesure qu'il parlait, tout devenait encore plus gluant et moche, moche et vicieux, vicieux et laid.

Je courus m'enfermer dans ma chambre avec Christ, tandis que les membres de la famille me traitaient de femme-chienne, de femme-crabe, de femme-scélérate, de femme-friponne, de femme-égoïste qui leur enlevait le pain de la bouche. Je n'avais pas la force de faire face à ces injures.

Plus tard, j'entendis maman grattouiller à ma porte.

– On est dans les sales draps, ma fille. (Puis, alors que ses pas s'éloignaient :) Dans ce pays, tout appartient aux riches. Même ce que des pauvres comme nous peuvent voler en leur absence, ils le retrouvent et le reprennent. Qu'allons-nous devenir ?

Maman s'était elle aussi attachée à Christ et je le constatais, étonnée. Tout cet amour qu'elle m'avait refusé, elle le donnait à son petit-fils. Comment était-ce possible ? Serais-je la seule personne au monde que maman n'aimait pas ? Il en était ainsi de la vie, de l'amour : une injustice permanente. Je me remémorai les jours où ma mère câlinait Christ, poussait des rires cristallins en lui faisant des guilis-guilis. Elle lui chantait des berceuses jusqu'à s'en casser la voix. Quelquefois, alors que je prenais ma douche, elle l'attachait sur son dos. Son attitude me rappelait un poème de Victor Hugo que notre maître nous obligeait à ânonner quand j'étais au cours élémentaire 2 : « Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille / Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille / Fait briller tous les yeux, / Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être, / Se dérident soudain à voir l'enfant paraître, / Innocent et joyeux. »

Cette nuit-là, le sommeil me nargua et je ne dormis pas. Une violente tempête se leva, frappa les toits avec une telle brutalité que les murs bougèrent, du moins j'eus cette impression. J'étais recroquevillée dans mon lit, craintive et angoissée. Si j'avais su, ne cessais-je de me dire, je ne me serais pas mise dans un tel pétrin. Mais le passé ne nous donne jamais l'opportunité de l'effacer avec une gomme. Dieu n'a pas de stylo correcteur et c'était bien fait pour ma pomme.

Le soleil pointa son nez et me trouva agenouillée, priant Dieu pour la première fois de ma courte vie :

– Seigneur, pitié ! Pardonne-moi mes péchés, mon Dieu. Je te promets que je fréquenterai quotidiennement tes églises catholiques apostoliques, tes églises pentecôtistes, tes églises de l'Éveil, tes Armées du combat de la victoire et celles de la puissance de l'Éternel ! Je t'en supplie, Christ tout-puissant, fais qu'Oukeng et M'am Dorota oublient le chemin qui mène à cette maison.

On tambourina à la porte. J'ouvris et faillis m'évanouir. Quatre militaires en tenue de combat étaient devant moi, l'air farouche, déterminé. Ils étaient armés comme pour une guerre, sauf qu'au Cameroun il n'y en avait pas. Ces braves soldats en étaient réduits à étriper leurs concitoyens dans les maquis pour tuer leur ennui.

– Mademoiselle Boréale ? demanda l'un d'eux au regard sanguin.

– J'ai rien fait, dis-je.

– Tous les criminels clament leur innocence. Suivez-nous ! (Puis, d'un mouvement du chef, il ordonna à un de ses camarades :) Va chercher l'objet du litige !

L'objet du litige dormait à poings fermés, inconscient comme le sont les enfants qui rient sous le soleil alors qu'à deux pas, les hommes se déchiquettent à coups de bombes, d'explosifs et de balles à fragmentation. J'étais effarée, désemparée, en pleurs, lorsqu'on l'emporta. On me menotta sans me donner l'opportunité de me changer, de porter ma fausse Kookaï ou de me brosser les dents.

– Mais elle n'a rien fait, pleurnichait ma mère en tentant de s'interposer. C'est de l'intrusion dans l'intimité d'autrui ! protestait-elle. Où est la commission rogatoire, hein ?

Maman vomissait ces mots qu'elle avait gobés en regardant les séries télévisuelles et qui n'avaient aucun sens chez nous. Un militaire l'attrapa par son boubou, l'expédia à l'autre bout de la pièce où elle s'affala telle une poupée en chiffon.

– Si vous continuez, on vous embarque aussi, compris ? beugla-t-il, courroucé.

Radio-trottoir avait déjà disséminé mes mésaventures dans Kassalafam. Ça débordait et dégoulinait : « Boréale est condamnée à la prison à vie pour escroquerie ! » Des colonnes de mes concitoyens s'étaient agglutinées le long des ruelles pour savourer ma déchéance. Ils glosaient, féroces et cruels, grossiers et inhumains. « Voilà ce qui arrive quand on veut péter plus haut que son cul », disaient-ils. Aussi : « Qu'elle prenne peine de mort ! Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'elle est supérieure à nous ? » Ce fut une aubaine pour le prophète Paul II. On

aurait cru Jean recevant la révélation de son apocalypse sur l'île de Patmos. « Voilà la récompense des pécheurs ! tonnait-il. Voici venu à eux le temps de la mort, mes frères ! » Les fidèles étaient heureux de s'abrutir spirituellement, de s'empoisonner mentalement, sous le joug déconcertant de l'ivresse liturgique. Ils lançaient des alléluias-amen ! Seule madame Abeng exprima quelque vague compassion.

– On fait tous des erreurs, mes frères, dit-elle. Il nous arrive à tous de prendre des vessies pour des lanternes. Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre.

Au moment de monter dans le véhicule blindé, au milieu de ce méli-mélo kafkaïen, j'entendis la voix d'Homotype, je ne le vis pas, mais c'était sa voix :

– Tiens bon, amour ! Le temps de me faire propre, j'arrive ! Je t'aime !

Un sentiment de peur mêlée d'impuissance me coupa le souffle lorsqu'on arriva au tribunal. Mes épaules se rétrécirent comme sous la pression d'un broyeur. Je regardai la façade de brique, ses énormes colonnades léguées par les Allemands ainsi que ses fenêtres avec des barreaux de fer. C'était une mise en bouche de l'univers carcéral, un hors-d'œuvre de l'emprisonnement avec ses journées jalonnées de bastonnades et autres brimades. Un soleil d'après-pluie jetait des reflets jaunes sur les vitres sales.

– Avance, avance, ordonna un militaire en me poussant dans le dos.

Je montai les escaliers avec le sentiment d'être un tronc d'arbre mort qu'un torrent boueux emportait. Dans le vestibule, des avocats vêtus de robes noires conciliabulaient avec leurs clients. J'étais intriguée par ces hommes qui devenaient selon les dossiers des pourfendeurs d'intrigues, des révélateurs de vérité, des créateurs de fictions ou des pourvoyeurs de mensonges.

– Qu'est-ce qu'elle croyait celle-là ? ne cessaient de répéter les militaires qui m'escortaient. Il faut être con pour s'en prendre à quelqu'un d'aussi important qu'Oukeng !

J'étais pitoyable et peu débrouillarde, ils avaient raison. Je n'avais pas été loin à l'école, donc je ne pouvais escroquer sans me faire choper. Un couloir tristement blanchâtre donnait sur des bureaux hermétiquement clos. Une vieille avec des cheveux en folie insultait son beau-fils. Visiblement cocufié, il avait ouvert la gorge de sa femme d'un coup de canif.

– Assassin ! hurlait-elle. Pourquoi as-tu tué ma fille ? Elle t'a trompé, et

alors ? Ça se mesure avec quel instrument, le cocufiage ? Tu peux le prouver ?

Plus loin, une femme avait cravaté son divorcé de mari, ce couillon qui oubliait de payer la pension alimentaire.

– Quand j'en aurai fini avec toi, menaçait-elle, tu marcheras nu dans les rues.

Ces éclopés de l'argent, fêlés de la cervelle, ou du cœur, réclamaient justice, criaient leur innocence. Tout était si embrouillé que je me demandais comment les juges pouvaient s'y retrouver.

M'am Dorota entra dans la salle du tribunal d'une démarche aussi lourde que les coups de coutelas qu'elle souhaitait me donner jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ça se voyait qu'elle me réservait une panoplie de tortures. Qu'elle voulait me hacher comme un bouquet de persil. Et le choix de la robe qu'elle portait – rouge vif avec des franges – n'était pas un hasard. Elle voulait du sang, des plaques plasmatiques, de l'hémoglobine ! Oukeng cheminait à ses côtés, aussi imperturbable qu'une montagne. Je crus lire dans ses yeux : « Mais pourquoi, Boréale ? Je t'aime. Pourquoi ne veux-tu pas rester avec moi ? » Peut-être hallucinais-je, je n'avais pas dormi.

Deux oiseaux observaient la salle d'audience en sautillant sur le rebord de la fenêtre quand le président du tribunal fit son entrée : « La cour ! » Le juge avait soixante ans et des poussières, une calvitie naissante, une taille de joueur de basket-ball, une démarche sautillante d'oiseau canari. Il portait sous sa robe rouge un pantalon noir aux revers boursouflés. Il appartenait à l'élite camerounaise et maîtrisait parfaitement les codes de son univers raffiné. Mais face aux Kassalafamiens, il ne savait pas toujours où il en était, il condamnait d'office pour assurer l'ordre social. Quand il découvrit la teneur de mon dossier, un cyclone tempêta dans sa tête. J'eus l'impression qu'il allait cesser de respirer. Il me regarda, horrifié. Des gouttes de sueur jaillirent de son front. Il les essuya avec le revers de sa robe, se racla plusieurs fois la gorge, puis déclara la session ouverte. Et lorsqu'il énonça les chefs d'accusation : « Faux et usage de faux. Abus de confiance. Escroquerie. Non présentation d'enfant. Contestation de paternité », j'eus de quoi m'inquiéter. Je voletai plus rapide qu'un cerf-volant dans le vent, me pointai devant le président, beau dire beau faire, la meilleure défense reste l'attaque :

– Escroc, moi ? demandai-je en me tapant fortement la poitrine. Faux et usage de faux, moi ? Mais jamais de la vie ! C'est du n'importe quoi ! Regardez vous-même : mon enfant est blanc, non ?

– Mais, tenta d'intervenir le président. Vous aviez promis à l'honorable couple Oukeng de leur donner cet enfant en contrepartie de l'entretien et du soutien

financier qu'il vous apportait.

– Peut-être, peut-être. Mais cet enfant, Christ, c'est pas le bon.

– Dites-nous au moins une chose, fit le président, excédé. Qui est le père de votre enfant ?

– C'est indiscret, monsieur le Président. Mais, pour faire court, personne.

– Cet enfant a forcément un géniteur ! s'exclama le président.

– Pourquoi ? Vous teniez la chandelle ?

– Si vous osez encore me parler sur ce ton, madame, je vous poursuis pour outrage à magistrat, gronda le président.

– *And so what ?* dis-je sans me démonter. J'ai accepté de coucher avec lui au quotidien, monsieur le Président. C'est du travail, et tout travail mérite salaire.

– Pardonnez à ma cliente, monsieur le Président, cria quelqu'un du fond de la salle.

Je vis Homotype, tout fringant dans un costume noir élégant. Il avait l'air fraîchement sorti de l'université de Yaoundé, la tête d'un qui allait se faire embaucher par l'État et alourdir notre administration déjà pléthorique.

– Elle n'a pas encore compris les rouages de notre société, dit Homotype en s'avançant.

– Une femme qui n'a pas saisi le fonctionnement de la société africaine ? demandai-je, vexée. Mais c'est vous qui ignorez qui nous sommes. Nous autres femmes, on vous connaît bien, messieurs ! C'est nous qui vous accouchons. Nous savons d'avance que vous êtes des lâches tous autant que vous êtes.

– Fermez-la, hurla le président.

J'allai m'asseoir butée, et inconsciente de ce halo trouble qui m'environnait et qui ouvrait la voie à mille supputations. M'am Dorota en profita pour essayer de m'enfoncer définitivement :

– Je vous avais bien dit que c'est une sans-vergogne ! Une maquerelle plus vicieuse que Madame Claude ! Une escroqueuse d'hommes ! Même la prison est trop belle pour cette ordure !

Oukeng déglutissait péniblement. Je regardais le cheminement de sa pomme d'Adam sous sa vieille peau. On voyait qu'il m'aimait, qu'il avait honte de s'être fait berner par un petit bout de femme d'à peine 1,60 mètre, mais qu'il ne voulait pas de ce procès, que c'était l'œuvre de M'am Dorota, qu'il lui obéissait. Il fallut toute l'autorité du président pour faire taire M'am Dorota « S'il vous plaît, madame. Un peu de retenue, madame ».

– Excusez ma cliente, monsieur le Président, dit Homotype en reprenant la

plaidoirie. C’est à cause de la crise, vous comprenez ?

– Qu’est-ce que la crise vient faire ici ? demanda le président, fâché. On a près de 10 % de croissance dans ce pays sans discontinuer depuis dix ans. Je ne vais pas laisser traîner mon pays dans la boue, je vous avertis.

– Je ne parlais pas de la crise économique, Votre Honneur, dit Homotype. Mais de la crise morale qui frappe sans distinction de race ni de classe sociale. Sinon, comment expliquer que vous jugiez une histoire aussi saugrenue ? Que je sache, ce type d’affaire n’est pas prévu dans notre code civil ni dans notre code pénal, même pas dans notre code de la famille.

– Comment le savez-vous ? lui demanda le président avec mépris.

– Comme vous l’avez si bien dit, Votre Honneur, notre pays est en croissance économique et intellectuelle.

– Exact, exact, fit le président, flatté. Continuez, cher confrère.

Je mordillai mes lèvres, triturai un bouton sur ma joue, tandis qu’Homotype plaidait en ma faveur. L’avocat improvisé en appela à la compassion du tribunal. Il convoqua les sentiments filiaux de la partie adverse. Il sollicita l’indulgence du système qui avait sa part de responsabilité dans mon comportement. Il m’inventa d’atroces souffrances, d’horribles blessures d’enfance, de nauséeux troubles psychologiques. Il intercéda avec tant de conviction et tout semblait si insolite que l’assistance éclata de rire. Même le président du tribunal qui m’avait déjà condamnée sentit qu’il s’enlisait dans des sables mouvants aussi complexes qu’incongrus. Il tenta de réagir, mais ses mots n’avaient plus de consistance. Il se gratta la tête, cherchant en vain une boussole pour l’aider à trouver une repartie cohérente et mener à bien ce procès. De guerre lasse, il se tourna vers Oukeng.

– Honorable Oukeng, avec tout le respect que je vous dois, ne pensez-vous pas qu’il serait mieux de régler cette histoire à huis clos ? Comme dit l’adage : « Le linge sale se lave en famille. »

– J’ai essayé, répondit mon oncle d’une voix larmoyante. Mais Boréale ne veut rien entendre.

– Essayez encore, cher ami. Certain que vous réussirez… Puis le président se tourna vers la foule : Messieurs et mesdames, la cour déclare son incompétence à rendre une décision dans l’affaire Oukeng contre Edeme Boréale. La séance est levée.

M’am Dorota poussa un hurlement de louve blessée, vociféra des menaces. Ses talons claquèrent, puis l’emportèrent vers de nouveaux recours policiers et des enfermements à programmer.

Je quittai le tribunal soulagée, mon fils dans mes bras. Le soleil donnait fort, il

était dans les midi passé. Je transpirais, heureuse car après tout, je n'avais tué personne. Je m'étais juste débrouillée avec la vie qui était devenue si compliquée, même pour les chiens errants. C'était simplement une petite débrouillardise qui avait mal tourné. Homotype prit ma main et se mit à siffloter :

One love ! one heart !
Let's get together and feel all right.
Hear the children cryin' (One love !) ;
Hear the children cryin' (One heart !),
Sayin' : give thanks and praise
To the Lord and I will feel all right ;
Sayin' : let's get togheter and feel all right.

Nous cheminions main dans la main, indifférents aux gens qui nous dévisageaient. Une sensation de bien-être m'envahissait, aussi merveilleuse qu'un délicieux champagne lors d'un enterrement, aussi profonde et sucrée qu'un orgasme avec l'homme aimé.

– J'apprendrai l'égyptologie à notre fils, me murmura-t-il à l'oreille. Je ne veux pas que nos soi-disant prophètes lui pourrissent le cerveau, tu comprends ?

Je souris tant j'étais convaincue que l'égyptologie comme les autres croyances embrouilleraient son esprit. Un éclair me traversa et une chanson pétilla dans mon cerveau : *Vive la négritude oyé Africa !* Je ne me souvenais pas du nom du chanteur. Mais cela avait eu l'effet d'un viagra sur mes compatriotes, leur donnant à croire qu'ils avaient leur place parmi les hommes, que cette misère qu'ils vivaient n'était qu'un mauvais cauchemar et comme tel passerait. Je me dis qu'Homotype gagnerait à parler de la négritude, cet art de se battre hardiment, ce combat à mener solitaire, qui vous oblige à vivre en vase clos pour ne point être trahi, car n'importe qui peut vous trahir selon ses intérêts. Peut-être parlerait-il de la négritude qui n'est autre chose que le sens du combat infini qui exige de l'homme de ne jamais lâcher, *oui tu ne lâcheras rien*, mais qu'y a-t-il à lâcher lorsque l'on ne possède rien ? Juste soi, rien que soi… Je serrai plus fortement la main d'Homotype, je n'avais pas d'autre choix sous risque de me perdre dans le ciel comme certains oiseaux migrateurs. Je sentais confusément qu'une vague de fond venait de surgir. J'ignorais de quelle texture elle était faite. Je me dis que le plus important aujourd'hui n'était pas tant de chercher à être riche ou à être libre, mais à sauver ma peau. Demain était une incertitude. Oui,

une incertitude, pas seulement pour l'homme noir qui s'était éloigné de sa spiritualité originelle mais également pour l'homme blanc qui s'agrippait au pouvoir de la raison et aux biens matériels. Je me dis que le plus sûr moyen de survivre était de tendre la main à un autre être humain.

Je retournerais chez Sylvie faire ma bonniche avec pugnacité, car malgré ce désarroi, je devais me fixer des objectifs : 1°) ne plus me laisser marcher dessus par un homme ; 2°) acheter à Christ du Candia croissance. J'enverrais mon fils à l'école, qui sait, peut-être irait-il à l'université ? Il y apprendrait à apprendre. Il y apprendrait à penser. Il y apprendrait à monter des coups fourrés pour s'en sortir. Peut-être y découvrirait-il les méthodes adéquates pour terrasser les messieurs de la haute finance internationale dont maman se plaignait tant. Peut-être réussirait-il à les saborder. Peut-être ferait-il advenir un monde plus juste où l'homme serait le centre et le reste à son service. Peut-être s'instruirait-il sur le secret des coups d'État réussis et renverserait-il les régimes corrompus. Peut-être deviendrait-il le sauveur des Africains, il avait déjà un prénom, ne lui restait qu'à se faire un nom, et moi je l'y aiderais.

Au cas où les Psaumes se montrent inefficaces à guérir tes souffrances, bienvenue au centre de soins palliatifs du monde.

Quand ton amour t'abandonne, que tu souhaites qu'il revienne, écoute *Amio* (Ebanda Manfred), interprétée par Bebe Manga.

Quand ton épouse te trompe et qu'elle donne naissance au fils d'un autre, calme ta honte en écoutant *Agatha Moudio* de Francis Bebey.

Quand tu te sens mal dans ta peau de femme, donne-toi la grosse tête en écoutant *Spanish Harlem* (Jerry Lieber, Phil Spector) d'Aretha Franklin.

Quand les guerres avec les frappes chirurgicales et leurs victimes collatérales t'attristent, écoute *Ancien combattant* (Idrissa Soumaoro) de Zao.

Quand tu es dépassé par le comportement des hommes, requinque-toi en écoutant *Redemption Song* de Bob Marley.

Quand ton bébé pleure, chante-lui *Mâ Folo Mwane*, cette berceuse millénaire n'a pas d'auteur ; elle appartient au corpus traditionnel du peuple béti du Cameroun. T'as même pas de droits d'auteur à payer.

Quand tu as du chagrin parce qu'un ami est mort, fais-lui plaisir en chantant *Ce n'est qu'un au revoir* de Robert Burns.

Quand tu te sens désemparé, seul, et que tu flippes, écoute *Let It Be* (John Lennon, Paul McCartney) des Beatles.

Quand ton machisme te cause des soucis, pour t'en débarrasser, écoute *It's a Man's World* (Betty Jean Newsome et James Brown) de James Brown.

Quand la femme que tu aimes te rejette, panse tes blessures en écoutant *La Complainte des filles de joie* de Georges Brassens.

Quand ta libido te cause des soucis, stimule-la en écoutant *Je t'aime moi non plus* de Serge Gainsbourg.

Quand tu veux toucher le cœur de celui que tu aimes et stimuler en même temps tes émotions, écoute *Stand by Me* (Ben E. King, Jerry Lieber et Mike Stoller), interprétée par Tracy Chapman.

Quand un salopard te fait du mal et que tu n'as aucun moyen de rétorsion, écoute *Jah no Dead* de Burning Spear.

Quand tu veux faire l'amour avec fougue, écoute *Turn Your Lights Down Low* (Bob Marley), interprétée par Lauryn Hill.

Si tu rêves d'un grand amour qui tarde à venir, fantasme en écoutant *Les Mots bleus* de Christophe.

Si tu veux croire que tout le monde est beau et gentil, écoute *One Love* de Bob Marley.

Si tu ne crois pas vraiment en l'existence de Dieu, je te conseille d'écouter *Sango Yesus Cristo* de Manu Dibango, si possible chante-le, au cas où il existerait.

Une musique, une chanson, pour régler chaque situation dans ta vie.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LE PETIT PRINCE DE BELLEVILLE

MAMAN A UN AMANT, Grand Prix littéraire de l'Afrique noire

ASSÈZE L'AFRICAINE, Prix Tropique – Prix François-Mauriac de l'Académie française

LES HONNEURS PERDUS, Grand Prix du roman de l'Académie française

LA PETITE FILLE DU RÉVERBÈRE, Grand Prix de l'Unicef

AMOURS SAUVAGES

COMMENT CUISINER SON MARI À L'AFRICAINE

LES ARBRES EN PARLENT ENCORE

FEMME NUE, FEMME NOIRE

LA PLANTATION

L'HOMME QUI M'OFFRAIT LE CIEL

LES LIONS INDOMPTABLES

Chez d'autres éditeurs

C'EST LE SOLEIL QUI M'A BRÛLÉE, Stock

TU T'APPELLERAS TANGA, Stock

SEUL LE DIABLE LE SAVAIT, Le Pré-aux-Clercs

LETTRE D'UNE AFRICAINE À SES SŒURS OCCIDENTALES, Spengler

LETTRE D'UNE AFRO-FRANÇAISE À SES COMPATRIOTES, Mango